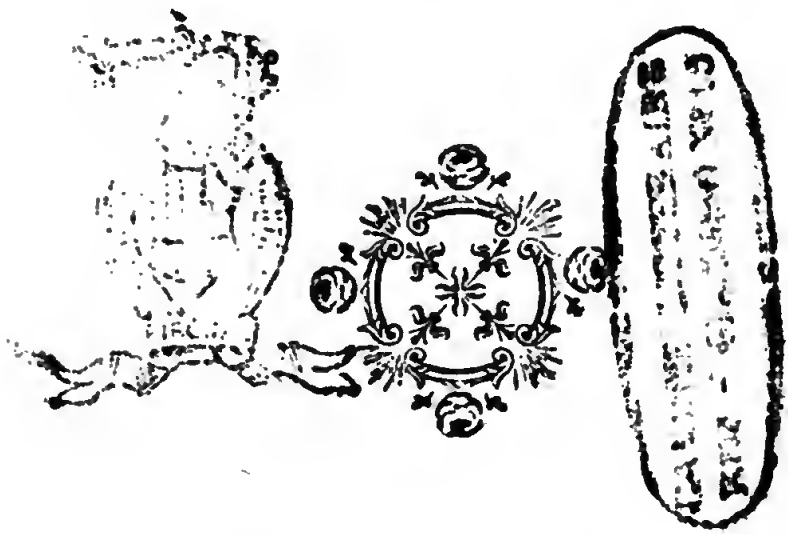
CONFESSION

GÉNÉRALE

DU CHEVALIER

DE

WILFORT.



A LEIPSIK,

M. DCC. LXXXII.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

Me trouvant, il y a deux mois, dans une petite place de Florence, j'apperçus plusieurs personnes assemblées. Je m'avançai pour voir ce que c'étoit : on y vendoit les meubles d'un Comédien & de sa femme, morts depuis peu de jours. On disoit publiquement qu'un Officier du grand Duc se croyant insulté personnellement d'un bon mot du Comédien, l'avoit attendu à la sortie du Théatre, & s'étoit jetté sur lui l'épée à la main, à dessein de le tuer ; que le Comédien s'étoit généreusement défendu & avoit tué son adversaire ; mais que lui-même étoit mort de ses blessures le lendemain, que sa femme suffoquée par la violente douleur que lui causoit la mort de son mari, qu'elle aimoit tendrement, ne lui avoit survécu qu'une heure, & qu'ils avoient été inhumés l'un proche de l'autre en même-temps. Je remarquai à cette vente des effets plus précieux que ne le sont pour l'ordinaire ceux des gens de cette profession. Je n'achetai qu'un manuscrit Italien qui me parut nouveau. Le soir même étant arrivé à mon Auberge, j'examinai mon acquisition. J'en par-

lai à pluſieurs perſonnes avec qui je mangeois à table d'Hôte ; elles m'aſſurerent que les noms de Wilfort *&* Babet *étoient ceux du Comédien & de la Comédienne, dont les morts faiſoient la matiere des converſations de toute la Ville. Après ſouper, nous nous amuſâmes à lire entiérement ce Livre. Un Abbé nous dit qu'il ne contenoit rien de romaneſque ni de fabuleux, & que* Wilfort *lui-même avoit écrit ſa propre Hiſtoire. Il ajouta qu'il avoit connu le mari & la femme, & qu'il leur avoit parlé bien des fois.*

Le Tuteur des enfants n'avoit pas fait attention à ce Manuſcrit avant de le faire expoſer en vente ; lorſqu'il en fut le mérite, il me fit prier de le lui rendre en me rembourſant. Un Seigneur des plus diſtingués m'en fit offrir cent fois plus que je ne l'avois payé. Je craignis à la fin d'être forcé de m'en défaire : cela me détermina à partir de Florence dès le ſurlendemain. Je l'ai moi-même traduit en François. La variété des faits eſt ſurprenante. Un air de vérité regne par tout ; &, dans les endroits où la pudeur ſouffriroit, s'ils avoient été traités par une plume moins délicate que celle de l'Auteur, on trouvera des peintures animées & expreſſives, mais couvertes. Je ſouhaite que cette traduction faſſe aux Lecteurs autant de plaiſir qu'en ont eu toutes les perſonnes à qui j'ai demandé leur avis avant de le mettre ſous preſſe.

CONFESSION
GÉNÉRALE
DU CHEVALIER
DE WILFORT.

TU veux donc abſolument, charmante Babet, que je te faiſe un récit ſincere de toutes mes aventures, afin de me connoître à fond avant que l'Hymen nous uniſſe tous deux? Vas, j'y conſens: tu ſeras contente; mais, de toutes mes folies, la plus grande eſt, ſans contredit, celle de te les raconter. Enfin, je te l'ai promis: je ſuis fidele à m'acquitter de mes engagements; & même, pour prévenir l'ennui d'un trop long avant-propos, je commence.

Un Hiſtorien exact fait d'abord connoître ſon Héros & les Auteurs qui lui ont donné l'être. A toute autre que toi je dé-

guiſerois des mieux dans cette derniere circonſtance ; mais je connois ton bon cœur : tu ne m'en aimeras pas moins (n'eſt-il pas vrai), quoique mes Parents aient penſé ſur l'article du mariage autrement que la plus grande partie des hommes ? Ainſi, ſans trop écouter une fauſſe modeſtie, qui voudroit m'impoſer ſilence, je t'avoue que mes Pere & Mere chériſſoient trop leur liberté pour s'être jamais ſoumis aux chaînes indiſſolubles d'un mariage célébré ſolemnellement. Le Contrat les effrayoit ; & les mots ſeuls de Prêtre & de Notaire les euſſent fait tomber en ſyncope. Mon Pere étoit Capitaine de Milice. Il devoit le jour aux intrigues d'un Major de place & d'une Bouquetiere Flamande. Mes Aïeux ſacrifioient à l'amour avec d'autant plus de zele, qu'ils ne s'y trouvoient pas forcés par le fatal *Conjungo*. Voilà en général ma généalogie, expliquons-la préſentement.

Le Major perdit ſa Compagne, qui par ſes attentions & ſes complaiſances valoit mieux que la plus ſoumiſe de toutes les femmes mariées. Quoique très-parfaite, elle mourut. Cette ſéparation fut ſi douloureuſe pour le plus tendre des Epoux, qu'il l'auroit infailliblement ſuivie dans l'autre monde, s'il n'eût cherché à ſe conſoler, en rempliſſant, au bout du

mois, par un choix nouveau, la place que la pauvre défunte avoit tenue dans ſon cœur. Quelques années après, un éclat de bombe le força de rendre ſon ame au Créateur; mais, avant de mourir, il eut la précaution d'envoyer chercher le Prieur d'un Couvent de Bernardins de la Ville de B:..., qu'il connoiſſoit particuliérement, & lui confia ſon fils, âgé de douze à treize ans, avec une bourſe de mille piſtoles, qu'il le pria de remettre à cet unique Héritier, lorſqu'il le croiroit en état de ſe conduire.

Voilà comme tu vois, Babet, mon pere en bonnes mains. Il fut élevé juſqu'à ſeize ans dans le Cloître. Le Prieur ne ménageoit rien pour ſon éducation: il le deſtinoit au ſervice du Roi, & l'entretenoit très-honnêtement. Il y a beaucoup d'apparence que les ſaints exemples que mon pere avoit continuellement devant les yeux ne contribuerent pas peu à faire germer dans ſon cœur les ſemences de l'auſtere chaſteté de ſes parents. Il alloit ſouvent faire de petites commiſſions chez une Veuve nommée Madame Deliſle. Cette femme avoit une trentaine d'années. Son mari, Sous-Fermier dans les Aides, l'avoit laiſſée mere de deux enfants jumeaux avec vingt cinq mille écus de rente. Il s'élevoit auſſi chez elle une très-

jolie fille de seize à dix-sept ans, que la critique assuroit devoir sa naissance à la Veuve & au très-Révérend Prieur Bernardin ; cependant on la qualifioit de cousine & de filleule. En tout cas la Dame Delisle étoit excusable : Veuve à dix-huit ans, mere de deux enfants, son amour pour eux l'empêchoit de se remarier ; à cet âge cependant on sent encore certains aiguillons de la chair. Comment faire pour les appaiser ? Si la Veuve prend un second mari, les enfants du premier en souffrent considérablement : si elle reste en veuvage, elle n'en est pas plus à son aise. On trouve du remede à tout : celui qu'elle employa fut le choix d'un fidele ami, capable de la consoler & de calmer son tourment. Le très-vertueux Prieur eut la préférence, & travailla avec tant d'ardeur à satisfaire son Amante, qu'elle restitua en gros au bout de neuf mois ce qu'elle avoit reçu en détail. Voilà l'origine de Julie, cette aimable filleule postiche, qui par la suite fut ma mere. Mon pere, qui presque tous les jours se trouvoit avec elle, l'aimoit éperduement, sans trop pouvoir définir dans les commencements ce qu'il sentoit pour elle ; mais la sympathie augmentoit à mesure qu'ils se formoient & avançoient en âge : ils s'apperçurent à la fin que leurs senti-

ments étoient une vraie & parfaite amour.

Julie ne manquoit pas d'eſprit : elle n'ignoroit plus à douze ans le myſtere auquel elle devoit le jour. La Veuve & le Pere avoient cru devoir l'en inſtruire ; & elle ne les aimoit pas moins que s'ils euſſent pu lui donner la légitimité. Il eſt plus avantageux, lui avoient-ils dit, d'exiſter ainſi que vous, que d'être confondue dans le néant. Ils raiſonnoient juſte ; enfin ils aimoient tendrement leur fille, & ne refuſoient rien à ſon éducation. Ils avoient remarqué avec plaiſir le penchant de mon pere pour elle, & le retour qu'elle lui accordoit. Ils ſavoient que ces Amants ne ſe voyoient jamais ſans ſentir une agréable émotion, & que la douleur attriſtoit toujours leurs adieux. Ceci, Babet, ne doit pas t'étonner, nous faiſons dans notre famille l'amour dès le berceau.

Pluſieurs rhumathiſmes obſtinés s'emparerent du Révérend, & lui firent payer cher les plaiſirs qui les avoient occaſionnés. Sa poitrine étoit menacée. Il craignit de n'avoir pas, avant de mourir, le temps d'apprendre à mon pere le ſecret de ſa naiſſance. Il l'appella, lui dit quels avoient été ſes pere & mere, & lui remit le ſac d'argent tel qu'il l'avoit reçu. Chevalier, lui dit-il, je ſuis mortel, & j'ap-

proche, ſi je ne me trompe, de la fin de mes jours. Crois-moi, fais enlever promptement tous tes effets & fais les porter chez Madame Deliſle; ils y ſeront en ſûreté. Peut-être qu'après ma mort tu trouverois de la difficulté à les retirer du Couvent: ainſi fais diligence, & reviens me trouver au plutôt. Mon pere pénétré de reconnoiſſance ne pouvoit ſe réſoudre à quitter un ſeul inſtant ſon bienfaiteur; mais il fallut obéir, de crainte de l'inquiéter. A peine mon pere fut-il de retour, que ce bon Religieux, en repos de ce côté-là, lui donna pluſieurs conſeils, & l'avertit d'aller ſans délai, après qu'il lui auroit fermé les yeux, à Rouen trouver le Secrétaire de l'Intendant, qui ſûrement lui procureroit une place. Ne crains point, mon fils, lui dit-il, de te préſenter à lui, il eſt mon frere & mon ami. Je l'ai inſtruit de tout ce qui te concerne: il ſe fera un vrai plaiſir de te pouvoir rendre ſervice. Il me reſte une choſe ſur laquelle je vais m'expliquer avec toi, quoiqu'il m'en coûte beaucoup à la révéler. Réponds-moi, aime-tu toujours Julie? Il m'a ſemblé que vous aviez l'un pour l'autre quelque choſe de plus que la ſimple amitié. Mon pere le confirma dans cette penſée; ſur quoi le Religieux continua ſon diſcours en ces

fermes-toi mon cher ami, cette pauvre fille eſt le fruit d'un moment de foibleſſe, d'une paſſion mal conçue & plus mal combattue : elle a pour mere Madame Deliſle, & je ſuis ſon pere. Si ſa naiſſance te fait tant ſoit peu de peine, ne penſe plus à elle ; mais..... Quoi ! mon Révérend, lui dit mon pere, quand bien même je ſerois dans le cas de faire ſur cela quelques reproches à Julie, ſes perfections & ma ſenſibilité à tous vos bienfaits me cloroient la bouche, & je l'adorerois née ce qu'elle eſt : mais quel avantage ai-je donc ſur elle ? Je ſuis très-content, lui dit le Prieur, de ta façon de penſer ; Julie eſt à toi : ſa mere te la donnera de bon cœur : avec une ſomme aſſez conſidérable qu'elle conſerve dans l'intention de lui remettre lorſqu'elle l'établira. Hélas ! cet argent que je n'ai accumulé qu'avec des peines infinies, provient des libéralités des ames dévotes que je dirigeois. Pendant ce diſcours mon pere tenoit la main du Prieur, & l'arroſoit de ſes larmes. Peu de jours après le mal augmenta, & le malade fut réduit à l'extrémité. Sa tête en expirant ſe pencha ſur mon pere. Les Moines s'emparerent du corps, réciterent les Offices ordinaires, &, ſelon l'uſage général des

Couvents, l'inhumerent ſans chagrin & ſans regret.

La déſolée famille pleura amérement la mort d'un pere, d'un Amant & d'un ami. Cependant la Veuve ſe conſola par l'eſpérance de bientôt réparer la perte qu'elle venoit de faire : mon pere & Julie crurent que les Amants ne peuvent avec bienſéance ſe livrer trop long-temps à l'affliction ; ainſi on ſe dépêcha bien vîte de ſe chagriner autant qu'on croyoit le devoit faire, afin d'en être quitte en deux jours au plus. Les dernieres paroles & les conſeils du défunt furent approuvés, & l'on convint unanimement que le Chevalier partiroit le lendemain pour Rouen. Les Amants s'attendrirent ; cependant les adieux n'étoient pas pour long-temps. Mon pere partit, non ſans promettre d'être de retour au plutôt.

J'omettois, Babet, de te faire remarquer que mon pere n'entroit que pendant la nuit chez Madame Deliſle. Il falloit obſerver un certain décorum, afin de faire taire les mauvaiſes langues qui ne s'étoient que trop égayées aux dépens de la Veuve & du Prieur. Les Veuves ont des meſures à garder : elles ne doivent pas recevoir ouvertement chez elles les jeunes gens, ſur-tout lorſqu'elles ſont encore

en âge de plaire, ou qu'elles ont des filles ou parentes jolies. L'entrée de leur maiſon ne doit être libre que pour certains perſonnages vieux & cagots qui ſoient au-deſſus, &, ſi tu le veux, au-deſſous du ſoupçon; mais qui ſouvent n'en ſont pas moins dangereux pour la pureté de l'ame.

Mon pere arrivé à Rouen, ſe fit conduire à l'Intendance, parla au Secrétaire qui le reçut gracieuſement, & lui promit, en conſidération de ſon frere, dont il chériſſoit la mémoire, de lui faire avoir une place dans les Milices. On les recrutoit alors; l'Intendant écrivit en ſa faveur au Miniſtre de la Guerre, & lui obtint une Commiſſion de Capitaine. Mon pere en prit l'uniforme & viſita les autres Officiers, qui tous admiroient ſa bonne mine & ſa beauté.

Tu n'ignore pas, Babet, que les enfants nés ſous l'étendard de Cupidon ſont plus beaux & mieux faits que ceux pratiqués ſous les auſpices de l'Hyménée. La raiſon en eſt toute ſimple & ſaute aux yeux, dans ces derniers il ſemble qu'on épargne la matiere, & qu'on n'y travaille qu'en rechignant; les premiers, tout au contraire, ſont pris en pleine étoffe & de bon cœur.

En moins de trois ſemaines mon pere revint à B.... ; il y parut dans cet habille-

ment nouveau, pour lequel il ſembloit être né. Julie & ſa ma mere le reçurent à bras ouverts: l'une comme un gendre qui lui faiſoit honneur, l'autre comme un Amant bien aimé. Après les premieres careſſes & le récit de ce qui concernoit la nouvelle dignité de mon pere, on parla du mariage. Madame Deliſle vouloit le différer à quatre ou cinq années: Julie & ſon Amant auroient opiné pour l'heure préſente : mais qu'eut-on penſé, ſi la belle eût ſuivi le Bataillon ? Comment concilier l'idée du mariage avec celle d'un Officier âgé de ſeize ans, reçu depuis peu de jours ? Et quelle apparence que mon pere ſe chargeât dans ces commencements d'un ménage ambulant ? Mais, pour ne pas déſeſpérer les Amants, il fut convenu que le mariage ſeroit annoncé comme conclu, qu'on diroit en même-temps que la célébration étoit retardée, à cauſe de la grande jeuneſſe du Prétendu, & que mon pere auroit la permiſſion de venir paſſer ſes quartiers d'Hiver à B..... Quelques faveurs accordées ou dérobées ſur la petite oie de Julie furent tout ce qu'il put attraper. Il s'équipa, fit ſes adieux. Si les larmes avoient coulé pour le premir voyage de Rouen, ce fut bien autre choſe pour celui-ci. Enfin, il fallut partir pour joindre

le corps de la Troupe, & ſe rendre avec lui en Flandre, au rendez-vous général des Milices.

Une ſemaine ne paſſoit pas ſans que les tendres ſoupirants reçuſſent des nouvelles l'une de l'autre. La jalouſie, ce poiſon de l'ame, ne trouvoit aucune priſe ſur eux directement. Six mois d'abſence n'avoient pu altérer leur confiance réciproque; mais cette fiere Euménide tourmenta cruellement l'amoureuſe Madame Deliſle. Elle lui repréſenta les attraits de Julie, cette jeune beauté raviſſante à qui tout cédoit l'empire des cœurs. La Veuve avoit choiſi pour ſuccéder au Bernardin un Cordelier, Ex-Provincial, de quarante-cinq ans, beau, bien fait, robuſte & tel qu'il eût pu prétendre au Généralat de ſon Ordre. Elle ne s'étoit fixée à ce choix qu'après avoir ſcrupuleuſement éprouvé les talents du Révérend. Combien d'autres Religieux cabalerent & briguerent cet honneur! Celui-ci l'obtint; mais l'ingrat non-content de ſa bonne fortune, lançoit de temps en temps des regards paſſionnés ſur la filleule. La prévoyante mere l'avoit apperçu; &, pour empêcher le partage qu'elle craignoit des travaux du Pater entre elle & ſa fille, la retenoit preſque toujours enfermée dans ſa chambre. Julie étoit ſage, ſoit

par néceſſité, ſoit par affection pour mon pere, mais ſe trouvant trop gênée, elle crut devoir ſe délivrer de la tyrannie qu'on commençoit à exercer contr'elle. Elle écrivit en Flandre, ſe plaignit, pria mon pere de l'appeller auprès de lui : il lui fit une réponſe telle qu'elle la deſiroit, & lui apprit qu'il avoit retenu pour la recevoir un appartement dont il lui donna l'adreſſe. Elle ne tarda pas à plier la toilette de ſa mere & à partir ſans dire adieu. Ce qu'elle emporta ne valoit tout au plus que ce que le Bernardin ſon pere avoit remis pour elle à ſa mere qui le garda, & ſe conſola aiſément de l'évaſion de ſa fille : trop heureuſe de pouvoir jouir ſans concurrence du ſavoir faire de ſon excellent Cordelier. Dans une chaiſe de poſte bien payée, Julie arriva en peu de temps en Flandre. Mon pere étoit de ſervice, & ne put par cette raiſon aller au-devant d'elle. Elle deſcendit à la demeure nouvelle du Chevalier de Wilfort, & s'annonça comme ſa femme. Quelques heures après qu'elle fut arrivée mon pere vint ſe jetter dans ſes bras & la recevoir dans les ſiens. Par un excès d'amour elle ſe pâma, tant elle étoit ſaiſie du plaiſir d'être avec ce qu'elle aimoit. Quels doux tranſports s'emparerent de leurs ames !

Ils ſe dirent tout ce que l'amour inſpire de doux. L'heure du ſouper les invita à prendre quelque nourriture ; mais des deſirs plus preſſants les firent bientôt quitter la table. Ils n'avoient qu'un lit ; il y a apparence que Julie ne ſe fit pas trop prier pour s'y coucher, qu'un peu de modeſtie s'en mêla, qui, bien loin de nuire à la fête, augmenta les roſes du viſage de la nouvelle Epouſe, & la fit paroître encore plus belle ; qu'enfin elle en ſentit la douce néceſſité d'en paſſer par-là, & s'y ſoumit. Les jeux, les ris, & les graces furent les témoins d'un hymen ſouhaité ſi ardemment, & l'amour y préſida.

Chere & charmante nuit, ce fut pendant votre obſcurité que Julie céda aux empreſſements de ſon amoureux Epoux ; que leurs ames ſe communiquerent, en ſe baiſant, cette flamme vivifiante à qui je dois le jour. Tu ſais, Babet, qu'il eſt plus facile de goûter ces délices que de les décrire. Que leur ſort fut heureux de pouvoir ſe livrer ſans contrainte aux douceurs d'une union que le vil intérêt, le caprice & la politique des familles n'avoient pas concertée ! Union ſi parfaite qu'aucun regret ne l'a jamais troublée. Dix-huit ans de ménage n'ont pu en altérer la paix & l'amour.

Pourquoi les Parques tranchent-elles des jours ſi beaux, tandis que tant d'époux malheureux, rebutés de querelles & de diviſions, ne reſpirent qu'après le bonheur d'être délivrés d'un fardeau qui les opprime ? La vie leur eſt à charge. La mort ſeule peut rendre la liberté à celui qui ſurvit : liberté qu'il auroit volontiers achetée aux dépens de ſes jours, plutôt que de vivre dans un eſclavage qui lui devient de plus en plus odieux. Les ſuites d'une funeſte couche mirent ma mere au tombeau. Mon pere inconſolable ne put ſurvivre long-temps à cette perte. Deux années de langueur & de ſouffrance ruinerent ſes forces ; & la mort, qu'il appelloit continuellement à ſon ſecours, termina ſa vie & ſes regrets.

Dès mes plus tendres années, j'avois été élevé chez mes pere & mere. Depuis la fin des Milices ils avoient toujours demeuré à Rouen. On les eſtimoit beaucoup dans le voiſinage & chacun citoit notre maiſon comme un exemple des mariages les plus parfaits. Je n'étois pas enfant unique : j'avois une ſœur qui mourut peu de temps avant ma mere. Elle n'avoit pas douze ans ; & déjà ce tempérament ſi décidé pour l'amour ſe faiſoit remarquer en elle ſi fort, que mon pere & ma mere étoient diſpoſés à l'accorder au premier

amant qui ſe ſeroit préſenté. Je ne ſais trop ſi, pour la marier, ils euſſent exigé d'autres cérémonies que celles qui avoient précédé leur hymen. Une liberté liée irrévocablement les eût peut-être effrayés. Il ſuffit en effet qu'on puiſſe ſe quitter, & diſſoudre ſon mariage, pour qu'on en évite même la penſée. Il eſt toujours prudent de ne pas s'expoſer au repentir. En un mot, Babet, c'eſt une maxime établie dans ma famille, & que bien des gens adopteroient, ſi ce n'étoit.....

J'avois ſuivi le Collége juſqu'en Rhétorique, & je ne le quittai qu'à la mort de ma mere. J'entrois alors dans ma ſeizieme année. Mon pere, qui craignoit de me laiſſer ſans état, & qui s'appercevoit bien que le terme où nous courons tous ſi rapidement s'approchoit pour lui, me demanda ſi le ſervice du Roi flatteroit mon inclination. Mon fils, me dit-il, vous êtes né au milieu des armes : votre berceau étoit, pour ainſi dire, couvert des Drapeaux du Bataillon dans lequel j'étois Capitaine. Si ce métier vous fait plaiſir, je vous acheterai une Lieutenance de Cavalerie ; mais je ne prétends pas gêner votre goût. Je me ferai au contraire un plaiſir de m'y conformer. Je ſais de quelle conſéquen-

ce il eſt de ne point forcer les enfants à prendre un parti qui leur déplaît. Je lui répondis que je préférerois ce qu'il me propoſoit à toute autre profeſſion. Mon pere ſatisfait de ma réponſe eut en peu de mois l'agrément pour une Lieutenance. En me faiſant partir, il me mit en état de paroître avec honneur au Régiment. Je lui dis adieu avec un preſſentiment que je ne le reverrois plus. Sa douleur & la mienne, en nous ſéparant, étoient à un degré inexprimable. Mon Valet me retira de ſes bras : je fus ſans connoiſſance mis ſur un cheval ; & j'étois déjà à plus d'une lieue de Rouen lorſque je repris mes ſens. La raiſon ſeule ſut me raffermir. Je ſentois que mon pere ne m'éloignoit que pour mon avantage : j'étois inſtruit de ma naiſſance ; & je ſavois par conſéquent, que, ne tenant à aucune famille, je ne pouvois eſpérer aucune ſucceſſion ; que le bien de mon pere ne conſiſtant qu'en une rente de douze cents livres, à prendre ſur l'Hôtel-de-Ville de Paris & créée ſur ma tête, je devois ſérieuſement travailler à me produire & à me ſoutenir moi-même.

Je fus reçu au Régiment ſans difficulté : j'étois enfant de Bellone auſſi-bien que de l'Amour ; & j'eus bientôt fait connoiſſance avec les jeunes Officiers. Trois mois après

après mon arrivée, on m'auroit pris pour un des anciens du Corps, tant j'avois à cœur de me faire eſtimer.

Il y avoit vingt mois que j'avois quitté mon pere lorſque j'appris ſa mort. Je croyois ne pouvoir jamais m'en conſoler; mais le temps vint à bout de diſſiper nos peines & nos déplaiſirs, de même qu'il efface le ſouvenir de ce qui nous eſt le plus agréable. Les effets de ſa ſucceſſion me furent fidélement remis par les ſoins de l'Intendant de la Province.

Réponds, Babet: as-tu jamais oui parler d'une généalogie auſſi-bien établie que l'eſt la mienne? Tu vois, ma chere, que je ne falſifie pas les faits. Mes preuves ſeroient inconteſtables dans ces Royaumes où les enfants nés ſous les loix de l'amour ſont réputés de noble extraction. Je ne crains pas qu'on vienne me diſputer tout ce que je t'ai avancé. Je défie tous les Dhoziers de France d'être plus fideles. Je ne me fais pas deſcendre de Saint Louis: je ne me forge pas des aïeux chez les Princes étrangers, encore moins chez les preux de l'Antiquité, quoique je pourrois peut-être y prétendre à plus juſte titre que beaucoup d'autres: car enfin, ſais-je de qui ſortent les ancêtres de mes ancêtres? Ce qui eſt de plus aſſuré, c'eſt que mes parents me ſont auſſi précieux que

les premiers Pairs le ſont à leurs prétendus deſcendants. Te voilà préſentement au fait, Mademoiſelle Babet, de mon extraction. Venons donc au détail de mes faits. C'eſt à ce coup que j'ai beſoin de toute ton indulgence. Donne-toi bien de garde de froncer le ſourcil au récit que tu vas entendre. J'ai été un peu coquet : j'ai repréſenté dans plus d'une ſcene gaillarde; mais, ſi, par un aveu ſincere je puis mériter le pardon de mes fautes, j'oſe eſpérer que je ſerai pleinement leſſivé, puiſque je ne te cacherai pas la moindre circonſtance. Remontons au temps du Collége.

Je me ſouviens qu'un jour de congé nous nous trouvâmes quatre écoliers aſſez bons amis, avec un peu d'argent dont la garde nous cauſoit trop d'inquiétude. Nous jugeâmes à propos de le placer à fond perdu chez un fameux Traiteur qui ne demandoit pas mieux que de nous en décharger. Le plus âgé de nous avoit ſeize ans : j'en avois, ainſi que les deux autres, quinze au plus. Je fus choiſi pour ordonner de la collation : le Traiteur s'informa de moi ſi nous venions pour nous réjouir. Je ne compris pas toute l'énergie de ſa queſtion; &, croyant qu'il ne parloit que du plaiſir de la table, je lui répondis que ce ſeul deſſein nous avoit amenés chez lui.

..

A peine eut-on ſervi que nous fûmes viſités & accueillis par quatre filles fort gentilles, leſtement vêtues & de plus ſans façons. Nous prîmes le parti le plus ſimple : ce fut celui de répondre à leurs politeſſes. N'eût-il pas été très-mal-honnête de rebuter ces engageantes beautés qui nous prodiguoient leurs careſſes ? Notre doyen plus ſtylé qu'aucun de nous ne ſe fit aucun ſcrupule de fourager par-tout ; & même de diſparoître trois fois avec une de ces Demoiſelles qu'il emmenoit l'une après l'autre dans un Cabinet voiſin. Il nous badinoit beaucoup : nous le laiſſions parler & agir. Nous étions tous trois ſi ſots & ſi neufs, que nous ignorions encore la différence des ſexes. Chez moi cependant la nature n'étoit pas muette ; mais je ne comprenois pas ce qu'elle vouloit me ſuggérer. Il en étoit ainſi des deux autres. Notre camarade bien différent de nous étoit paſſé maître il y avoit déjà plus d'un an. Il ſe diſpoſoit à badiner avec la quatrieme des Nymphes, quand tout-d'un-coup nous vîmes entrer dans notre chambre pluſieurs jeunes gens, filles & garçons. Nous leur laiſſâmes le champ libre. Celui qui s'étoit diverti avec les belles les paya ; & chacun de nous ſe retira chez ſoi. Heureuſement ou malheureuſement j'en fus quitte ce jour-là ſans coup férir : je n'eus pas même

la perſpective de cette félicité que notre ami avoit élevée avec tant d'éloquence. Je fus chaſte à tous égards, ainſi que les deux autres ; mais nous ne l'étions tous trois que par une certaine émotion que je ne ſaurois définir. Nous ne redoutions pas les préſents cruels qu'on regrette d'avoir reçus, puiſque nous n'en avions jamais entendu parler : peut-être que l'arrivée ſubite de ces Infantes, que nous n'attendions pas, avoit fait trop d'impreſſion ſur nous ; outre cela la timidité pouvoit y avoir bonne part.

Le lendemain un de la compagnie fut aſſez ſot pour raconter à notre Régent cette hiſtoire. Nous en eûmes bientôt des nouvelles. Le Régent nous manda, & feignit d'avoir été averti par une perſonne qui n'ignoroit rien de cette belle partie. Il nous réprimanda beaucoup ; mais principalement le plus coupable : il lui reprocha ſon crime, & peignit la proſtitution avec des traits marqués. Il le traita d'horrible & d'abominable débauché. Je ne m'excuſe pas, répondit le bon apôtre avec un air conſterné, & enſuite avec aſſurance, j'ai ſuivi inconſidérément les premiers mouvements de la paſſion ; mais, quoique je ſois très-coupable, les Gomorrhéens n'euſſent pas été punis par le feu du Ciel, s'ils n'euſſent péché que comme

moi. Que voulez-vous dire par-là, reprit d'un ton ſévere l'irrité Profeſſeur? Rien autre choſe, dit l'écolier, ſinon que je n'ai pas violé les loix de la nature; & que je n'ai péché que contre les mœurs. Le lieu de la ſcene lui étoit favorable : nous étions tous dans une cour proche de la rue. Dans une Salle qu'on auroit pu fermer, il auroit ſans doute été retenu par la crainte des Correcteurs. Sa réponſe faite il tira une profonde révérence au Religieux, & en pirouettant lui dit un éternel adieu. Nous le ſuivîmes, & comme nous n'avions rien compris à ſon diſcours il nous en fit appercevoir le ſel & la malice. Graces à ſon zele pour notre inſtruction, nos ténebres furent diſſipées. Il étoit un peu trop inſtruit pour ſon âge. C'étoit, à proprement parler, un de ces eſprits volontaires que les parents n'oſent corriger. Il en fut quitte pour ne plus retourner au Collége : il ne deſiroit que cela.

Me voilà préſentement, trop aimable Babet, au moment de la perte de ce peu d'innocence qui m'étoit à charge, & que je ne conſervois qu'à faute d'occaſion de m'en défaire. Ce jour fut le premier d'un nouvel an. Suivant la ridicule coutume d'aller de porte en porte faire des compliments toujours pareils & toujours triviaux, mon pere m'avertit que je ne pou-

vois ſans impoliteſſe me diſpenſer de rendre viſite à ma marraine. C'étoit une femme de trente ans au plus, très-belle & d'une taille grande & déliée. Son mari avoit ſervi dans le Régiment de Picardie, & s'étoit aviſé, à plus de quarante-cinq ans, d'épouſer cette Dame qui n'en avoit alors que quatorze. Mon pere les avoit connus en Flandre, où le Régiment de cet Officier étoit en quartier d'hiver préciſément dans le temps de ma naiſſance : ils étoient alors tout récemment mariés. La jeune femme & le Commandant du Bataillon de Milices me préſenterent au baptême. On avoit renouvellé connoiſſance à Rouen, où l'ancien Officier & ma chere marraine ſa femme, que je nommerai Emilie, avoient depuis ſix ou ſept mois fixé leur demeure : je me rendis donc chez eux. La domeſtique qui me fit entrer, &, ſans m'annoncer, me laiſſa monter à la chambre de ſa Maîtreſſe ; enſuite elle ſortit de la maiſon pour aller chercher une Meſſe. Je ſavois que le Mari étoit abſent depuis un mois, & n'étoit pas prêt à revenir. Il ſollicitoit à Rennes la déciſion & le gain d'un Procès important. Il s'agiſſoit de la ſucceſſion d'un vieil oncle de ſa femme. Le bon homme la croyant morte, avoit légué tous ſes biens à une Communauté Religieuſe. Le Teſtament

annonçoit que le Teſtateur ne ſe déterminoit à léguer que parce que ſa Niece qu'il déſignoit étant déjà dans le ſein d'Abraham, il ſe trouvoit ſans héritiers. La déciſion en faveur d'Emilie étoit indubitable; cependant les Religieux qui s'étoient emparés des fonds ne vouloient pas les reſtituer. Leur avarice les aveugloit; mais ce n'eſt pas d'aujourd'hui que la maudite ſoif des richeſſes altere ſi cruellement ces ſaintes perſonnes qui ne renoncent aux biens temporels que pour en poſſéder davantage & avec plus de ſûreté.

J'entrai ſeul dans la chambre d'Emilie qui m'avoit entendu parler & avoit reconnu ma voix. Elle feignoit de dormir, & malgré la rigueur du froid laiſſoit ſon ſein découvert. Si la timidité m'avoit retenu dans la partie d'écolier, ici le reſpect lioit mes ſens. J'étois comme un Therme auprès du lit; & je regardois avec extaſe des appas que je voyois pour la premiere fois. Ah ciel! me dit Emilie, comme en s'éveillant en ſurſaut, hé Monſieur vous voici de grand matin! Et en quel état m'avez-vous ſurpriſe? Mes levres ſe décollerent : je lui fis un fort court & peut-être un fort ſot compliment. Je penſois de très-belles choſes que je n'oſois mettre au jour; j'étois ſi troublé que je ne ſavois pas trop comment m'y prendre

pour l'embraſſer ; mais elle me ranima par un regard qui ſembloit m'annoncer qu'il ne dépendoit que de moi de ſortir de ma profonde ignorance. Ses yeux m'invitoient à devenir plus hardi : j'aurois juré qu'ils me reprochoient ma ſotte timidité. Leur langage ne me parut point du tout équivoque : petit fripon, me diſoient-ils, vous regardez avec avidité un ſein digne d'être admiré non-ſeulement par les hommes, mais encore par les Dieux : avez-vous envie de le baiſer ? Contentez-vous. Je me précipitai ſur le lit de ma chere Marraine, &, loin que mon procédé lui déplut, elle me ſerroit ſi fort, en me faiſant pencher ſur elle, que je devins tout-à-fait téméraire. Ah ! Madame, lui dis-je avec une tendre exclamation, ſi la ſeule vue de vos appas fait ſur mon cœur une impreſſion ſi vive, que ne ſeroit-ce pas, ſi vous m'accordiez la faveur d'y toucher ? Cependant, ſans attendre la réponſe, je le preſſois ce ſein ſi charmant, je le baiſois tendrement ; &, quoique je fuſſe repouſſé par le plus beau bras du monde, je ne quittois pas priſe ; au contraire, j'appuyois plus fortement. Petit libertin, me diſoit-elle, retirez vos mains..... mais je ne ſuis pas la plus forte : ah ! ménagez ma pudeur : Ciel quel mutin !.... Avez-vous fini ? Encore, petit imprudent, vous n'avez pas eu

eu la précaution de fermer la porte ſur nous. J'y volai, je m'aſſurai d'un verrouil, &, pour la tranquilliſer, je lui dis que ſa Domeſtique étoit ſortie pour entendre la Meſſe. Alors elle parut moins inquiete qu'auparavant. Je fus bientôt à ſes côtés. Des bras pleins & ronds, une bouche vermeille & charmante, des dents blanches & nettes, un front, ſiége ordinaire d'une noble pudeur, le menton le mieux fait que j'euſſe encore vu, reçurent de moi mille & mille baiſers. Ses yeux vifs & éloquents lançoient un feu qui me pénétroit & ſe gliſſoit juſques dans mon cœur. Elle ne réſiſtoit qu'autant que la décence le permettoit aſſez pour me tenir en haleine; mais non juſqu'au point de me rebuter. Je n'avois encore oſé porter mes tremblantes mains ſur cet endroit délicieux où nous trouvons notre être & notre deſtruction; tout cependant m'y convioit. Emilie, cédant à l'ardeur qui m'enflammoit, perdit à la fin la force & peut-être la volonté de ſe défendre. Je me débarraſſai de mes incommodes vêtements; étendu dans ſes bras je me pâmois, tant la volupté s'étoit emparée de mon ame.

Ha! Babet, pourrai-je te donner une idée des plaiſirs que je trouvai dans la jouiſſance d'Emilie? Excuſe-moi ſi je ne ſais ni choiſir ni mitiger mes termes:

il eſt vrai que, lorſque livrée à mon amour, tu me permets de t'en donner les preuves les plus ſenſibles, je crois toujours que je vas mourir. Les délices que tu me fais goûter ſont en ſi grand nombre, & s'emparent de mon cœur avec tant de vivacité, qu'à force de ſentir il me ſemble que je perds l'uſage de mes ſens ; mais Emilie étoit la premiere femme que j'aimois : elle avoit les prémices de mes careſſes ; ſes appas, quoique inférieurs aux tiens, étoient une nouveauté pour moi. Son corps étoit auſſi blanc que le lait, & ſon ardeur extrême augmentoit la mienne. Plus habile que moi, elle craignit que ma flamme s'évaporât inutilement ; &, pour prévenir cet inconvénient, non-ſeulement elle ne retint plus une main novice qui la parcouroit, mais encore elle ſut la guider inſenſiblement dans une route qui lui étoit inconnue. Je ne ſais pas comment je parvins au but ſi deſiré des Amants, je me ſouviens ſeulement que je m'y préſentai, & que je ſacrifiai au Dieu qui dans mon premier eſſai me prodiguoit ſes faveurs. Ma bouche preſſoit celle d'Emilie : les organes de la parole ſe mêloient, ſe confondoient enſemble : ſon corps & le mien étoient tellement liés, que nous n'en faiſions plus qu'un ; &, dans ce doux ra-

viſſement, nous ne paroiſſions animés que par nos ſoupirs. Mais toujours inſatiable, je voulois recommencer : mon infatigable Amante ſe prêtoit à tous mes deſirs. Ma curioſité pleinement ſatisfaite irritoit la ſienne. Dieux ! Quelle différence, me diſoit-elle, entre un jeune Amant vigoureux & un vieux mari débile ? De quel trait l'Amour t'a-t-il orné, mon cher ami ? Qu'il eſt propre pour ces ébats où, dès la premiere fois, tu ſurpaſſe les plus courageux ! Viens, approche-toi, je veux te tenir toujours preſſé ſur mon ſein. Mais que je ſuis folle ! Peut-être vais-je te perdre pour toujours ! Alors je redoublai mes careſſes : nous mourûmes & reſſuſcitâmes encore pluſieurs fois. Le flambeau de l'amour paroiſſoit ne pouvoir s'éteindre. En quel état ſommes-nous, s'écria ma chere Marraine ? Quelle profuſion de délices ! Quelles libations ! Non, il eſt impoſſible de reſſentir plus de plaiſirs. Je m'endormis ſur ſa poitrine après lui avoir juré une fidélité à toute épreuve, & promis de renouveller cette fête auſſi ſouvent qu'elle le deſireroit. Cependant elle entendit la Fille qui venoit pour l'habiller ; elle eut la précaution d'aller ouvrir la porte, de ſe recoucher & de fermer les rideaux du lit. Elle feignit d'être incommodée, & la fit retirer à

deſſein, diſoit-elle, de repoſer juſqu'à midi. Après une heure de ſommeil, elle ſe trouva prête pour une attaque nouvelle; mais elle fut contrainte de me faire revenir d'une eſpece de paralyſie. Ses amorces me rétablirent. Je tentai fortune; je parvins à la fin de la carriere; mais ce fut tout ce que je pus faire. C'étoit bien aſſez pour un apprentif de mon âge. Emilie ſonna quelque-temps après, &, par une commiſſion qu'elle trouva tout-à-propos, éloigna pour une heure ou deux ſa Domeſtique. Je m'habillai; enſuite je fis l'Office de Valet-de-chambre auprès de mon amante. Nous déjeûnâmes aſſez bien. Mes jambes chanceloient; j'eus aſſez de peine à me rendre chez mon pere; mais le lit & la nourriture me rendirent des forces qu'un travail, auquel je n'étois pas habitué, avoit épuiſées. Deux jours après je n'y penſois plus. Pendant quinze mois je fus aſſidu auprès de ma chere Marraine: je trouvois toujours dans ſa beauté & dans ſes diſcours des charmes nouveaux. Les faveurs, loin d'éteindre mon amour, le rendoient plus actif, & j'étois ſi conſtant que je n'aurois pas careſſé une Déeſſe. Elle l'avoit exigé de moi par délicateſſe & par prudence: par délicateſſe, car elle m'aimoit tendrement; & par prudence, puiſqu'elle avoit à craindre que, ſi

je devenois par haſard épris de quelque Courtiſanne, je n'en reçuſſe certaine galanterie, qu'enſuite je lui aurois communiquée & elle à ſon mari; ce qui n'auroit pas manqué de cauſer bien du tapage. D'ailleurs, ſon petit intérêt lui faiſoit ſouhaiter de jouir ſeule du fruit de ſes inſtructions. Quoique nous fuſſions des mieux enſemble, il fallut nous réſoudre à ne plus nous revoir ſi-tôt. Je fus contraint de lui dire adieu, lorſque j'allai prendre poſſeſſion de ma Lieutenance. Tu ne pourrois concevoir, chere Babet, quelle fut notre douleur, & combien nos yeux verſerent de larmes. Je perdois une Maîtreſſe qui m'adoroit, généreuſe au ſuprême degré, & dont j'aurois préféré la jouiſſance à celle de tout ce que je connoiſſois alors de beautés les plus rares.

Je fus long-temps ſans intrigue: je crois que j'aurois toujours été fidele à Emilie ſans l'exemple de mes camarades, encore y réſiſtai-je plus de ſix mois. Un certain vuide qui nous rend comme déſœuvrés, l'habitude convertie en une eſpece de néceſſité, les appas ſéducteurs du ſexe, ſa fragilité, tout cela joint enſemble ne contribua pas peu à me déterminer à prendre de nouvelles chaînes.

Le ſervice n'occupe pas toujours un

Officier: on ſe diſſipe au jeu, au ſpectacle, chez les coquettes, chez les demi-libertines, chez celles qui le ſont tout-à-fait. On cherche à tuer le temps. J'avois du goût pour la lecture; mais on ne lit pas toujours. Je fis comme faiſoient les autres.

Je me plaiſois beaucoup avec un Aide-Major un peu plus âgé que moi: nous ne pouvions vivre l'un ſans l'autre. Il étoit d'Amiens, très-franc, & point du tout obſtiné: bien loin de reſſembler à beaucoup de Picards, il ſe faiſoit un plaiſir de plier ſes volontés ſous celles de ſes amis. Plein de généroſité, il n'avoit rien à ſoi, & pardonnoit aiſément. C'étoit en un mot un excellent caractere; mais en récompenſe on n'avoit jamais vu un ſi hardi galant: il auroit endoctriné un peuple entier. Avant de ſe montrer à moi tel qu'il étoit, il voulut me connoître à fond. Sa prudence étoit louable. Duval, ainſi ſe nommoit mon ami, étoit en cela bien différent de pluſieurs jeunes Officiers de ma connoiſſance qui ſe ſont imprudemment livrés à de faux amis, ont ouvert leur cœur, & s'en ſont repentis. Quand Duval me crut capable d'être aſſocié à ſon petit train de vie, il me propoſa de m'y inſtaller. Il ne me recommanda pas le ſecret, ayant reconnu que j'avois cette qualité. Quand on ſait

qu'une perſonne a de la diſcrétion, c'eſt lui faire un mauvais compliment que de la lui recommander : doute-t-on qu'il puiſſe ſe taire ? C'eſt ſottiſe de lui confier la moindre choſe qu'on veuille tenir ſecrete.

Duval me parla ſouvent de ſes amours avec une Religieuſe de dix-neuf ans. Il me dit qu'ils deſiroient ardemment l'un & l'autre de ſe voir en particulier. Il falloit pour cela trouver l'art de pénétrer dans le Couvent; mais mon ami n'étoit pas aſſez imprudent pour ſe livrer ſeul à la paſſion d'une fille qui auroit peut-être riſqué ſon Amant & elle-même, afin de jouir de ce qui lui étoit le plus interdit, & qu'elle deſiroit cependant avec beaucoup d'impatience. Depuis plus de cinq mois la partie étoit concertée ; mais la difficulté en retardoit l'exécution. Ils ſentirent tous deux la néceſſité d'un confident qui pût s'intéreſſer pour eux & ſeconder leur entrepriſe ; mais à quoi ſe ſeroit amuſé le confident pendant que les autres auroient été aux priſes ? Sœur Clémentine, cette tendre & paſſionnée Amante de Duval, y trouva un expédient admirable. Elle crut qu'il falloit lui donner une Compagne. Elle avoit pour ſa plus proche voiſine Sœur Pélagie, jeune profeſſe d'une vivacité

étonnante & tout-à-fait propre pour le rôle qu'on lui deſtinoit. A peine ſortie de l'année qui ſuit la profeſſion, elle ne commençoit à ſentir les impreſſions de la nature que depuis qu'elle s'étoit impoſée la loi de n'en jamais écouter la voix. Par ſa grande ſincérité on la connoiſſoit auſſi parfaitement le premier jour qu'on la voyoit, qu'après deux ans de liaiſon: facile à prendre une réſolution, elle l'exécutoit avec fermeté. Sa maniere de penſer étant conforme à celle de Sœur Clémentine, l'amitié les uniſſoit intimement. Elles avoient d'abord pratiqué une petite ouverture entre les joints de la cloiſon qui ſéparoit leurs Cellules : c'étoit par-là qu'elles s'entretenoient des ridicules manieres des Supérieures, des jalouſies, cabales & autres petiteſſes des Nonnes. Par la ſuite elles ſe confierent de plus importants ſecrets : tels que les dégoûts que leur cauſoit un vieux & ridicule Confeſſeur qui les interrogeoit ſur les moindres circonſtances des pécadilles dont elles s'accuſoient, qui vouloit les forcer à lui faire le détail de leurs penſées les plus légeres, qui leur demandoit même s'il ne leur arrivoit jamais de ſe regarder avec complaiſance, en quelques endroits; ſi le toucher s'enſuivoit, & ſi la titillation leur cauſoit quelque.....

Tu ne croirois pas, Babet, jusqu'où va l'imprudence de certains Directeurs, qui, par des questions infâmes, font glisser la corruption dans les ames les plus pures; &, par ce moyen, loin de détruire aucun vice, n'instruisent que trop l'innocence en lui faisant connoître des crimes qu'elle n'auroit jamais imaginés sans cela. L'esprit naturellement porté à la volupté charnelle qui ne se fait que trop sentir, se trouve bien-tôt éclairci: on lui parle d'une maniere de pécher nouvelle pour lui, il s'étudie à la développer entiérement; ensuite il s'en fait un plaisir plus vif que tous ceux qu'il connoissoit. A qui en a-t-il l'obligation? A son impertinent & curieux Confesseur.

Pélagie & Clémentine étoient dans ce cas. Pour mettre à profit de pareilles instructions, elles avoient trouvé l'art de détacher une des planches de leur cloison qu'elles replaçoient si adroitement que personne, autre qu'elles seules, n'auroit pu l'appercevoir. Souvent elles couchoient ensemble, & se livroient à certaines petites indécences qui de jour en jour embelliſſoient & devenoient plus considérables. La fiction attisoit en elles un feu qui ne pouvoit s'éteindre que par un remede naturel. C'est dans ces circonstances que Clémentine attendoit l'oc-

caſion de ſe ſatisfaire. Elle preſſoit ſon Amant de trouver un ſecond. Pélagie étoit trop bien connue d'elle pour qu'elle doutât tant ſoit peu de ſa bonne volonté : auſſi n'en fut-elle pas refuſée ; au contraire, l'honneur d'être préférée à vingt Nonnes qui s'en fuſſent trouvées bien contentes, & l'eſpoir du plaiſir, s'emparerent tellement d'elle que ſon impatience ſurpaſſoit celle de ſa Sœur. Il ne s'agiſſoit plus que de ſavoir ſi je ſerois homme à riſquer à me rompre le col en eſcaladant un mur de vingt pieds pour le ſeul avantage de voir une jolie Recluſe & de paſſer une nuit avec elle. Duval m'en fit la propoſition que je ne rejettai point. Ainſi la partie fut décidée, & ſon exécution fixée pour la nuit du lendemain. Il courut annoncer à ſon Amante ma bonne volonté, & chacun fit ſes petits préparatifs. Les nôtres conſiſtoient en une échelle de ſoie & deux piſtolets pour ſubvenir dans le cas où les Valets du Couvent nous auroient ſurpris. L'eſcalade fut préparée du côté indiqué : elle réuſſit à merveille. Les tendres Sœurs nous attendoient il y avoit plus d'une heure, quoique celle du rendez-vous ne fût pas encore ſonnée. L'obſcurité de la nuit étoit ſi grande que nous ne pouvions nous voir nous-mêmes. Tout dor-

moit dans le Cloître, à l'exception des deux amantes & de nous; de ſorte que Morphée ſembloit d'accord avec l'Amour pour favoriſer notre entrepriſe. Les premiers compliments furent courts; cependant on s'embraſſa bras deſſus & deſſous. Nos aimables Sœurs nous conduiſirent, en nous donnant la main, par des détours qu'elles ne connoiſſoient que trop, & qu'elles auroient quittés ſans remords: enfin nous parvînmes à la Cellule de Clémentine. La lueur d'une bougie ſuffiſoit pour nous éclairer. Nous nous récriâmes beaucoup ſur leur beauté: je parus propre à ſatisfaire Pélagie. A nos fleurettes les belles firent de très-jolies réponſes qu'elles avoient étudiées & répétées plus d'une fois depuis la veille de peur de les oublier. Leurs ajuſtements étoient d'une propreté recherchée: il en exhaloit une odeur ſuave, & nous vîmes bien qu'elles n'avoient rien négligé pour nous plaire. La ſituation de leurs Cellules nous mettoit à l'abri de toute inquiétude: elles étoient préciſément à l'extrémité d'un Corridor, en faiſoient l'angle & touchoient à la Salle du Chapitre. Le Réfectoire étoit placé au-deſſous, & un Garde-meubles au-deſſus; ainſi nous ne pouvions être entendus, quand bien même nous aurions voulu ne

pas parler plus bas que de coutume. Une collation très-honnête nous fut préſentée avec cette délicateſſe dont les Nonnes ſeules ſont capables. Déjà nous étions tous quatre auſſi libres que ſi nous nous fuſſions trouvés enſemble pluſieurs fois ; & le ſcrupule s'étoit envolé pour laiſſer la place libre aux amours.

Duval impatient autant que Clémentine la prit dans ſes bras, & la porta ſur une couchette qui n'avoit pas été faite pour l'exercice auquel elle alloit ſervir. Je priai Pélagie de paſſer chez elle. La planche fut ôtée, & nous entrâmes facilement. Notre lumiere fut placée dans un endroit d'où elle ne pouvoit être apperçue du dehors. Ah ! Babet, que Pélagie me parut charmante ! Que ſes yeux étoient touchants ! ſa guimpe, ſon voile & ſes habillements céderent à mon empreſſement. Soumiſe, elle me laiſſa faire. Sont lit ſemé de fleurs d'orange, non ſans attention, mais par une précaution & avec une ſymétrie des plus galantes, nous reçut tous deux en même-temps. La foible réſiſtance de cette belle n'oppoſoit à mes deſirs qu'une main plus capable d'exciter que d'arrêter. Mon ardeur ne me donna pas le temps de me déshabiller. J'avois encore une bonne raiſon pour ne pas perdre inutilement un temps précieux ; car,

quoique Pélagie fût auſſi animée que moi, je remarquois en elle de temps en temps une certaine émotion, dernier & tardif effort de ſa vertu mourante. Le mouvement de mes doigts & pluſieurs baiſers que je lui donnois par-tout, ſans exception, l'affoiblirent à tel point que je me vis bientôt maître du trône le plus ſecret de ce Dieu redoutable, dont les feux nous brûlent juſques dans l'humidité même. Un mélange de plaiſir & de douleur fit perdre à ma petite Religieuſe le peu de réflexion qui pouvoit la troubler: elle ne s'énonçoit plus que par des ſoupirs. Agités l'un & l'autre par des tranſports auxquels nous ne pouvions réſiſter, nous nous donnions des ſecouſſes vives & des mouvements plus doux, qui, ſe ſuccédants tour-à-tour, nous firent perdre nos forces, & nous réduiſirent dans une extaſe que les Rois & les Dieux mêmes auroient enviée; enfin l'Amour combla nos vœux par la plus complette jouiſſance. Pélagie revenue, ainſi que moi, de l'aſſoupiſſement que le trop de plaiſir nous avoit cauſé, me dit en me regardant avec tendreſſe: j'ai donc, ô mon cher amour! perdu cette fleur qui ne renaît plus lorſqu'une fois elle a été cueillie. Ce qui me conſole dans ma faute, c'eſt de l'avoir commiſe avec un aimable Cavalier. J'ap-

puyois ma bouche ſur la ſienne afin de l'empêcher de parler. Par mille careſſes j'eus le bonheur de réveiller cette premiere ardeur qu'elle m'avoit fait voir dans le commencement de nos ébats; & bientôt je la retrouvai auſſi gaie & plus animée que je ne l'avois encore vue. Je ne regrettois qu'une choſe; c'étoit de ne lui avoir pas donné tout l'agrément des préludes qui conduiſent à la ſuprême félicité. Ces jeux badins ſont, pour les perſonnes qui penſent avec délicateſſe, ce que l'amour a de plus flatteur & de plus amuſant; mais avec une Nonne, comme avec une Dévote, il faut détruire tout-d'un-coup les irréſolutions. Un Amant expert les conduit d'abord au dernier période du plaiſir : c'eſt préciſément ce que je fis avec Pélagie; mais, dès que j'eus remporté une victoire entiere, je voulus la récompenſer. Je me défis bientôt de mes habillements, j'écartai ceux qu'elle avoit encore. Les baiſers, & toutes les attitudes que les amants ont inventées, allumerent en elle une flamme ſi violente qu'elle-même ſe jettoit ſur moi, me ſerroit étroitement & donnoit à ſa paſſion tout l'eſſor poſſible. Rien n'étoit à l'abri de ſes regards & de ſes baiſers. Il auroit été ridicule dans un Amant d'affecter une pudeur mal placée;

auſſi je la laiſſai ſatisfaire ſa curioſité ſans aucune réſerve. Nous réitérâmes quatre fois ce jeu délicieux qui fait le plaiſir des Dieux ; ce jeu qui leur a donné la naiſſance & à Jupiter même, aux Rois des Hommes, aux Pontifes, aux Sages, aux Bergers & à tout ce qui reſpire : ce jeu enfin, chere Babet, dans lequel tu trouves tant d'attraits. Plus d'une fois, tu le ſais, une mer de délices n'a pas ſuffi pour éteindre nos feux ; plus nous jouiſſons, plus nous deſirons jouir, nos forces cedent plutôt que notre ardeur. Amour ! ô puiſſant Dieu, que ne nous donnes-tu une vigueur égale aux deſirs que tu fais naître en nous ? Hélas ! ſemblables à un arc qui ne peut être continuellement tendu, il faut que nous faſſions ſuccéder le repos au travail ; ainſi donc je me livrai inſenſiblement, entre les bras de Pélagie, aux douceurs du ſommeil : elle s'endormit auſſi. Sœur Clémentine & ſon Amant, non moins contents & non moins fatigués que nous, ſe repoſerent pareillement ; mais par malheur le ſoleil nous ſurprit avant que nous fuſſions éveillés. Ne crois pas, Babet, que des Amants cachés dans un Cloître ſoient un ſpectacle nouveau pour lui. Plus d'une Nonne a ſu mitiger l'auſtérité de ſes vœux avant Sœurs Clémentine & Pélagie. Celles-ci

ſe leverent promptement & coururent au Chœur : Matines étoient déjà commencées. Il n'y avoit pas pour nous d'apparence à pouvoir ſortir : ainſi Duval & moi nous reſtâmes pendant le jour entier dans nos Cellules ; & notre départ fut remis à la nuit prochaine. Nous étions l'un & l'autre enchantés de l'eſprit & des appas de nos belles : chacun de nous prétendoit être le mieux partagé en Maîtreſſe ; & nous en étions encore à ce débat lorſque Clémentine vint nous voir à la dérobée. Elle nous apportoit du pain, du vin & des confitures. Heureuſement elle étoit Sous-Celleriere, ſans quoi nous aurions mal paſſé la journée. L'amour, dit-on, ne vit que de vent ; mais c'eſt lorſqu'il s'en tient à la ſpéculation, ou qu'il ne s'exerce qu'en ſoupirs ; tout au contraire, lorſqu'il agit, il lui faut une nourriture plus ſolide ; cela veut dire, en bon françois, qu'il faut boire & manger pour ſoutenir les forces & les réparer.

Nous ne vîmes guere nos Sœurs pendant le jour : nous ne pûmes les poſſéder entiérement que le ſoir. Nous avions leurs clefs : nous cherchâmes à nous amuſer en faiſant une viſite exacte des effets de nos belles ; en voici à-peu-près la deſcription.

Les Cellules étoient très-bien blanchies,

chies. Dans une alcove étoient pratiquées une couchette & une armoire qui régnoit du haut en bas, assez spacieuse pour y cacher au besoin une personne qui ne voudroit pas être apperçue : il n'y avoit qu'une table, un fauteuil, une chaise, un prie-dieu & quelques images de saints, pour tous gros meubles dans l'une comme dans l'autre. Les armoires ne renfermoient que des habits. Dans le prie-dieu de Clémentine nous trouvâmes quelques bouteilles de liqueurs agréables, des bonbons, des chapelets, des pelotes, des bourses & d'autres petits ouvrages tels qu'on en fait dans les Cloîtres pour donner aux Postulantes : c'est avec ces babioles que ces pauvres petites filles se laissent enjoler ; on en donne aussi aux enfants des parents & amis. Il y avoit encore plusieurs disciplines bien nouées, mais toutes neuves & des plus pucelles, quelques livres de piété, savoir ; les Sermons de Bourdaloue, les Retraites de Croiset, les Œuvres de Grenade, & les Regles de la Vie Monastique. Tous étoient couverts d'une poussiere extrêmement fine, preuve assurée qu'on ne les lisoit pas souvent ; plus, un Bréviaire & une Imitation dont les couvertures étoient entiérement usées, les feuillets cependant étoient très-propres & presque neufs : sœur Clémentine

les portoit toujours dans ſa poche ; & je ne ſais par quel haſard elle les avoit oubliés ce jour-là. Duval apperçut un morceau de papier qui ſortoit d'un des fonds ; il me le montra, nous jugeâmes delà qu'il y avoit quelque cache. Avec la pointe d'un couteau nous eûmes bientôt levé un petit ais, alors nous apperçumes pluſieurs brochures bien lues dont voici les titres : Hyppolite Comte de Duglas, Roger-Bontemps, Adélaïde de Meſſine, les Favorites & une traduction nouvelle de l'Académie des Dames, &c... Derriere ces livres il y avoit un miroir de poche & un cilindre de fer-blanc, creux & couvert d'un Velours uſé qui avoit été de couleur cramoiſi : par l'un de ſes bouts on auroit pu introduire un piſton, & à ce moyen en faire une eſpece de ſeringue. Nous donnâmes la torture à notre imagination pour deviner quel en pouvoit être l'uſage. Ma Babet, écoute-moi, je vais t'en faire une deſcription plus circonſtanciée. Ce bijou avoit trois pouces de tour ſur neuf à dix de longueur : un des bouts finiſſoit en forme d'olive & étoit percé dans ſon extrémité ; les ſoies du Velours paroiſſoient collées les unes ſur les autres. Il y avoit tout lieu de croire qu'il avoit appartenu à quelques Meres anciennes, &

que de ſucceſſions en ſucceſſions il étoit parvenu juſqu'à Clémentine. Tu ris, Babet? Connoîtrois-tu les joyaux de cette nature? Il me paroît que tu en as entendu parler.

Pélagie n'étoit pas ſi bien dans ſes petits meubles. Son prie-dieu ne renfermoit que des chapelets, des marquoirs & d'autres petits ouvrages de Nonnes, des dragées, un morceau de glace de miroir bien enveloppé dans du papier, quelques livres de prieres & une vieille diſcipline ſi uſée qu'elle étoit hors d'état de ſervir, & tellement couverte de toiles d'araignées qu'on jugeoit aiſément que Pélagie n'y touchoit jamais. A côté de ſa couche il y avoit cinq tableaux garnis de verre, un deſquels, plus grand que les autres, repréſentoit une Sainte Théreſe, & les petits les quatre Evangéliſtes. En levant les cartons on voyoit, dans le grand, les Amours de Mars & de Vénus que le Graveur avoit repréſentés, d'après le Peintre, avec élégance & ſans aucun voile; il étoit difficile de ne pas ſentir une douce émotion en conſidérant cette nudité: dans les petits il y avoit quatre emblêmes, non de l'amour ſacré, mais du naturel: ce n'étoit que cœurs liés avec des chaînes tiſſues de fleurs, ou percés de traits, des roſiers ſans épines

& des mains unies enſemble ſur un braſier ardent. Les légendes étoient fort belles : c'eſt dommage de ce que je ne m'en ſouviens plus préſentement. C'étoit devant ces images que la tendre Sœur faiſoit ordinairement ſes pieuſes méditations.

Enfin, les exercices & le temps du Réfectoire étant finis, nos Amantes reparurent pour ne plus nous quitter. Clémentine avoit eu la précaution d'eſcamoter quelques volailles ſortantes de la broche : les chats furent accuſés de ce vol qui nous fit plus de bien que les confitures, mets plus propres à altérer que nourriſſants. Nous n'oſions encore nous mettre à table de peur de ſurpriſe : il étoit à propos d'attendre que toutes les autres Religieuſes fuſſent endormies ; quelqu'une auroit pu ſe promener dans les Dortoirs, entendre du bruit, ouvrir nos Cellules, trouver un ſouper préparé, nous appercevoir. Quel chien de tintamarre eût ſuivi une pareille découverte, à moins que la Nonne n'eût mieux aimé faire trio avec les nôtres que d'éclater ? Mais il étoit plus prudent de ne rien haſarder : il ne s'agiſſoit que de patienter une heure pour avoir plus de ſûreté. Nos belles ne nous déguiſerent point combien le jour leur avoit paru long. La

converſation roula ſur les exploits de la nuit paſſée. Nous nous promîmes bien de ne point nous amuſer à dormir pendant la prochaine. On étoit trop paſſionné pour demeurer oiſif en attendant le ſouper. S'amuſer à ne careſſer qu'à demi, c'auroit été verſer de l'huile ſur un feu bien allumé. J'avois commencé une partie avec Pélagie, il me fallut la finir. Elle étoit aſſiſe ſur mes genoux. Je tentai pour la premiere fois une méthode nouvelle pour moi; cependant je m'en acquittai avec beaucoup de plaiſir pour nous deux. Duval & ſa Maîtreſſe ſuivoient les exemples que nous leur donnions, & nous imitoient des mieux. Nous vantions la légereté, les appas & la complaiſance de nos belles. Notre diſpute du jour ſe renouvella : elles y prirent parti; chacune d'elles mettoit ſon Cavalier au troiſieme ciel, & prétendoit que ſa ſœur lui devoit céder l'honneur d'avoir l'amant le plus aimable & le plus expert. Parbleu, s'écria Duval, en prenant un ton grave, cette conteſtation ne peut être jugée qu'avec connoiſſance de cauſe : il faut, Meſdames, que vous éprouviez toutes deux nos talents avant de décider quel eſt celui qui vaut le mieux pour l'amoureux myſtere. Je me contentois fort de mon partage; de ſorte que je n'avois point du tout envie de l'aban-

donner ; mais mon inconſtant camarade vouloit abſolument nous prouver que les plaiſirs ſeroient tous autres, ſi nos belles conſentoient de faire une échange. A la fin je m'apperçus que ſes raiſons ne leur déplaiſoient point. Elles n'oſoient en demeurer d'accord, ſoit par un reſte de pudeur, ſoit pour paroître aimer celui qui leur avoir le premier fait ſentir les délices de la jouiſſance. Je ne voulus pas faire le rétif, je me rendis à l'avis de Duval, je fis plus ; je l'appuyai en repréſentant à Pélagie & à ſa Sœur que la variété ne peut manquer d'augmenter la volupté. Elles s'embraſſerent en riant comme deux petites folles. Clémentine nous répondit, avec un air fort enjoué, que ce que nous avions riſqué pour les voir méritoit bien qu'elles conſentiſſent à ce que nous exigions d'elles. Le ſouper fut bientôt deſſervi, après quoi le troc ne tarda pas à s'effectuer. Pélagie accepta ſans difficulté la main de Duval qui la conduiſit chez elle, & je demeurai avec Clémentine qui, ſans faire la moindre petite ſimagrée, me permit de lui donner des arrhes des douceurs que je lui préparois. Raiſonnable comme une femme accoutumée à ſe ſoumettre depuis douze ans aux deſirs de ſon mari, elle ſe conformoit à tout ce que j'exigeois d'elle. Bientôt réduits l'un & l'autre à l'é-

tat de pure nature, comme deux athletes qui ſe diſputent l'honneur de la victoire, nous nous eſſayâmes tous deux. Notre combat commença par un nombre infini de baiſers, preuve bien certaine que la rancune ne nous animoit pas l'un contre l'autre. Ce début fit connoître à ma compagne qu'elle ne s'ennuieroit pas avec moi. Je vous trouve, me dit-elle, plus galant que Duval, il m'a à la vérité déshabillée lui-même; mais il n'a pas ſu comme vous me préparer par mille badinages à la ſuprême félicité. Je reconnus par ce diſcours que mon ami avoit agi avec elle de la même maniere que j'avois cru devoir faire avec Pélagie; un feu nouveau ſe gliſſa dans mes veines, mon ſang bouilloit, enfin je ſentois une ardeur violente. J'enlevai Clémentine pour la porter ſur ſon lit. L'impétuoſité de mon amour étoit ſi grande qu'avant d'y pouvoir arriver ma carriere fut remplie. Preſque auſſi-tôt notre zele ſe renouvella. Une gorge ferme & élaſtique repouſſoit ma bouche lorſqu'elle la touchoit: mille autres appas, que la décence m'empêche de nommer, m'attaquoient tous à la fois; mon courage s'en roidiſſoit de plus en plus; mais Clémentine avoit de quoi parer mes coups. La victoire demeurant long-temps indéciſe entre nous, nous eû-

mes le bonheur de mériter également la couronne de myrte que nous avions disputée avec tant d'adreſſe & de fermeté. Clémentine avoit fait une défenſe admirable ; cette vertueuſe héroïne, plus verſée que ſa ſœur dans la théorie, goûtoit la pratique bien mieux qu'elle. Ses mouvements étoient plus vifs, plus agiles & plus entendus. Par ſes converſions je me voyois ſouvent preſque déſarçonné, & j'étois obligé de parer même en attaquant. Pélagie plus jeune, plus fraîche, plus tendre, m'avoit moins cauſé de fatigue & procuré plus de plaiſir. J'avois trouvé chez elle la nature entiere & toute neuve. Clémentine plus ancienne dans la Maiſon ſavoit quelque choſe de plus. Elle ne ſe fit point de peine de m'avouer pluſieurs petites fredaines qui n'entrent point du tout dans les devoirs de la Regle, & qui ſont ſeulement partie des principaux ſecrets qui ne ſe communiquent pas à toutes les Nonnes. Celles qui les ſavent & qui s'y amuſent, ont la diſcrétion de ne s'en pas vanter, perſuadées qu'une faute qui ne tranſpire pas eſt plus des trois quarts pardonnée.

Nous ne ceſſâmes point de folâtrer, nous étions de belle humeur : cependant Duval vint m'avertir d'éviter le ſommeil & de ne pas nous y laiſſer ſurprendre pendant cette nuit ainſi que dans la précédente;

&, pour prévenir de ſa part cet inconvénient, il ſe tenoit ſur ſes gardes. Clémentine trouva un plaiſant expédient pour nous tenir toujours éveillés, & nous le propoſa. Nous agréâmes tous ſon invention, & nous nous preſsâmes de l'exécuter de cette ſorte; ſon matelas & ſa couverture furent bien vîte portés dans la Cellule de Pélagie; des deux lits on n'en fit qu'un ſur le Parquet. La lumiere fut cachée, & nous nous mêlâmes ſi bien, que ne pouvant plus nous reconnoître, le haſard décidoit des Acteurs & des Actrices. Il étoit impoſſible de choiſir, le ſilence étoit obſervé lorſque les parties finiſſoient; mais, dès qu'elles étoient renouées, parloit qui vouloit. Les ſoupirs étoient préſque les ſeuls Interpretes de ce que nous ſentions intérieurement. Hélas il n'eſt rien de durable! Les armes de l'acier le plus dur s'émouſſent, celles de Duval & les miennes eurent le même ſort. Le jour étoit prêt à reparoître lorſque nos belles conſentirent de nous laiſſer partir, après leur avoir juré de revenir ſouvent & bientôt répéter nos galants combats.

Nous eſcaladâmes les murs à l'aide des eſpaliers du Jardin: nos échelles nous faciliterent la deſcente dans la rue. Nos Nonnes, ne nous voyant plus, allerent triſtement ſe coucher, après avoir réta-

bli ce que nous avions dérangé dans leurs Cellules. Leur laſſitude les diſpenſa des Offices ſous le prétexte d'une fievre cauſée par une grande frayeur : elles n'avoient pas tout-à-fait tort ; car pendant deux nuits elles n'avoient ceſſé de tenir le loup par les oreilles. Huit jours après, nous retournâmes les viſiter ; &, pendant plus de ſix mois, nous allions une fois la ſemaine les conſoler de l'ennui de la clôture.

Notre Régiment quittant la Ville de *** où eſt ſitué ce Couvent, nous fûmes contraints de dire adieu à nos cheres & tendres Sœurs qui s'en affligerent beaucoup, cette viſite étant la derniere ; nous prîmes & leur donnâmes deux nuits qui furent ſemblables aux deux premieres ; c'eſt-à-dire, que le temps ne fut pas perdu, mais bien employé.

Je connoiſſois, dans le Régiment qui prenoit notre place, un jeune Officier joli de figure & très-entreprenant. Je lui écrivis que, s'il étoit curieux d'une bonne fortune, il n'avoit qu'à venir me parler ; ils vinrent deux. Son camarade lui reſſembloit aſſez, & tous deux me parurent propres à nous repréſenter. Nous leur réſignâmes nos recluſes que nous avions prévenues de notre deſſein, qui s'y étoient oppoſées en apparence ; mais qui ſuivirent cependant nos conſeils, & s'en trou-

verent bien. Ainſi nous eûmes le plaiſir de leur choiſir des Amants qui, lorſqu'ils les quitterent, eurent, comme nous, l'attention de leur laiſſer de nouveaux amis. C'eſt aſſez l'uſage obſervé par les Officiers galants, on ſe donne réciproquement l'abrégé hiſtorique & critique de la Ville d'où l'on part, avec des notes utiles pour parvenir. Les pauvres délaiſſées y trouvent leur compte, & les nouveaux venus de l'occupation. Par ce moyen les uns & les autres, n'étant pas oiſifs, en ſont moins expoſés aux embûches de l'eſprit tentateur.

Notre Régiment ſe rendit à S..... Il y avoit deux mois que nous y étions, & cependant nous n'y avions encore aucune Maîtreſſe. Par la facilité de notre caractere nous nous laiſſons quelquefois entraîner dans des Couvents bien différents de celui que nous regrettions, où Clémentine & Pélagie ſe conſoloient de notre abſence dans les bras des Amants frais que nous leur avions envoyés. Les Couvents dont je veux parler à préſent, ma chere petite Babet, ne ſont jamais fermés, & cependant l'ennui ne ſauroit y pénétrer. Les Prêtreſſes qui les habitent ne reconnoiſſent pour toutes Divinités que Vénus & Cupidon; elles ne font aucun autre vœu que celui d'obéiſſance. Le

jour comme la nuit on les trouve disposées à remplir les devoirs de leur état. Elles ne refusent jamais leurs secours à quiconque a besoin d'elles ; au contraire, elles ne négligent rien pour engager tous ceux qui les approchent à agréer leurs services. La cruauté leur est inconnue, &, loin que la préférence excite la jalousie dans leurs cœurs, il semble que les politesses que l'on fait à l'une influent sur toutes. Leur dévotion a quelque chose d'aimable. Prévenantes au suprême degré, dès qu'elles apperçoivent dans les Pélerins la moindre ferveur, elles mettent tout en œuvre pour l'augmenter & pour les engager à sacrifier. Elles se font un plaisir de dévoiler & de leur laisser voir le temple & les autres consacrés à la Déesse & à son fils. Souvent le bel ordre des colonnes qui soutiennent l'édifice, la symétrie des bosquets, le murmure des eaux dont il renferme la source, l'éclat de l'albâtre & du corail, dont est construite & revêtue l'entrée de cet endroit si charmant, invitent les curieux à pénétrer jusques dans l'intérieur pour y offrir leurs vœux & leurs offrandes. Il y arrive continuellement un grand nombre de ces Dévots, entre lesquels il s'en trouve quelques-uns qui par indifférence ou par prudence se conten-

tent d'admirer les dehors de ces lieux ſi célebres, ſans vouloir entrer dedans. Je ſuis aſſez du goût de ceux que le dernier de ces motifs retient à la porte ; car enfin, quelques délices que nous promettent ces Prêtreſſes ſéductrices, ne ſait-on pas que les endroits où il y a tant d'affluence & que le ſoleil n'éclaire pas, ſont ſujets à prendre & communiquer un air pernicieux. J'avoue, Babet, que la crainte d'un pareil inconvénient fut toujours un frein pour ma curioſité. Les regles de cet Ordre ſont renfermées dans ces cinq mots : *Flatter*, *Careſſer*, *Promettre*, *Complaire*, & *Jouir*. Quelques Critiques prétendent qu'on devroit y ajoûter celui-ci : *Repentir* ; mais il faut éviter de le prononcer jamais ; autrement les jeux & les ris s'envolent & ne paroiſſent plus.

Pluſieurs fois nous trouvant déſœuvrés, Duval & moi, nous y paſſions quelques ſoirées, mais nous nous en tenions à la ſpéculation. Il regne toujours dans ces Couvents un air de gaieté ; les Supérieures ſont moins fêtées que les Novices, & les plus anciennes y tiennent toujours le dernier rang. Cependant le même eſprit les anime toutes. Qu'il eſt gracieux & amuſant d'entendre les Cantiques qu'on y chante avec une mélodie peu étudiée & qui, toute naturelle qu'elle eſt, fait

dérider les fronts les plus graves & les plus séveres ! Les louanges de l'Amour, son pouvoir immense qui s'étend sur tous les Empires, la gloire de ses Adorateurs, l'excellence des jeux auxquels il préside, les bons tours des Amants, l'art de tromper la vigilance des Jaloux & des Surveillants, la confiance des Sots & des Dupes, tout ceci récité avec grace ravit l'Auditeur, l'enleve, & fait glisser dans son cœur un feu sacré pareil à celui que ces soigneuses anti-vestales ne laissent jamais éteindre ; feu plus précieux mille fois que celui que Prométhée déroba aux Cieux en faveur de l'homme. En effet, ma Babet, à quoi nous serviroit-il d'exister ? de quel avantage, de quel bonheur jouirions-nous sans cette flamme ? Cette ardente passion qu'Amour fait naître en nous est le seul & le souverain bien.

Mais il faut de la dissipation ; le même spectacle, quelque beau qu'il soit, ennuie à la fin. Les Dieux ont varié celui de l'Univers, chacun y trouve des objets qui flatte son goût. L'un se plaît à considérer les arbres, les arbrisseaux, les fleurs & les herbes, un autre est ravi d'admiration lorsqu'il voit les Cieux ; cet ouvrage immense, si décoré, & dont les révolutions sont si bien mesurées. Un Philosophe médite sur la sagesse de l'esprit Créateur dans

les montagnes, ces maſſes énormes que les ignorants regardent avec dédain & comme inutiles. L'étude des Inſectes fait le plaiſir de pluſieurs curieux. Les oiſeaux, les poiſſons, les animaux féroces, ceux qui nous ſont utiles & domeſtiques, les métaux & autres eſpeces de foſſiles, tous ont leurs Partiſans. L'homme ſage recherche les propriétés de chaque choſe, il paſſe de l'une à l'autre. Tout n'eſt que matiere ; mais cette matiere vue ſous mille & mille aſpects différents charme ſes ennuis, remplit & même prévient ſes deſirs. Heureuſe diverſité, heureuſe variété, que nous devons vous chérir & vous eſtimer ! C'étoit donc pour ne pas paſſer notre vie dans l'ennui que nous voltigions de côté & d'autre, cherchant toujours des amuſements nouveaux & toujours variés. Les grands repas n'avoient pas d'attraits pour nous, cependant nous nous y laiſſions engager afin de voir un peu de tout. Nous nous trouvions quelquefois chez un Directeur des Fermes, homme jovial, qui dépenſoit tous ſes revenus : ſa table étoit ouverte pour tous ceux qui vouloient lui faire le plaiſir de le gruger. Autrefois les Maltotiers étoient déteſtés, aujourd'hui tout le monde les aime. On fait bonne chere chez eux, leurs vins, en grand nombre, ſont excellents. Il s'y trou-

ve toujours compagnie ; on y rit, le Maître ne s'aviſe pas de vouloir primer. Les Militaires s'en accommodent, les Citoyens les plus hupés les courtiſent. Ces Meſſieurs-là vous foufflent un tendron ſur la mouſtache d'un Seigneur, le beau ſexe leur réſerve ſes faveurs, & c'eſt à qui ſera leur Maîtreſſe. Moi ! je trouve qu'un Directeur eſt ce qu'il y a de mieux dans une Ville de Province, ſur-tout depuis que les honnêtes gens entrent dans l'Emploi.

Je vis un jour, chez celui dont je parle, la femme d'un des plus apparents Commerçants de la Ville, elle n'avoit pas encore vingt ans. Je ne te peindrai point ſa beauté ; qu'il me ſuffiſe de t'aſſurer qu'après toi, charmante Babet, je n'ai rien vu de plus beau ; mais ſa modeſtie me déſeſpéroit. Pour ſincérement parler, je n'avois encore cherché que le plaiſir, je ne m'étois adreſſé qu'à des femmes qui ne ſe piquoient pas d'être difficiles. Ici c'étoit tout différent. J'aimois tendrement, & je reſpectois Iſabelle, c'eſt ainſi que je nommerai cette Dame, juſqu'à n'oſer lui déclarer mon amour. Son Mari étoit preſque toujours abſent ; pour le peu qu'elle eût eu du goût pour la galanterie, elle auroit pu s'y livrer avec une pleine liberté. Tous les hommes unanimement l'eſtimoient, & les femmes, choſe étrange, n'avoient

qu'une voix pour la louer. Mon cœur fut bientôt embraſé ; & mon eſprit couroit grand riſque de tomber en délire, ſi j'euſſe aimé ſans retour. Il s'agiſſoit de débuter. Comment m'y prendre ? La crainte me retenoit : il falloit de la circonſpection. Je l'écoutois avec les tranſports d'une joie indicible lorſqu'elle parloit. Tout ce qu'elle diſoit me plaiſoit. Chantoit-elle ? Sa voix me raviſſoit. Je la ſuivois preſque par-tout. Ma main s'offroit toujours en quelque endroit qu'elle voulût diriger ſes pas. Je prévenois ſes deſirs, ſoit pour le jeu, ſoit pour la promenade ; mais, ſi le ſeul nom d'amour m'échappoit & ſortoit de ma bouche, ſon viſage prenoit un air ſévere. Lorſqu'elle me regardoit, mes yeux ſe baiſſoient, tant je craignois d'appercevoir dans les ſiens de la colere ou même de l'indifférence. Elle aimoit la Poéſie : je crus entrevoir un moyen de lui parler tendreſſe ſans la facher ; étant donc ſeul avec elle à la promenade, je laiſſai tomber à mes pieds, comme par inadvertance, une Romance que j'avois faite pour elle ſur un air ancien, qu'elle chantoit aſſez ſouvent. Je te l'ai promiſe, Babet, telle qu'elle eſt, la voici : ne t'aviſe pas de croire qu'elle ſoit bien bonne : elle eſt même au-deſſous du mo-

dique, je ne me ſuis jamais piqué d'être Poëte.

ROMANCE.

SI j'adore Iſabelle,
Si je ſuis ſon amant:
Que cette Amour fidelle,
Me cauſe de tourment!
Elle ſait que pour elle
Mon tendre cœur langui
Mais hélas! La cruelle
Et m'évite & me fuit.

Les Bois, les Prés, les Plaines
Sont témoins de mes maux:
Les Nymphes, les Fontaines,
Les Antres, les Echos,
Tout ſenſible à ma peine
M'écoute tour à tour;
Et ma ſeule inhumaine
Mépriſe mon amour.

Rarement je ſommeille;
Mon amour qui me ſuit
En tout temps me réveille
Le jour comme la nuit;
Ou, ſi quelque heureux ſonge
Me flatte & me ſéduit,
Ce n'eſt qu'un vain menſonge
Qu'un prompt réveil détruit.

Je crois toujours entendre
Cet objet de mes vœux:
Afin de la ſurprendre
Je la cherche en tous lieux.
Si je viens auprès d'elle,
Et lui parle d'amour,
Auſſi-tôt la rebelle
Me quitte ſans retour.

Sur les pas de la belle
Je vole promptement:
Tendrement je l'appelle;
Mais toujours vainement.
Les ſoupirs & les larmes
Ne peuvent la toucher:
Son cœur, malgré ſes charmes,
Eſt plus dur qu'un rocher.

Le feu qui me dévore
Ne ſe peut exprimer.
Belle, je veux encore
De plus en plus t'aimer;
Flatté de l'eſpérance
De pouvoir quelque jour,
Par ma perſévérance,
Mériter ton amour.

Le papier fut auſſi-tôt relevé que tombé. Je feignis d'être ſurpris, la Romance

fut chantée. Ah, ah! me dit Iſabelle: Monſieur, cette piece eſt-elle de votre compoſition? Madame, lui répondis-je, l'Amour eſt un grand Maître: ſans lui je ne pourrois faire deux vers. Ceux-ci, que vous ne regardez que comme un badinage, expriment, avec toute la ſincérité poſſible, une paſſion que je ne ſaurois taire, & que je n'oſe déclarer à celle qui l'a fait naître. Je vous loue très-fort de votre diſcrétion, me dit-elle. Ordinairement Meſſieurs les Militaires, accoutumés à enlever d'aſſaut les places les mieux fortifiées, ne craignent pas d'offenſer les Dames par des déclarations plus ſouvent fauſſes que véritables; mais, feintes ou ſinceres, on fait mieux de taire ſes feux, & de les laiſſer deviner à la perſonne qui les a allumés. Les Poëtes font valoir l'amour, & il les ſert auprès des belles. Madame, lui dis-je avec émotion, je ſerois trop heureux ſi la muſe qui m'a inſpiré cette Romance me permettoit de la lui préſenter! Si je la connoiſſois, reprit-elle en riant, quelque diſgracieux que ſoit le rôle de confidente, je pourrois lui parler en votre faveur. Ah! Madame, m'écriai-je en la regardant tendrement, vous la voyez ſouvent cette beauté que j'adore! Le reſpect m'empêche de vous la déſigner; mais épargnez-vous la peine d'entendre ſon nom, & à moi la

crainte de vous offenſer en vous le diſant. Regardez dans mes yeux ſon image : ils vous aſſureront qu'elle eſt encore plus gravée dans mon cœur. Comment, Monſieur l'Officier, me dit alors Iſabelle avec un ton moqueur, ce que vous me débitez eſt de la galanterie toute pure : allez, je ſuis bonne, je ne me fâche point, quoique vous vouliez rire à mes dépens. Non, Madame, que je périſſe !..... Alors elle m'interrompit, en me défendant de faire aucun ſerment. Elle m'avoua de bonne foi qu'elle avoit lu mon amour dans mes yeux; mais qu'elle avoit toujours redouté un tendre engagement, & qu'elle ne voyoit point à quoi il aboutiroit. A quoi, Madame, lui répondis-je ? à me permettre de vous aimer & de vous le dire. Hé bien, me dit-elle, je n'aime point qu'on me conte des douceurs. Voulez-vous abſolument que je vous écoute ? Chantez-moi ce que vous penſez : je pourrrai vous entendre puiſque les chanſons ſont ſans conſéquence. Ces paroles & le flegme de celle qui les prononçoit me déſeſpérerent. La douleur me ſaiſit ſi ſenſiblement que je ne pus retenir mes larmes. Iſabelle qui reconnut que je l'aimois réellement, eut la bonté de me conſoler en ces termes. Ne vous affligez pas, Monſieur, je ne ſuis pas ſi farouche que vous pourriez le croi-

re, l'ingratitude & le mépris n'entrent point dans mon caractere. Je vous vois tous les jours avec ſatisfaction ; mais que cet aveu ne vous faſſe pas concevoir de folles eſpérances, ſachez que je n'oublierai jamais ce que je dois à mon Mari & ce que je me dois à moi-même. Si vous voulez vous contenter d'aimer & d'être aimé, je ſuis à vous à ce prix-là : une place dans mon cœur eſt tout ce que je puis vous donner ; encore eſt-ce trop. Je pris la liberté de baiſer ſa main : elle me le permit. Je la conduiſis chez elle juſqu'à ſon appartement. Son Frere, Eccléſiaſtique très-ſage, l'attendoit : il étoit venu lui demander à ſouper. L'un & l'autre m'engagerent à leur ſervir de tiers. Au deſſert Iſabelle chanta quelques couplets nouveaux. Elle me pria de lui en faire ſur des airs qu'elle trouvoit à ſon goût, & me permit d'en choiſir la matiere. Voici ceux que je fis & que je lui donnai le lendemain.

CHANSON.

Sur l'air : *Ah ! le Cruchon.*

JE blâmois de la Tourterelle
La ſincere & fidele ardeur ;
Je voltigeois de belle en belle
Sans jamais engager mon cœur :
Mon inconſtance eſt bien punie,

Je brûle des plus tendres feux,
Et ma liberté m'eſt ravie
Par tes beaux yeux,
Par tes beaux yeux.

Cet aveu que tu viens d'entendre
Ne peut alarmer ta pudeur:
D'un cœur qui s'eſt laiſſé ſurprendre
Ne crains point la timide ardeur.
Iris, il eſt vrai que je t'aime;
Mais l'Amour t'engage ſa foi
De ſuivre de la vertu même
L'auſtere loi,
L'auſtere loi.

AUTRE.

Sur l'air : *Trois Enfants gueux.*

DE la beauté, des graces, des appas
Vous poſſédez le riant aſſemblage :
Par-tout, Iris, où vous portez vos pas,
Les tendres cœurs vous offrent leur hommage.

Depuis long-temps je ſoupire pour vous
Sans jamais avoir oſé vous le dire :
Si cet aveu vous mettoit en courroux
La mort hélas! finiroit mon martyre.

Mais dans vos yeux je vois briller l'Amour:
Ce petit Dieu flatte mon eſpérance.

Ah ! ſi ma flamme obtenoit du retour,
Rien ne pourroit égaler ma conſtance.

DUO.

Aimons, aimons-nous, rien n'eſt ſi charmant :
Qu'un tendre ſerment pour toujours nous lie !
Je te jure de t'aimer conſtamment ;
Qu'un feu ſi beau dure autant que ma vie !

AUTRE.

Sur l'air : *L'heureux Lycas.*

TOute la nuit je rêve à tes appas :
Je penſe te parler ; je te baiſe.
Toi-même viens te jetter dans mes bras ;
Alors je pâme d'aiſe :
Mais je m'éveille & mon plaiſir
N'eſt plus qu'un vain menſonge ;
Il ne me reſte que le deſir
D'effectuer mon ſonge.

Lorſque j'irai te prier à genoux
De ſoulager mon tendre martyre,
Tu me répondras avec un air doux,
Un gracieux ſourire ;
Et, ſi ta bouche s'obſtinoit
Par pudeur à ſe taire,
Le moindre ſigne me ſuffiroit ;
Tu n'aurois voir qu'à faire.

Tous

Tous les jours j'allois chez Iſabelle ; ou bien nous nous rencontrions dans pluſieurs bonnes Maiſons où elle étoit deſirée. Sa gaieté animoit les compagnies : on nous appelloit communément le Couple chanſonnier. Nous nous entendions tous deux ; & les couplets ſatyriques ſur ceux qui nous déplaiſoient ne nous coûtoient rien. J'en fis un contre un vieux Prêtre qui me regardoit de mauvais œil depuis qu'il s'étoit apperçu qu'Iſabelle avoit quelque conſidération pour moi. Je pris plaiſir à l'inquiéter. Mon intention n'étoit pas de paroître favoriſé de cette Dame ; je ne voulois pas auſſi qu'il me crût tout-à-fait malheureux. Iſabelle voulut gliſſer elle-même mes vers dans la poche de ce Jaloux. Nous étions toujours maîtres de les décrier, afin d'empêcher que je ne fuſſe ſoupçonné d'en être l'Auteur. Voici ce couplet :

COUPLET.

Sur l'air : *Les plaiſirs de notre Village valent mieux que ceux de la Cour.*

JAloux, votre feinte ſageſſe
Ne peut éteindre mes deſirs :
Entre les bras de ma Maîtreſſe
Mes ſoupirs
L'invitent à goûter ſans ceſſe
Les plaiſirs.

Notre homme ne ſe vanta pas d'avoir reçu ce petit préſent. Il fut plus ſage que nous ne nous l'étions imaginé. Il eſt vrai qu'il nous parut conſterné pendant deux ou trois jours & qu'il s'éclipſa de nos ſociétés peu de temps après.

Une Femme coquette au ſuprême degré prenoit auſſi la liberté de contrôler notre conduite. Iſabelle étoit vertueuſe ; mais l'autre ſe donnoit autant de bon temps qu'elle pouvoit en prendre, avec un petit Magiſtrat qu'on n'auroit pas ſoupçonné de ſavoir troubler l'eau ; & qui cependant jouoit aſſez ſouvent le perſonnage de mari chez elle, comme Jupiter chez Amphytrion. Le mari étoit un homme bruſque, qui ſe donnoit des peines étranges pour empêcher qu'on le cocufiât. Cependant il l'étoit bien ; & ne l'auroit pas moins été ſans toutes les inquiétudes qu'il prenoit. A ce ſujet je fis cette chanſonnette :

COUPLET.

Sur l'air : *De la Déeſſe de Cythere.*

HYmen avec ſon air ſévere
Veut en vain bannir les Amours :
Pour voir celui qui fait lui plaire,
L'Epouſe invente cent détours.
Le pauvre Epoux ſe déſeſpere ;
Mais le Croiſſant monte toujours ;
Mais le Croiſſant monte toujours.

La même Femme dépitée de ce que j'avois refuſé de lui échanger une tabatiere contre une autre, ſe donnoit les airs de me qualifier à tous propos de l'Epithete de troquer. Parbleu, lui dis-je, Madame, dans un mouvement de dépit, je n'ai rien du tout que je vouluſſe échanger avec vous! Je le ſais, Monſieur, me répondit-elle avec aigreur, vous ferez bien de ne troquer jamais qu'avec Iſabelle. Une jeune perſonne fort gentille me dit d'un air badin : moi je veux faire quelqu'échange avec Monſieur le Chevalier. Je lui chantai tout de ſuite cet Impromptu.

COUPLET.

Sur l'air : *Du Corbillon.*

TRoquons tous deux charmante brune :
Que ce négoce a de puiſſants attraits !
Tout en riant l'on fait fortune :
Je te l'apprendrai ſans peine & ſans frais.
Tiens troque-moi pour mon Bourdon
Ton joli petit
Ton petit joli
Ton joli petit Corbillon.

J'ai depuis vu, dans un Recueil, une chanſon qui finit par la même penſée & ſur le même air ; je ne l'avois cependant

jamais vue ni entendue : il n'eſt pas étonnant que deux perſonnes penſent de même.

J'aimois Iſabelle ; mais je n'aurois oſé prétendre à de plus grandes faveurs que celles qu'elle vouloit bien m'accorder. J'étois après ſix mois de connoiſſance auſſi reſpectueux que dans les commencements de mon amour. J'eus le malheur de la perdre de la maniere que je vais te raconter. Un de mes Camarades, qui l'aimoit & n'en étoit pas même regardé, excité par une jalouſie plus forte que l'amitié qui nous uniſſoit lui & moi, car nous étions bien enſemble, vint un matin me quereller dans ma chambre, me peignit avec fureur ce qu'il ſentoit pour cette vertueuſe femme, me reprocha que j'étoit plus heureux que le mari même ; & ſe ſervit de termes ſi injurieux que je crus devoir les réprimer. Nos diſcours s'échaufferent : il me preſſa de ſortir de la Ville. Je fis mon poſſible pour ne pas pouſſer trop loin une affaire dont l'éclat ne pouvoit manquer de rejaillir ſur Iſabelle ; mais mon homme n'entendoit plus raiſon : je fus abſolument forcé de le ſuivre. Il me bleſſa : je m'étois juſques-là contenté de parer les coups qu'il eſſayoit de me porter ; mais me ſentant piqué, quoique légérement, je le pouſſai ; & j'eus le malheur de lui paſſer mon épée

de part en part. Il ne mourut pas dans le moment. Je me retirai chez moi. Le Major me conſeilla ſérieuſement de me ſauver dans un Royaume voiſin. Duval courut promptement auprès du bleſſé qui vécut encore quelques heures ; & qui, avant de rendre l'ame, dit & fit tout ce qu'il put pour prouver qu'il étoit l'agreſſeur & que je n'avois aucun tort. Je penſai ſérieuſement à m'éloigner : j'eus une permiſſion de m'abſenter du Régiment pendant quinze mois. Je n'oſai voir Iſabelle : le papier me fut d'un grand ſecours pour lui faire mes adieux. C'eſt de cette façon que je fus forcé de quitter une amie dont j'eſtimois infiniment la connoiſſance. J'ai ſu depuis qu'elle avoit été ſi ſenſible aux diſcours que chacun, à proportion de ſa malignité, tenoit ſur cette malheureuſe hiſtoire, que ſix mois après elle en mourut. Ciel ! faut-il que j'aie été la cauſe, quoiqu'innocente, de la mort d'une femme ſi aimable & ſi ſage. Quelques jours avant ma malheureuſe affaire, elle m'avoit permis de lui donner des baiſers ſur le viſage : j'aurois donné toutes choſes pour la baiſer ſur la bouche ; mais, par pudeur & par ſcrupule, elle s'y étoit toujours oppoſée.

Je pris en poſte le chemin d'Eſpagne : dès en y arrivant j'y trouvai des lettres

de mes amis qui m'annonçoient que j'aurois bien de la peine à obtenir ma grace, que ma rente étoit ſaiſie, & que je ferois ſagement, ſi je ne repaſſois pas ſi-tôt en France.

Quel ſéjour, Babet, que l'Eſpagne pour un François ! Je m'y déplaiſois extrêmement dans l'abord. Les Eſpagnols ſobres, lorſqu'ils vivent à leurs dépens, voyagent à petits frais ; mais je n'étois pas au fait des uſages. Je dépenſai beaucoup : en peu de mois je fus réduit à n'avoir plus que ſix louis. Je vis à Madrid pluſieurs perſonnes que j'avois connues à Rouen : elles me promirent de faire leurs efforts pour me placer chez quelque Seigneur, & me tirer d'une Hôtellerie où je me ſerois bientôt trouvé ſans argent. N'ayant aucune occupation je me promenois pendant tout le jour. Il ſe trouve aſſez d'étrangers avec leſquels on peut facilement faire connoiſſance & paſſer le temps : ſans quoi qu'aurois-je fait dans un pays où les François ne ſont pas regardés favorablement ? Notre air libre & enjoué ne peut être ſupporté par l'Eſpagnol dont les actions ſont affectées juſques dans les minuties. Le commun du peuple eſt inſolent. Les perſonnes de connoiſſance ont de la politeſſe, mais ſont réſervées. D'ailleurs, je n'étois pas alors à portée de me

faufiler chez les Seigneurs. Les Eccléſiaſtiques ſéculiers & les Moines y ſont fiers & audacieux, parce que l'Inquiſition les fait reſpecter & craindre par-tout. Qu'un d'eux ſe croie offenſé par un honnête homme qui n'aura pas voulu permettre quelque lâcheté, il le cite devant ce Tribunal redoutable où l'innocence même ſuccombe ſouvent aux calomnies qu'on lui impute. C'eſt-là où le voile de la Religion couvre des crimes innombrables, & où, ſous le prétexte de la ſoutenir, on la détruit.

Enfin par les ſoins du Secrétaire de l'Ambaſſadeur de France, qui m'avoit promis de me ſervir en tout ce qui dépendroit de lui, je fus reçu chez le Duc de Silvia, Grand d'Eſpagne, en qualité de Gouverneur du Marquis ſon Fils, âgé de douze ans, qui, par la figure & l'eſprit, promettoit beaucoup. Son Pere l'aimoit tendrement ſans en être idolâtre. Il me pria de réformer toutes les mauvaiſes inclinations que je pourrois remarquer, & de n'épargner aucuns ſoins pour lui donner l'éducation néceſſaire à un Seigneur qualifié. Tâchez, Monſieur, me diſoit-il, de réprimer l'orgueil, l'ambition & la vanité, ces trois vices dominants dans notre Nation : inſpirez à mon Fils la douceur & l'affabilité. Examinez ſi les Maî-

tres qui lui enſeignent les armes, le manége, la muſique, la danſe & les langues, ſont en état de s'en bien acquitter : je ſoumets tout à vos corrections. Dans quelques années je vous prierai de le conduire dans les Cours des Princes voiſins, en Italie, en Portugal, en France, dans l'Empire ; & j'oſe me flatter que vous ſerez ſatisfait de ma reconnoiſſance. Effectivement, Babet, je trouvois très-ſouvent dans ma chambre des préſents de toute eſpece ; on pouſſoit même la galanterie juſqu'à vouloir m'épargner les remerciments, j'étois content de mon ſort. Le Duc me mettoit de ſes parties de chaſſe : je mangeois toujours à ſa table ; & devant les perſonnes qui s'y trouvoient il ſe ſervoit à mon égard d'expreſſions très-flatteuſes. En récompenſe je ne m'épargnois pas auprès du Fils : ſa docilité étoit inconcevable ; & les progrès qu'il faiſoit ſurprenoient ſes Maîtres qui tous m'en déféroient les honneurs.

Je recevois de temps-en-temps des nouvelles de France. Ma chere Marraine m'avoit écrit réguliérement lorſque j'étois en Flandre : elle ne m'oublia pas pendant que je demeurai en Eſpagne. Je répondois avec exactitude à ſes lettres. Elle auroit épuiſé ſa fortune pour mes plaiſirs, ſi j'euſſe été aſſez malheureux

pour

pour recevoir tout ce qu'elle m'offroit ; mais je penſois trop noblement pour abuſer de ſa généroſité. Il y avoit plus de trois ans que j'étois parti de France, lorſqu'elle m'annonça la mort de ſon mari. Elle ſe trouvoit alors en état d'agir avec plus de liberté qu'auparavant. Je lui témoignai toute la part que je prenois à ſa viduité : il n'étoit pas beſoin que je m'expliquaſſe beaucoup à ce ſujet, puiſque mes ſentiments lui étoient connus.

Je reçus dans le même-temps une autre nouvelle qui m'affligea beaucoup : les Officiers du Régiment vouloient abſolument que ma place de Lieutenant fût remplie. Je fus obligé d'en envoyer ma démiſſion au Major qui avoit toujours pris la défenſe de mes intérêts ; il me ménagea une compoſition de cent louis, & les remit à Emilie.

Les Eſpagnols ne permettent pas volontiers qu'on voie & qu'on parle à leurs femmes ; mais chez le Duc j'avois toujours eu l'entrée libre dans l'appartement de la Ducheſſe. Lorſque je la vis la premiere fois, elle me plût beaucoup ; cependant elle n'étoit plus dans cette grande jeuneſſe où les paſſions bouillantes cauſent quelquefois bien du déſordre. L'âge de trente-deux ans n'avoit pas effacé ni même altéré ſes charmes. C'étoit une

grande brune, d'un embonpoint desirable : sa peau n'avoit pas la blancheur éclatante de nos dames de France ; mais elle en approchoit de près. Elle étoit un peu mélancolique. Son amusement ordinaire étoit la lecture : elle préféroit les Livres François à ceux écrits en sa langue. Je ne savois pas encore, après avoir demeuré quatre ans chez elle, quelle étoit sa complexion, froide ou susceptible de tendresse. J'étois réservé en sa présence ; je l'étois aussi avec ses Suivantes, quoiqu'il y en eût de très-jolies. Ce n'étoit pas par indifférence ; mais je m'étois proposé d'instruire le Marquis autant par de bons exemples que par des leçons données à propos. Je commençois à meurir. Je me flattois que, si je pouvois mettre ce jeune Seigneur en état de se passer de Gouverneur, je recevrois une gratification proportionnée à mes services. Il avoit déjà seize ans, & étoit plus avancé qu'aucun de son âge. Deux années suffisoient pour le perfectionner : après lequel temps j'aurois sollicité une compagnie dans les Troupes d'Espagne, ce que j'aurois facilement obtenu par le crédit du Duc qui m'avoit promis de faire tout ce qui dépendroit de lui pour m'avancer. Je comptois aussi que, lorsque je serois à moi, j'inviterois Emilie à venir me trouver, &

que nous nous unirions pour toujours. C'étoit ce qu'elle desiroit uniquement ; mais hélas ! Babet, chere ame de mon ame, que les projets de l'homme sont chimériques ! Que ses résolutions sont chancelantes ; & qu'il doit bien se défier de soi-même ! Tu vas apprendre de quelle maniere mes espérances s'évanouirent.

La Ducheſſe retira d'un Couvent de Lisbonne sa fille qui pouvoit avoir quinze ans, qu'elle nommoit Floride. On ne l'avoit mise en pension si loin de Madrid que parce que l'Abbesse étoit sœur du Duc. Il y avoit cinq ans que Floride n'avoit vu ses pere & mere. Le jour qu'elle arriva fut une fête pour toute la famille. Plusieurs amis furent invités de participer à la joie du Duc & de la Ducheſſe qui ne cessoient d'embrasser cette chere fille que l'Abbesse auroit bien voulu retenir auprès d'elle ; mais le Duc avoit toujours refusé d'y consentir. Je ne saurois, disoit-il, approuver les Loix qui autorisent des enfants de seize ans, qui ne se connoissent point encore & qui savent à peine de quel sexe ils sont, à faire des vœux aussi cruels qu'indiscrets, tandis qu'elles défendent aux mineurs d'aliéner leurs biens ; avantages beaucoup moins précieux que la liberté à laquelle

elles leur permettent de renoncer pour toujours & ſans eſpérance de la recouvrer. Le Duc étoit plein de bon ſens, excellent mari, & très-bon pere. Il n'eſt pas commun en Eſpagne de voir tant de ſenſibilité & tant de careſſes. Quoique les peres & meres aiment leurs enfants, ils leur parlent avec cette gravité naturelle au climat ; mais le Duc avoit voyagé & s'étoit défait de tout le ridicule de ſa Nation, pour acquérir les heureuſes qualités qu'il avoit remarquées chez les différents Peuples qu'il avoit vus. On reſpiroit dans ſon Hôtel une liberté Françoiſe, & le guindé n'y faiſoit pas fortune. Il me pria, pour mon malheur, de donner à Floride quelques leçons de François. Il vouloit, diſoit-il, qu'elle m'eût cette obligation : il eſpéroit que je m'étudierois à lui en faciliter la prononciation, & que j'y réuſſirois mieux que le Maître du Marquis, qui n'étoit jamais ſorti d'Eſpagne. Je m'acquittois de ce nouvel emploi avec une joie que je ne ſaurois exprimer. Il me rendoit encore plus facile l'accès chez les Dames : les Duegnes ne s'aviſoient pas de veiller à ma conduite auprès de Floride, le pere ayant une confiance entiere en moi. Au bout de ſix mois mon écoliere parloit François auſſi-bien que ſon frere : je m'applaudiſſois moi-même

d'un pareil ſuccès. Je compoſois des Hiſtoriettes qu'elle traduiſoit en Eſpagnol : ſouvent j'eſſayois de l'embarraſſer par certaines expreſſions peu uſitées ; mais elle s'en tiroit à merveille. Tant de perfections, ſa jeuneſſe, ſa beauté, ſes manieres aiſées, & un accueil gracieux renverſerent ma prétendue Philoſophie. Un ſeul de ſes regards étoit plus que ſuffiſant pour détruire le ſyſtême que je m'étois formé, & ma réſolution d'éviter tout ce qui pourroit réveiller ma malheureuſe pente à la tendreſſe, ce feu qui ſe conſervoit ſous la cendre.

Un jour que j'étois ſeul dans le Cabinet de Floride, & qu'elle expliquoit de François en Eſpagnol cet endroit de Télémaque où l'amour d'Eucharis eſt exprimé avec des traits fins & cependant naturels, j'eus l'imprudence de lui demander ſi cette lecture étoit de ſon goût, & ſi elle en appercevoit toute la délicateſſe. Oui, Monſieur, me répondit-elle, je lis ce Livre avec beaucoup de plaiſir. Depuis que mon pere me l'a donné je ne le quitte qu'avec regret, & je le reprends toujours avec empreſſement. Dans le Couvent de Liſbonne j'ai lu pluſieurs Romans ; mais je donne à celui-ci la préférence. Il m'a touché plus que tous les autres. Oſerois-je, Madame, lui dis-je

avec émotion, vous demander quels ſont les endroits qui vous frappent le plus ? Elle me fit réponſe que le morceau qu'elle expliquoit actuellement renfermoit bien des beautés. Mais Madame, repris-je, ne trouvez-vous pas qu'il eſt un peu trop tendre, & qu'il ſeroit capable d'allumer dans un jeune cœur un feu qui fait en peu de temps bien du progrès ? Vous m'étonnez, s'écria-t-elle en riant : je n'aurois jamais cru qu'un Cavalier François pût blâmer un Livre ſi bien écrit, qui peint avec tant de graces l'amour de cette jeune Nymphe, ſon trouble & celui de Télémaque. Dans les Couvents on a bien moins de ſévérité que vous : la galanterie & la piété s'y allient fort bien. Je voudrois vous y voir dans les ſalles de récréation : vous y trouveriez ſur les mêmes tablettes des Livres de Méditations, des Sermonaires, des Hiſtoires ſacrées, avec des Relations de Voyages, des Poëtes & des Romans où l'amour eſt traité avec moins de voile que dans Télémaque. Chacune des Religieuſes Profeſſes & Novices, & des Penſionnaires choiſit ce qui l'amuſe le plus. Qu'a donc de ſi effrayant cette tendreſſe que vous craignez de me voir reſpirer ? Je m'imagine qu'elle rend les cœurs moins ſuperbes, qu'elle les diſpoſe à l'humanité, & qui plus eſt à

cette charité qui nous eſt recommandée envers le prochain. Pardonnez-moi, Madame, lui dis-je, fort ſurpris de la trouver ſi habile, ſi je me ſuis mal énoncé : bien loin de blâmer le Livre que vous liſez, je penſe que l'Auteur ne pouvoit traiter ſon ſujet avec plus de retenue. Je ne ſuis pas l'ennemi des amours, & loin de me déclarer contre les ſentiments qu'ils font naître, j'en chéris les effets. Ainſi, reprit avec dépit mon écoliere, vous avez donc prétendu par votre queſtion connoître ſi mon ame eſt ſenſible ? Hé bien, Monſieur, pour ſatisfaire votre curioſité, je vous apprends que l'indifférence & la froideur ne ſont pas plus de mon goût que du vôtre. Quoiqu'élevée par des perſonnes qui me paroiſſent ne devoir prêcher que l'auſtérité & la vertu, j'ai diſcerné dans vous certain trouble, certaine agitation qui, malgré vous, m'ont appris cent fois que votre cœur bat plus qu'à l'ordinaire quand je ſuis auprès de vous. Vos yeux vous ont décelé : les miens ſont connoiſſeurs. Vous voyez quelle eſt ma franchiſe : faites-moi préſentement des queſtions. Je tenois une de ſes mains : je n'oſois parler ; mais animé de cette paſſion que j'étouffois depuis ſi long-temps, & qui malgré moi vouloit reprendre ſon cours, je la regardois, &

mes yeux avouoient ma défaite. Floride me quitta avec un ſourire moqueur. Je demeurai interdit & piqué du tour que je m'étois attiré moi-même : j'étois ſi hors de moi que je ne pouvois faire reprendre à mon viſage cet aſpect de Philoſophie dont j'avois ſi bien ſu me maſquer juſqu'alors.

Deux jours entiers ſe paſſerent avant que je puſſe me trouver ſeul avec mon écoliere : des viſites qu'elle faiſoit avec ſa mere me déſoloient. Elle ſe doutoit que je ſaiſirois avec empreſſement la premiere occaſion de lui parler en ſecret ; & la deſiroit autant que moi-même, afin d'examiner ma contenance & d'exécuter ce qu'elle avoit projetté. La Ducheſſe me fit prier de l'aller trouver : j'obéis dans le même inſtant. Elle me donna la commiſſion de lui chercher chez les Libraires de Madrid quelques Livres dont je lui avois parlé. Pendant qu'elle prenoit la peine d'en écrire les titres, Floride me diſoit d'un ton très-bas : je vous prirois auſſi, Monſieur, de m'acheter quelqu'hiſtoire galante, ſi je ne craignois d'être refuſée ; car je vous connois une répugnance extrême pour ces ſortes d'ouvrages. Je voudrois ſavoir comment les François conduiſent une intrigue : pourquoi n'êtes-vous pas d'humeur à me ſa-

tisfaire ? J'étois immobile & muet : la moindre réponſe que j'aurois faite auroit été entendue par la mere qui nous rejoignoit & n'étoit qu'à deux pas de nous, lorſque ſa fille achevoit de me parler. Je me diſpoſois à ſortir lorſque Floride me dit, en préſence de ſa mere, que, depuis que je lui avois donné la derniere leçon, le François ſe rouilloit, & qu'elle me prioit d'aller le ſoir chez elle afin de recommencer mes inſtructions. Je lui répondis, avec une profonde révérence, que je ne manquerois pas de me rendre à ſes ordres.

A cinq heures elle me fit avertir qu'elle étoit ſeule dans ſon Cabinet. J'y volai, bien perſuadé qu'elle me badineroit ; mais avec une ferme réſolution de ne pas la quitter ſans ſavoir à quoi aboutiroit un commencement ſi extraordinaire. Hé bien ! Monſieur le Chevalier, me dit-elle, dès qu'elle me vit entrer, vous avez trouvé les livres que ma mere vous a demandés ; mais vous n'avez pas daigné vous ſouvenir de moi. Madame, lui dis-je, à quel inſtant pourrois-je ne pas penſer à vous ? Votre image eſt toujours préſente à mes yeux..... Je gage, dit-elle en m'interrompant, que vous n'oſeriez dire qu'elle eſt à votre cœur ? Votre diſcrétion en ſouffriroit. Je ne ſais,

Madame, lui répondis-je, comment me défendre : vous me déclarez la guerre ; il s'en faut cependant beaucoup que je ſois votre ennemi. Etranger en Eſpagne, Gouverneur de Monſieur le Marquis votre Frere, ces titres ne me permettent pas de vous en dire davantage. La diſproportion que la fortune & la naiſſance ont miſe entre vous & moi m'oblige de me taire ; mais que mon ſilence me coûte ! Quoi ! me dit-elle, avec une émotion que j'entrevis aiſément, auriez-vous contre moi quelque violente averſion, & comment aurois-je pu vous déplaire ? Ah ! Madame, lui répondis-je, que vous connoiſſez peu ce qui ſe paſſe dans mon cœur ! Puiſque mon ſilence eſt ſi mal interprêté, peut-être la témérité me ſera-t-elle plus avantageuſe. Oſerois-je vous le dévoiler ce cœur qu'une paſſion bien différente de la haine occupe continuellement ? Mais que je crains vos beaux yeux ! Leur premier regard va décider de ma félicité, ou d'un déſeſpoir auquel je ne pourrai ſurvivre. A ces mots tombant à ſes genoux, je les embraſſai. Je pris une de ſes mains que j'approchai de ma bouche. Vous n'êtes pas mon ennemi, Monſieur, me dit-elle, je le vois bien ; mais ce n'eſt pas aſſez pour moi. Madame, lui dis-je alors avec plus de confiance,

mon reſpect eſt ſi grand, que mon amour, pardonnez-moi cette expreſſion, m'auroit infailliblement conduit au tombeau plutôt que de ſe découvrir. Cher Chevalier, me dit la tendre Floride, il faut ſe conformer aux uſages des pays où l'on vit. En France vous m'auriez fait mille déclarations: j'en euſſe badiné ſans cependant vous regarder avec indifférence. Je vous aime en Eſpagne: je ſuis contrainte de vous prévenir; mais j'agis à coup sûr. Vos yeux m'ont rendue certaine de votre amour. J'ai réfléchi à cette diſproportion dont vous me parliez à cette heure, & prévu qu'elle me forceroit à vous faire les avances, je me ſuis ſoumiſe à cette néceſſité. Aimez-moi autant que je vous aime: ayez de la diſcrétion, & laiſſez-moi le ſoin de chercher les moyens de nous voir en particulier. A ces mots je ne pus m'empêcher de redoubler mes baiſers ſur ſa main. La tendre Floride me préſenta ſon viſage ſur lequel j'en pris plus de cent qu'elle me rendit ſans compte & avec toute la délicateſſe & la grace poſſibles. Elle ſe repoſa ſur mes genoux en me diſant: ne vous étonnez pas, cher Chevalier, de me trouver ſi inſtruite à mon âge. Les Couvents, qui devroient être des aſyles aſſurés pour l'innocence, ſont très-

ſouvent des écoles où l'on apprend à la perdre. Une infinité d'intrigues, ſecretes pour le public, mais qui ſe découvrent toujours dans l'intérieur de la Maiſon, l'indiſcrétion des Directeurs, les converſations des Nonnes imprudentes, des lectures ſcabreuſes, les premiers mouvements de la nature qui ſe déclare ici de bonne heure, tout ceci ne manque pas de faire impreſſion ſur le cœur d'une Penſionnaire de douze ans. On eſt pluſieurs Compagnes, & les plus inſtruites éclairent celles qui le ſont moins. Je vois bien, lui dis-je, Madame, que les Couvents ſont les mêmes par-tout. Quoi qu'il en ſoit, je n'ai pas lieu de me plaindre des lumieres que vous y avez acquiſes, puiſque ſans elles je n'aurois peut-être pas eu le bonheur de vous plaire. Chevalier, me dit-elle avec un regard paſſionné, je crois que nos cœurs ſont faits l'un pour l'autre. Je ne crains aucune infidélité de votre part. Vous n'aimez point les femmes de la Ducheſſe ma Mere, je le ſais : je me ſuis inſtruite de tout ce qui pouvoit intéreſſer mon amour. Soyez pareillement aſſuré que rien au monde ne pourra nous déſunir ; le Ciel & la Terre n'en auroient pas le pouvoir.

Nous étions dans une ſaiſon brûlante. Les diſcours de Floride l'avoient animée ;

la ſituation où elle ſe trouvoit, ſes deſirs, les baiſers que je lui donnois, tout ceci ne contribua pas peu à l'échauffer d'une étrange maniere. Elle prit un mouchoir pour eſſuyer ſon viſage & ſa gorge. J'avançois, en héſitant, une main tremblante pour lui rendre moi-même ce ſervice : elle s'en apperçut, me paſſa une des ſiennes ſur les yeux, en me diſant avec douceur que la timidité ne ſied point du tout aux Amants. Je pris, ſans répondre, ſon mouchoir ; mais, avant d'en toucher les plus belles choſes du monde, je les baiſai avec avidité. Elle ſaiſit ma main, l'appuya ſur ſon ſein ; & par ce moyen m'en ôta la vue entiere. Je me donnai bien de garde de la retirer : j'avois trop de plaiſir à toucher ſes appas ; eh quel ſein ! Ah ! Babet, il me ſemble que je le vois encore ; mais que ceci ne te cauſe aucun ombrage : un ſeul de tes baiſers vaut mieux que les faveurs de Vénus même.

Floride me parut auſſi contente que moi. Je tentois quelque choſe de plus : elle ne faiſoit aucun mouvement pour arrêter mes entrepriſes. On m'appella pour être préſent à la répétition d'un Concert qui devoit être donné le lendemain pour la naiſſance de la Ducheſſe. Ce contre-temps me déplût autant que mon Ecoliere feignit de s'en réjouir. Allons,

me dit-elle, Monſieur, allons entendre la muſique : il étoit temps qu'on vînt nous avertir, car vous commenciez à vous émanciper un peu trop. Si vous ne voulez pas être plus ſage par la ſuite, je vous lierai les mains. Madame, repris-je, il eſt juſte que je porte vos fers : vous m'avez ravi ma liberté ; mais ayez de l'indulgence pour votre Eſclave. Il n'eſt pas beſoin, me dit-elle, de m'en prier : je ne ſuis pas cruelle ; & je vous ferai ſavoir le moment favorable pour renouer nos entretiens. Je lui préſentai la main pour la conduire dans la Salle des Symphoniſtes où le Marquis nous attendoit. Elle lui dit, en entrant, qu'elle étoit très-contente de moi ; que la leçon que je venois de lui donner ne l'avoit point du tout ennuyée, & qu'elle m'en demandoit tous les jours de pareilles.

Bien loin que la muſique ait jamais été inſipide pour moi, ſon harmonie m'a toujours flatté ; mais celle-ci, quoique très-bien exécutée m'ennuya plus que le plus affreux charivari. Ma diſtraction m'attira quelques reproches du Marquis qui me demanda, en riant, ſi j'étois alors en France ; & ce qui m'occupoit juſqu'au point de ne pas faire attention aux beautés des Pieces qu'on jouoit. Floride, pour me ſauver de l'embarras d'une réponſe,

lui dit que je m'étois plaint de la migraine, & qu'elle croyoit que je ferois mieux de me retirer chez moi que d'expoſer mon mal à s'aigrir par le bruit des inſtruments. Je profitai de cet avis pour ſortir de la Salle. Je paſſai fort près d'elle. Un de ſes pieds qu'elle porta ſur un des miens exigeoit un remerciment : mes yeux le lui firent. Je me trouvai, par politique, néceſſité d'affecter pendant le reſte du jour la même douleur de tête. On me ſervit dans ma Chambre. Le ſoir le Duc & le Marquis vinrent eux-mêmes s'informer de ma ſanté. Je leur fis de mon mieux un compliment pour leur témoigner ma reconnoiſſance de leur attention ; mais, Babet, quand je fus ſeul, que de réflexions différentes vinrent en foule me donner réellement le mal que j'avois feint ! Je me repréſentois les honneurs & les avantages dont le Duc & la Ducheſſe me combloient, & je me voulois tout le mal poſſible de m'expoſer à leur reſſentiment par mon ingratitude. N'en étoit-ce pas une bien grande que d'aimer leur chere Fille qu'ils me confioient ſi généreuſement, & d'exciter ſon tempérament qui n'étoit déjà que trop animé ? Je ne cherchois pas à me faire illuſion : ma faute me paroiſſoit dans tout ſon jour. Dans un moment je prenois la réſolution

de repaſſer en France, malgré les riſques que j'y aurois courus, plutôt que d'avoir aucun commerce avec Floride. Le moment d'après, ſes charmes, le ſouvenir de ſa tendreſſe, de ſa maniere de me prévenir, cette fidélité qu'elle m'avoit promiſe, les faveurs qu'elle m'avoit accordées, celles que j'eſpérois, tant d'idées ſéduiſantes détruiſoient mon incertitude, & me confirmoient dans mon amour. Pendant la nuit entiere je fus accablé par ces diverſes penſées qui, ſe ſuccédant tour-à-tour, me cauſerent une fievre étonnante qui me contraignit de garder le lit le jour ſuivant; mais elle ſe diſſipa après avoir duré vingt-quatre heures. Floride m'envoya viſiter. J'étois ſi foible que, ſans la crainte de trop l'inquiéter, j'aurois gardé plus long-temps ma Chambre. Cependant, dès le matin du ſecond jour, je me levai, & je promenai mes rêveries dans le jardin. Le Marquis, qui m'apperçut, vint s'informer de quelle maniere j'avois paſſé la nuit. J'aurois préféré la ſolitude à la compagnie; mais il n'étoit pas décent d'éviter ce jeune Seigneur. Je me fis un devoir d'aller au-devant de lui. Nous commençions à nous promener enſemble, lorſque Floride nous joignit appuyée ſur une ſuivante. Je ſuis bien ravie, Monſieur, me dit-elle en nous abordant, de vous trouver

trouver ici au frais : c'eſt un ſigne aſſuré que vous vous portez beaucoup mieux. Je la remerciai de la part qu'elle vouloit bien prendre à ma ſanté. Elle pria le Marquis de nous réciter quelque Hiſtoriette en François. Le Marquis complaiſant tira de ſa poche le livre du Gage touché, & nous lut celle de Triſtan. Il s'en acquitta fort bien pour la prononciation. Nous ne pûmes nous empêcher de rire de la conſternation de cet infortuné Page, lorſqu'il ſe vit enfermé & forcé de recevoir une correction ſi peu méritée. Nous étions tous trois en belle humeur. La Suivante ſeule ne comprenant rien à cette lecture, puiſqu'elle n'entendoit pas le François, ne prenoit point part à nos ris : elle ne demandoit qu'à retourner aux appartements. On le lui permit, & elle ſe retira.

A quelques moments delà le Marquis nous lut une Chanſon qu'on lui avoit donnée la veille. Il nous parut avoir envie de l'apprendre. Sa Sœur lui conſeilla de faire ſeul quelques tours d'allée : c'étoit ce qu'il deſiroit. Nous l'eûmes bientôt perdu de vue. Nous nous trouvions ſeuls Floride & moi : je lui dérobai un baiſer. Elle ne voulut pas me permettre d'en prendre un ſecond qu'auparavant je ne lui euſſe promis de lui faire un aveu ſin-

tes & de ſoupçons ; & une liberté entiere régna dans les épreuves nouvelles de notre ardeur : en effet, à quoi ſerviroit aux amants d'affecter une ſotte pudeur quand une fois la jouiſſance à comblé leurs deſirs ?

Cependant le temps du ſouper approchoit. Il étoit à propos de réparer les déſordres que nos ébats avoient cauſés dans l'ajuſtement de Floride, bientôt il n'y parut plus. Les joyeux propos ſuccéderent aux plaiſirs actifs. Mon Amante enchantée d'avoir joint, ſans courir aucun riſque, la pratique à la théorie, ſe promit bien de renouveller ſouvent une inſtruction ſi long-temps deſirée & qu'elle trouvoit ſi amuſante. Pendant plus d'une année nous n'eûmes point de traverſe. L'Amour nous préparoit les plaiſirs. Jamais nous n'y trouvions aucunes amertumes. Preſque tous les jours je payois tribut aux attraits qui m'avoient captivé. Plus nous jouiſſions plus nous y trouvions d'appas. Trop heureux ſi, contents d'un ſort ſi beau, nous n'euſſions pas deſiré davantage ! Mais le cœur inſatiable court toujours après de nouveaux plaiſirs, moins content de ceux qu'il peut goûter ſans crainte que de ceux qui lui ſont interdits, ou qu'il ne ſauroit ſe procurer qu'avec danger.

Un ſoir Floride me propoſa de me

gliſſer dans ſa Chambre pour y coucher avec elle. L'idée d'une nuit paſſée ſans crainte, & débarraſſés de tous vêtements, flattoit ſon imagination amoureuſe, juſques-là qu'elle refuſa d'entendre toutes les raiſons que je pus lui donner pour ne pas nous expoſer à pluſieurs inconvénients qui n'étoient que trop probables. Ah! Babet, pouvois-je lui refuſer avec obſtination ce que j'aurois moi-même ardemment deſiré ſans les ſérieuſes réflexions que je faiſois? Mais à quoi me ſervirent-elles? Je cédai: je n'eus pas la force de combattre davantage ſon deſir & le mien. Nous convînmes de ne point perdre l'occaſion qui s'en préſentoit d'elle-même. Le Duc étoit en Cour, je promis que cette nuit même j'irois la trouver, quand le Marquis ſe ſeroit retiré chez lui & que tout dormiroit dans l'Hôtel. Je ne manquai point à ma parole. Je me préſentai à la porte de la Salle à manger; je ne la trouvai pas fermée. De celle-ci je paſſai à celle d'un Veſtibule commun à l'appartement de la Ducheſſe & à celui de Floride. Cette ſeconde porte étoit ouverte; à peine la touchois-je que je me ſentis arrêté par le bras. Je ne doutai pas que ce ne fût Floride qui m'attendît dans cet endroit. Il n'y avoit aucune lumiere, & la nuit étoit à cette heure-là très-ſombre.

Je

Je ſuivis la perſonne qui me tenoit la main. Je fus bientôt introduit dans une chambre. La porte fut fermée. On me parloit bas. Le même inſtant me vit déshabillé & couché auprès de ma Conductrice qui s'étoit miſe au lit dès en arrivant; car elle étoit nue en chemiſe. L'attaque amoureuſe commença par un grand nombre de baiſers, les mains firent leur office. Je me préſentai devant le Temple dédié aux amours. Déjà les barrieres s'entrouvent. Les ris & les jeux les plus badins nous préparent à célébrer les myſteres auxquels Vénus même s'exerce avec tant de plaiſir. Le couteau ſacré frappe la victime : elle tombe, elle expire. Le moment d'après elle reſſuſcite ; mais indignée de ce que, par prudence & ſelon ma coutume, j'avois évité une cérémonie, elle m'en fit de tendres reproches avec un ton de voix élevé & que la douleur ne lui permettoit pas d'appaiſer. Cher ami, me dit-elle, qu'as-tu fait ? pourquoi m'as-tu privée de cette profuſion immenſe de biens que tu perds ſi mal-à-propos ? Hélas ! Babet, que devins-je alors ? Je m'appérçus que ma compagne n'étoit pas Floride dont la voix étoit différente de celle que j'entendois : il me fut facile d'en conclure que j'étois avec ſa Mere. Je perdis tout-à-coup ma vigueur & mon courage. Les careſſes

les plus ſenſibles furent inſenſiblement employées pour me ranimer. Quel fâcheux retour ! me dit celle que j'avois careſſée. Carlino ne m'aimes-tu déjà plus ? La premiere faveur a-t-elle éteint tous tes feux ? En achevant ces mots elle ſe leva. Je l'imitai. J'eſſayai de gagner la porte afin de n'être pas reconnu ; mais la lune, qui commençoit à paroître, éclairoit aſſez pour que la Ducheſſe me reconnût ; étonnée de ſe trouver avec moi, elle ne ſavoit que dire. Elle jugeoit bien que ce n'étoit pas vers elle qu'Amour m'avoit conduit, & que ſa Fille ſeule étoit l'objet de ma courſe nocturne. Le nom de Carlino, dont elle s'étoit ſervie en me parlant, étoit celui de ſon Valet-de-chambre. Si Floride étoit coupable, la Ducheſſe l'étoit-elle moins ? La Fille étoit libre, la Mere violoit la fidélité due à ſon Mari : à mon égard n'étois-je pas auſſi excuſable que Carlino ? Par une préſence d'eſprit admirable, la Ducheſſe me retint, & me fit aſſeoir ſur ſon lit auprès duquel j'étois. Monſieur, me dit-elle, notre ſurpriſe eſt égale. Je vois le nœud du myſtere : ce que je vous ai dit vous prouve bien que j'attendois un autre que vous, & que cet autre eſt Carlino. Ce matin, me trouvant plus gaie qu'à l'ordinaire, il a oſé me parler d'Amour. Je ne ſais dans quelle diſ-

poſition j'étois, mais, loin de le rebuter, je l'ai écouté,& lui ai promis de venir paſſer la nuit avec moi. Vous veniez pour ma Fille : vous êtes arrivé le premier. J'attendois, tant par impatience que par la crainte qu'il ſe trompât de porte; je vous ai pris par la main croyant le prendre ; voilà ce qui a cauſé notre erreur. La mépriſe m'eſt favorable : aidez-moi à rétablir mon honneur, & à faire perdre à ce garçon les idées que je lui ai donné lieu de former contre moi. Je ne doute point qu'il n'attende à cette porte; reſtez ici juſqu'au jour. Je vous certifie que je n'ai aucune autre foibleſſe à me reprocher vis-à-vis de lui que celle d'avoir conſenti à ce rendez-vous ; ainſi il me ſera facile de feindre une colere épouvantable contre lui, & de le punir de la propoſition qu'il m'a faite.

Il étoit au plus minuit. La Ducheſſe émue n'étoit pas en état de veiller. Je la priai de ſe coucher. Après une légere réſiſtance elle le fit. Je la ſuivis au lit : elle ne s'y oppoſa pas beaucoup. Ce qui s'étoit paſſé entre nous, il y avoit une demie heure, ſembloit nous autoriſer à ne plus faire tant de façons. J'aurois préféré la Fille à la Mere ; mais cette derniere avoit encore toute ſa beauté. J'avois fait l'eſſai de ſes charmes; de plus on n'a pas toujours l'occaſion de careſſer une Ducheſſe. Elle

étoit trop pacifique & trop contente de mon premier aſſaut pour ne pas ſe prêter à ceux que je réitérai : elle y trouva d'autant plus de ſatisfaction qu'elle avoit eſpéré pendant le jour de bien employer ſa nuit. Rien ne me gênoit : avec elle je n'avois rien à craindre. Je m'abandonnois ſans réſerve & ſans précaution aux plaiſirs les plus vifs & en même-temps les plus touchants. Je la régalai ſuivant ſa dignité; elle étoit de complexion à ne pas ſe contenter de peu ; heureuſement je fournis à ſes deſirs, excité par la nouveauté & la rareté du fait. De vrais baiſers à la Françoiſe ſervoient dans les entr'actes de divertiſſements préparatoires. Je ne la trouvai pas une ſeule fois rebelle : enfin Morphée verſa ſes pavots ſur nos paupieres appeſanties. Deux ou trois heures de repos ne me furent pas inutiles. Eveillé le premier je ne me fis pas un ſcrupule d'interrompre le ſommeil de ma belle dormeuſe. La maniere dont je m'y pris lui plut tellement qu'elle m'engagea à la recommencer afin de prévenir l'envie de ſe rendormir. Il n'étoit pas honnête que je la quittaſſe ſans la remercier de ſes bonnes graces. Les mêmes careſſes en firent l'office. Enfin cinq heures ſonnerent. La Ducheſſe prit la peine d'aller voir s'il n'y avoit pas quelque eſpion autour de ſon

appartement : elle ne vit perſonne. Tout dormoit encore, excepté peut-être Floride qui s'inquiétoit, ne pouvant concevoir par quelles raiſons j'avois manqué d'aller la trouver. Si Carlino ne dormoit pas, la honte ſeule l'en empêchoit ; le pauvre garçon croyoit de bonne foi que la Ducheſſe s'étoit moquée de lui ; & il ne fut que trop confirmé dans cette penſée, ainſi que tu vas l'apprendre. Je courus me jetter tout habillé ſur mon lit, & j'y étois encore à dix heures quand on vint m'avertir que la Ducheſſe me demandoit : je me rendis tout auſſi-tôt chez elle, & ne fus pas peu ſurpris d'y trouver Carlino, qui ne s'attendoit pas au tour qu'elle lui préparoit. Monſieur, me dit-elle avec aſſurance, l'eſtime que vous vous êtes acquiſe par votre conduite ſage & réglée, eſt ſi grande que je vous prie de me donner votre avis ſur une queſtion qui vous ſurprendra. Quel traitement doit une Dame à un Domeſtique qui pouſſe l'effronterie juſqu'à lui faire une galante déclaration & à lui demander la faveur de tenir dans ſon lit la place de l'Epoux ? Madame, lui répondis-je, il y auroit bien de l'imprudence ou de la folie dans un tel Domeſtique ; cependant je croirois qu'il ſeroit à propos de ſe contenter de le chaſſer. Monſieur, reprit-elle, votre conſeil me paroît prudent. Carlino eſt l'inſolent

dont je veux parler, & je ſuis celle qu'il a inſultée. Enſuite elle le regarda avec dédain en lui diſant qu'il étoit heureux de ce qu'elle ne le faiſoit pas punir, & laver dans ſon ſang l'outrage qu'il lui avoit fait. Elle lui commanda de ſortir, avec défenſe de ne plus reparoître devant elle. Je l'emmenai chez moi, & après une légere réprimande, je lui repréſentai ſa faute d'une façon à exciter ſon repentir. Je lui fis ſentir de quelle conſéquence il étoit pour lui de n'en jamais parler; ou qu'autrement il ne ſeroit reçu au ſervice d'aucune perſonne d'honneur, ſur-tout dans un Royaume où les jaloux ſont ſi communs: enſuite je le congédiai, & depuis ce temps je ne l'ai jamais revu. Dans le vrai il m'étoit redevable de ſon malheur; car enfin, s'il fût arrivé avant moi dans le Veſtibule de la Ducheſſe, il auroit été comblé d'amitiés & de faveurs. Et, de plus, cette Dame ne lui avoit pas donné la liberté de la cajoler, il n'auroit oſé ouvrir la bouche. Elle ſeule l'avoit mis en train: les diſcours de l'un & de l'autre me l'ont bien perſuadé. Quoi qu'il en fût, je retournai chez la Ducheſſe la féliciter ſur ſon adreſſe à ſortir d'un pas auſſi critique. Par ſon ordre je paſſai dans l'appartement de Floride à qui je fis aiſément croire que j'avois trouvé les por-

tes fermées lorſque dans la nuit derniere je venois pour lui tenir compagnie. Elle me dit d'abord qu'elles les avoit laiſſées entr'ouvertes, & qu'apparemment quelque Duégne les avoit refermées. La Ducheſſe ne me quitta preſque pas un moment ce jour-là ; & même, auſſi-tôt après le ſouper, elle propoſa une partie de promenade. Floride & ſon Frere marchoient un peu devant la Ducheſſe qui s'appuyoit ſur moi & me retenoit afin de leur donner le temps de s'éloigner de nous. J'ai quelque choſe ſur le cœur, me dit-elle, que je veux vous confier ; ainſi j'eſpere que vous ne me refuſerez pas de paſſer chez moi quelques heures de la nuit. Vous attendrez que mes Enfants & mes Domeſtiques ſoient endormis. Vous ſavez le chemin pour parvenir à ma Chambre : je ferai enſorte que vous ne l'oubliiez pas. Je lui répondis qu'elle prévenoit mes deſirs, que dans l'inſtant même je lui aurois demandé par faveur ce qu'elle me faiſoit l'honneur de me propoſer, & que je ne manquerois pas de me rendre à ſes ordres. Nous ne pouvions être apperçus du Marquis & de ſa Sœur que pluſieurs paliſſades nous empêchoient auſſi d'appercevoir. Nous étions vis-à-vis & proche d'un Cabinet couvert de Lilas, de Jaſmins, de Chevre-feuilles, & d'autres arbriſſeaux dont les fleurs ſont

odoriférantes. La Ducheſſe par un tendre regard m'invita à en profiter. Nous y entrâmes tous deux. Ce cabinet touchoit à une grotte embellie de jets d'eau & de rocailles ajuſtées ſi artiſtement qu'on eût pris cet ouvrage pour celui de la nature. Cent fois j'y avois paſſé des demi-journées à lire, ou à me repaître de mes projets. Des lits de gazon entouroient le cabinet & la grotte. La Ducheſſe couchée nonchalamment chantoit un couplet très-joli & qui ſembloit fait exprès pour le moment préſent. J'étois à ſes genoux, & déjà nous préludions à compte ſur la nuit, lorſque tout-à-coup nous entendîmes la voix de Floride. Nous fûmes bientôt en état de paroître. En vérité, dit la Mere un peu remiſe de ſon émotion, cet endroit me plaît ſi fort que peu s'en faut que je n'y faſſe apporter un lit. Je crois que, ſi Monſieur le Duc étoit ici & qu'il y conſentît, j'y paſſerois pluſieurs nuits. Madame, lui dit Floride, je craindrois pour votre ſanté, l'humidité de la grotte & la fraîcheur de la nuit pourroient vous incommoder. Il faut donc, reprit la Ducheſſe, ſe contenter d'y paſſer quelques heures dans le jour. Comme il étoit fort tard, nous retournâmes aux appartements, & chacun ſe retira dans ſa Chambre.

Floride s'apperçut que la Ducheſſe l'ob-

ſervoit, elle n'oſa me parler; mais elle fit réflexion à mon aſſiduité auprès de ſa Mere avec laquelle j'avois paſſé le jour entier. La circonſtance du Cabinet, où elle nous avoit trouvés, lui donna matiere à penſer. La jalouſie ne manqua pas de s'en mêler; mais Floride vouloit, avant de me condamner, examiner ſi je lui étois infidele.

Retiré chez moi je ne ſouffris pas moins que cette belle: comment, me diſois-je à moi-même, n'eſt-ce pas aſſez de careſſer la fille de mon Protecteur, ſans encore lui enlever le cœur de ſa femme? C'en eſt fait: il faut rompre des intrigues qui pourroient quelque jour cauſer ma perte; mais auſſi-tôt la crainte d'affliger la Ducheſſe, & de m'attirer ſon indignation, ſi je n'allois pas la trouver, détruiſoit mes remords. Je me rendis chez elle ſans héſiter. Elle étoit dans ſon lit, je fus en moins d'une ſeconde à ſes côtés. L'Amour joua ſon rôle, partie, revanche & le tout. Elle me dit qu'elle ne doutoit pas que nos jeux ne la rendiſſent encore une fois Mere; mais que l'Hymen & la confiance de ſon Mari nous mettoient à couvert de la crainte & de l'inquiétude. Enſuite, avec toute la douceur & le ménagement poſſible, elle me repréſenta que je devois me contenter de l'aimer ſeule; que d'ailleurs, l'intérêt

de ſon amour à part, elle s'étonnoit de ce que je riſquois l'honneur de Floride. Elle ajouta qu'elle ne doutoit point de ma prudence ; mais que les plus aviſés ſouvent ſe laiſſoient ſurprendre, & qu'enfin c'étoit trop de faire la cour à la Mere & à la Fille. Je fis tous mes efforts pour lui perſuader que je n'avois jamais paſſé les bornes de la bienſéance avec Floride ; mais elle ne me crut pas. Monſieur, me repliqua-t-elle, on ne va pas pendant la nuit trouver une fille dans ſon lit pour ne pas la baiſer. Je lui jurai que c'étoit-là la premiere fois. Que cela ſoit ou non, reprit-elle, vous vous entendiez fort bien : je me rappelle préſentement combien de fois je vous ai laiſſés ſeuls. Je ſuis très-certaine que vos inſtructions ont été fort de ſon goût : je ſais qu'elle eſt votre ardeur pour l'amoureux choc ; ſi j'euſſe eu plutôt cette connoiſſance, ma fille n'auroit pas fait l'expérience de vos talents. Je me flatte que je vous aurois engagé ſous mes loix ; & que je vous aurois ſi bien traité que vous ne m'auriez pas quittée pour elle. Hé bien ! cher Ami quel parti prenez-vous ? Celui de n'aimer que vous, Madame, lui répondis-je en baiſant ſa belle bouche & me préparant à lui donner de nouvelles preuves de ce talent qui ne lui déplaiſoit pas. Elle me ſeconda tout autant qu'elle

put : nous n'avions plus qu'un corps, qu'un cœur, qu'une ame, & les plaiſirs nous parurent auſſi vifs que les premiers que nous euſſions jamais eus. Je veux vous ménager, me dit-elle ; j'ai beſoin de vous plus d'un jour, & votre ſanté m'eſt trop précieuſe pour conſentir de vous énerver. Cette attention, ſi rare dans une femme amoureuſe, me parut un phénomène ; & je ne doutai plus qu'elle ne m'aimât, autant pour moi que pour ſoi-même. Elle me parla d'un mariage qu'on avoit propoſé au Duc ſon mari pour ſa Fille, me dit qu'un jeune Seigneur, auſſi diſtingué par ſes vertus que par ſa naiſſance, l'avoit déjà demandée, & que, quoique Floride ne m'en eût pas dit un ſeul mot, elle l'aimoit cependant de tout ſon cœur ; qu'il étoit important de ne point reculer cette affaire & qu'elle feroit ſon poſſible auprès de ſon mari afin de la conclure plutôt que plus tard. Revenant à la néceſſité où j'étois, ſelon elle, de ne plus expoſer Floride aux inconvénients qui n'étoient que trop à craindre, elle me ſoutint que, ſi cette jeune perſonne me témoignoit beaucoup de tendreſſe & d'affection, je devois n'attribuer ſes emportements qu'à la violence d'une paſſion qui n'a pour objet que l'homme en général, ſans prédilection particuliere pour moi. Un baiſer termina

ce diſcours, mais un baiſer pareil à ceux des amoureuſes & conſtantes Tourterelles. Elle prit l'une de mes mains, la mit ſur ſon cœur, & voulut la tenir ainſi pendant tout le temps que nous dormirions. De très-grand matin je me levai après lui avoir donné un récipé de mon remede contre l'aſſoupiſſement, & lui avoir promis que j'éviterois avec ſoin les occaſions de me trouver ſeul avec ſa Fille.

Le Duc arriva ce même jour & fut reçu comme à l'ordinaire avec toute l'amitié poſſible. On ſoupa de bonne heure afin qu'il pût ſe coucher plutôt, & récompenſer par un bon ſommeil quelques nuits qu'il avoit paſſées à table avec ſes amis. Le repas fini il ſe retira dans ſa Chambre. Floride n'avoit paru à table que pour obtenir la permiſſion de s'aller coucher : elle ſe plaignoit d'une douleur de dents dont elle diſoit ſouffrir beaucoup. Le Marquis étoit à quelques lieues de Madrid chez un de ſes parents. Nous ſommes ſeuls, me dit la Ducheſſe, allons nous repoſer & prendre le frais dans le cabinet de la grotte. Je lui préſentai la main. Nous fimes un tour ou deux de promenade dans les allées du Jardin ; après quoi nous entrâmes dans cet endroit où la veille nous avions couru riſque d'être ſurpris. J'étois aſſis à quelque diſtance de la Ducheſſe. Venez auprès de

moi, me dit-elle, Monſieur le frippon, & rendez-moi compte de ce que vous avez fait depuis ce matin : avez-vous vu ma Fille en particulier ? pourriez-vous paſſer un jour entier ſans lui dire un mot d'amour ? Elle me fit tomber ſur elle ſans attendre ma réponſe. Non, Madame, lui dis-je en embraſſant ſes genoux, je ne lui ai point parlé : je vous ai promis que je l'éviterois, & je ſerai fidele à ma promeſſe. Ne ſuis-je pas trop heureux ? mon ſort eſt digne d'être envié par les Dieux mêmes. Vous me permettez de vous adorer & de vous le dire, & je reçois des preuves déciſives de vos bontés. Chevalier, me dit-elle, en me fermant la bouche avec ſa main, dites plutôt des preuves de ma tendreſſe : je vous crois ſincere, vous n'aimerez que moi. Je ne me défie pas aſſez de mes appas pour craindre quelqu'infidélité. La fermeté de mon ſein, mon embonpoint, ma taille, les traits, le tour de mon viſage & plus que tout cela les ſentiments de mon cœur ne ſont-ils pas capables de vous dédommager de la perte que vous faites ? En tout cas, s'il étoit vrai que je fuſſe moins fraîche que ma fille qui eſt plus jeune que moi, vous trouvez avec moi toute la liberté poſſible : je vous le répete, vous ne courez aucun danger, & je vous aime mille fois plus qu'elle ne peut

vous aimer : c'eſt le plaiſir ſeul qu'elle recherche & non le cœur. Je l'empêchois de parler, autant que je le pouvois, par des baiſers réitérés ſans interruption. L'occaſion étoit trop belle pour ne pas en profiter. La grotte fut témoin de nos ſoupirs & de notre félicité. Rien n'y manqua : le gazon ſentit un poids nouveau pour lui. Ne voulant pas lui laiſſer la moindre trace qui pût faire ſoupçonner nos plaiſirs, je relevois légérement l'herbe la plus foulée, lorſque j'entendis à deux pas de moi un cri aigu qui me glaça. Je cherchai ce qui pouvoit avoir effrayé la Ducheſſe, & je fus auſſi ſurpris qu'elle, en appercevant à l'entrée de la grotte une perſonne qui faiſoit ſes efforts pour n'être pas connue. Hélas ! c'étoit Floride qui, prévoyant que ſa mere & moi y viendrions, s'y étoit cachée, afin ou de ſe confirmer dans ſa jalouſie, ou de la détruire, ſuivant ce qu'elle pourroit voir & entendre. Babet, tu ne pourrois comprendre qu'elle fut l'émotion qui nous ſaiſit tous trois, & les diverſes penſées qui nous accablerent. Floride ſortit la premiere, s'échappa, & courut ſe renfermer, le cœur plein de rage & de dépit. Sa Mere ſe déſeſpéroit ; car enfin toute ſa prétendue vertu étoit dévoilée aux yeux de ſa Fille. Je fis tous mes efforts pour la calmer : plus je lui par-

ſois, plus elle ſe déſoloit. Je ne la quittai qu'à la porte de ſon appartement. C'auroit été une imprudence extrême d'y entrer, puiſque le Duc pouvoit vraiſemblablement lui rendre viſite pendant la nuit. Je lui promis que le lendemain, dès le matin, je ferois enſorte de détourner les chagrins qu'elle prévoyoit. Quelle nuit paſſa-t-elle! Ciel! quelle fut différente des deux qui l'avoient précédée!

A peine le jour parut-il que je paſſai dans la chambre de Floride, elle ne dormoit pas. Je fus reçu avec des reproches les plus ſanglants. Je l'écoutai pendant plus d'un quart-d'heure ſans lui répondre. J'étois, ſelon elle, un traître, un perfide, un malheureux à noyer. Enfin, elle ſuſpendit un moment ſa colere, en me défiant de me juſtifier, & cependant conſentit de m'entendre. Je ne lui cachai aucune circonſtance, à l'exception de celle de Carlino que, par ménagement pour la Ducheſſe, je crus devoir ſupprimer. Souvenez-vous, Madame, lui diſois-je, que nous étions convenus il y a trois jours que la nuit ſuivante je vous irois trouver. Pour effectuer ma parole, je m'approchois de la porte de votre chambre: je n'ai pu éviter de heurter une chaiſe & de la renverſer. Preſque auſſi-tôt j'ai été arrêté par un bras inviſible, je ne doutois point que ce ne

fût par vous-même : mais quel a été mon étonnement lorſqu'après trois ou quatre pas je me ſuis trouvé chez Madame votre Mere ? Elle s'étoit levée pour ſavoir d'où provenoit le bruit qu'elle avoit entendu, m'avoit pris une main, & vouloit voir celui qui oſoit ſe préſenter ſi tard à votre appartement. La porte de votre Chambre étoit entr'ouverte à une heure indue, je venois ſans lumiere pour entrer chez vous, j'étois ſurpris, tout parloit contre nous. Je n'ai point trouvé d'autre expédient pour nous tirer de cette périlleuſe aventure que de faire enſorte d'appaiſer une mere irritée ; & le moyen que j'ai cru le plus efficace je l'ai employé. C'a été la ſoumiſſion : je lui ai baiſé les mains, & je lui ai prodigué les careſſes qui vous étoient deſtinées. Qu'eſt-il beſoin de vous en rapporter davantage ? Je me ſuis vu contraint de vous perdre pour vous ſauver ; mais je me ſuis perdu moi-même en vous ſauvant. Je ſuis à préſent dans la néceſſité de vous quitter, de porter en France mon déſeſpoir & le ſouveuir de mon malheureux amour. Après tout, Madame, rendez-vous juſtice : n'étions-nous pas aſſez heureux ? Nous nous aimions, nous jouiſſions : rien ne troubloit notre bonheur, vous ſeule vous l'avez renverſé par un rafinement ſur la volupté, vous en voyez le ſuccès...

ſuccès.... A ces mots elle ne put s'empêcher de rire. Je m'apperçus alors que toute ſa colere étoit diſſipée. J'avoue, Monſieur, me dit-elle, que vous n'avez pas en tout ceci tant de tort, à beaucoup près, que moi: mais enfin pourquoi vouloir m'abandonner ? Eſt-ce par délicateſſe ? Craignez-vous d'aimer la Ducheſſe & ſa fille ? Ce ſeroit à moi de me plaindre de ce partage: je ne vous en querellerai jamais. J'aime mieux vous poſſéder à moitié que de vous perdre tout-à-fait. Ses beaux bras m'inviterent à lui donner un baiſer. Je ſentis renaître toute ma paſſion pour elle. Je fus bientôt à ſes côtés; & puis changeant, preſque au même inſtant, de ſituation, je noyai ſes triſtes réflexions & les miennes dans cette ſource de délices que j'approchois pour la derniere fois. Prenez garde, Madame, lui dis-je en l'embraſſant, à qui vous ferez part de vos faveurs. Vous ſavez avec quelle précaution je diminue mes plaiſirs pour préſerver les vôtres du repentir qui pourroit les ſuivre, ſi j'étois moins ſoigneux de votre honneur. Elle me dit ſincérement qu'elle n'ignoroit pas les riſques qu'elle courroit avec un Amant trop emporté. Je lui parlai du mariage dont la Ducheſſe m'avoit fait confidence : elle m'y parut diſpoſée. Je la connoiſſois trop pour ne pas l'engager

à ſortir du célibat où elle auroit peine à vivre avec vertu. Je lui fis auſſi promettre qu'elle ne parleroit jamais à ſa Mere de l'aventure de la grotte : elle ſentit bien qu'elles étoient toutes deux dans le cas de ſe taire.

La Ducheſſe étoit déjà levée lorſque je me préſentai chez elle. Je lui fis un récit exact de ma converſation avec Floride : je lui dis que je n'avois pas proféré un ſeul mot du Valet-de-chambre. Pénétrée de reconnoiſſance elle m'en fit bien des remerciments, & loua beaucoup ma conduite dans cette occaſion. Je lui conſeillai, de même qu'à ſa fille, de ne jamais rappeller ces ſcenes diſgracieuſes pour elles deux, qu'il falloit enſevelir dans l'oubli. Elle demeura d'accord qu'il n'y avoit que ce parti à prendre ; mais lorſque je lui dis que je croyois devoir, pour rétablir la paix chez elle, m'en retirer, ſa douleur fut extrême. Elle aimoit mieux, diſoit-elle, ſe priver des plaiſirs que nous avions goûtés enſemble, que de conſentir à ne plus me revoir. Pourquoi, continuoit-elle, en me ſerrant dans ſes bras, avez-vous plus de vertu ou moins d'amour que moi ? Chevalier, mon cher Chevalier, ne me quittez pas, ne vous éloignez pas de moi : je ne puis plus vivre ſans vous. Je lui dis tout ce que je

crus capable de la conſoler : elle demeuroit d'accord que j'agiſſois avec honneur ; mais ſon amour n'écoutoit pas la raiſon.

Cependant je fis entendre au Duc que mon affaire de France étoit accommodée, & que je ne pouvois me diſpenſer de retourner dans ma Patrie. Il ne put réſiſter à ce que j'alléguois pour obtenir ſon conſentement. Il me fit préſent de deux mille écus. Le Marquis me pria de recevoir un très-beau cheval bien équipé ; & je n'oſai refuſer une bague du prix de deux mille francs que la Ducheſſe me força d'accepter ; elle y vouloit joindre des préſents plus conſidérables, mais je n'en voulus recevoir aucun. J'eus le plaiſir de la revoir en particulier cinq à ſix fois depuis l'hiſtoire du Cabinet, & même de paſſer avec elle une bonne partie de la nuit qui précéda mon départ. Je ne quittai pas ſans verſer des larmes une famille de qui j'avois reçu tant de bienfaits.

J'avois fait de ſérieuſes réflexions avant de me réſoudre à ſortir de chez le Duc de Silvia. J'avois plus d'une fois craint d'être tout-à-coup écraſé par un orage dont je n'aurois peut-être pu me préſerver. Malgré les ſoins que je me fuſſe donnés pour empêcher la Ducheſſe & Floride d'être jalouſes l'une de l'autre,

je n'y aurois jamais réuſſi. Je me rendois juſtice : je ſentois bien qu'elles ne m'aimoient que parce que je leur procurois du plaiſir. La Mere vouloit me poſſéder ſans partage. La fille ſe ſeroit prêtée à un accommodement : elle entendoit aſſez raiſon. J'aurois voulu me conſerver le cœur de l'une & de l'autre : je les aimois également. De plus, il m'étoit impoſſible de donner la préférence à l'une des deux, ſans m'expoſer à la rancune & à la vengeance de celle qui ſe ſeroit crue mépriſée. Outre cet inconvénient le Duc auroit pu être inſtruit de ces diviſions domeſtiques : auquel cas preſque tous les coups de ſa fureur ſeroient tombés ſur moi : mais, quand bien même le Duc n'auroit jamais été averti des amours de ſon Epouſe & de ſa Fille, & des peines que je prenois pour les entretenir dans ces heureuſes diſpoſitions, ne pouvoit-il pas arriver que quelque jour l'une ou l'autre de ces Dames me fît aſſaſſiner ou empoiſonner ? Elle n'eût pas été la premiere femme de qualité qui auroit employé un pareil moyen pour ſe défaire d'un Galant dont on ne veut plus ſe ſervir, & duquel on craint l'indiſcrétion.

J'avois fait entendre au Duc que je retournerois en France, mais le motif qui m'en avoit éloigné ſi long-temps ſubſiſ-

tant encore, je jugeai à propos de paſſer en Portugal ſans en parler à aucune perſonne. J'arrivai en peu de temps à Liſbonne. Je reſtai peu de jours en auberge. L'Hôtellier, à qui je dis franchement que je voulois abſolument me mettre en penſion, voyant qu'il ne pouvoit me retenir chez lui, m'offroit d'engager un de ſes Oncles, Prêtre & Chapelain qui demeuroit dans la même Ville, à me donner une chambre & une place à ſa table : vous y ſerez fort bien, me diſoit-il, vous y verrez deux grandes filles aſſez jolies qui ſont ſes Nieces & mes Sœurs. Notre Pere étoit fort habile Avocat, mais ſi honnête homme qu'il nous a laiſſé plus de dettes que de biens. Il regne une grande liberté dans la Maiſon : l'Oncle ne gêne point ſes Nieces. Loin d'être ſcrupuleux, il ne regarde comme crime que ce qui l'eſt véritablement. Les bons mots, les contes plaiſants & la raillerie non-ſeulement ne l'effraient point, mais encore il s'en amuſe au mieux. La cagoterie n'eſt point de ſon goût ; & vous m'avouerez dans peu qu'il eſt un bon vivant & fort ami de la joie. Tant mieux, dis-je, voilà l'homme qu'il me faut. Parlez lui, je vous prie, pour moi : vous pourrez l'aſſurer qu'il ne ſe repentira pas de m'avoir reçu chez lui, & que nous vivrons

enſemble en bons compagnons, ſans querelle & ſans ſouci. Je veux, me dit mon Hôte, que vous vous connoiſſiez tous deux dès aujourd'hui. Je vais de ce pas l'inviter à ſouper : ſi vous vous convenez l'un à l'autre, vous n'aurez pas de peine à régler la penſion ; mais il eſt bon que je ſache qui vous êtes afin que..... Je lui répondis, en l'interrompant, que je ne me ferois connoître qu'autant que Monſieur le Chapelain ſeroit d'humeur à me recevoir. Ah! c'eſt juſte, me dit-il, excuſez-moi ; je ne vous demandois pas votre nom par curioſité ; il ſera temps ce ſoir, comme vous dites bien, de vous nommer, ſi vous vous accordez avec mon Oncle.

Je me faiſois un plaiſir d'être inconnu ; j'avois même quelque raiſon pour en agir ainſi. Je craignois que par quelqu'événement imprévu, le Duc de Silvia apprît ma demeure en Portugal, tandis qu'il me croiroit en France ; & que, reconnoiſſant que je l'avois trompé, il n'en fît des conjectures à mon déſavantage. La précaution que je prenois me parut, ſinon néceſſaire, du moins utile.

Sur les neuf heures on m'annonça que le ſouper étoit ſervi. Je ne me fis pas attendre. J'apperçus une figure qui ne

me déplut point. C'étoit celle de l'Oncle ſi vanté. Imagine-toi, ma chere Babet, un homme gros & court, un viſage illuminé, compoſé d'un nez gros & ſurchargé de pluſieurs autres petits, ayant tous une couleur très-vive, de deux petits yeux, une grande bouche & un menton plus long que le front n'étoit large, avec un air riant & goguenard. Je n'épargnai ni révérences ni politeſſes, qu'on me rendit fidélement: enfin nous nous mîmes à table l'Hôte & moi, après avoir aſſis entre nous le cher Oncle. Je ne pouvois me laſſer de regarder ce ſecond tome de Sancho Pança. Il mangeoit avec une attention toute particuliere, & buvoit comme une éponge. Je lui fis pluſieurs compliments ſur ſon appétit: ſes réponſes, depuis le commencement juſqu'à la fin du repas, étoient toutes laconiques; mais, quand il crut avoir ſuffiſamment rempli ſon eſtomac, il n'y avoit plus à parler que pour lui ſeul. Monſieur, me dit-il, je mange bien & long-temps; chacun doit penſer ſérieuſement à l'entretien de ſon individu; j'obſerve religieuſement cette maxime; car morbleu, puiſque nous devons ſervir de pâture aux Vers après notre mort, nous devons nous engraiſſer, afin de ne pas leur livrer un corps

décharné. Je ne manquai pas d'applaudir à un raiſonnement ſi judicieux, & de citer l'exemple des Egyptiens, qui, ſur la fin des grands repas, faiſoient préſenter aux Conviés des ſquelettes d'argent ou d'autre Métal. Ainſi deviendrons-nous, chers amis, diſoit celui qui donnoit le feſtin; quand une fois la mort nous aura réduits en cet état, nous ne mangerons plus, nous ne boirons plus: profitons donc du temps préſent, & livrons-nous au plaiſir de la table. Par cette exhortation chacun prenoit courage & rappelloit ſon appétit. Le Chapelain très-ſatisfait d'un trait d'hiſtoire ſi intéreſſant & ſi conforme à ſa maniere de penſer, me le fit répéter deux ou trois fois, & s'écria avec enthouſiaſme que cet uſage devroit être établi chez toutes les perſonnes raiſonnables. Enſuite, en m'adreſſant la parole: parbleu, me dit-il, vous avez donc envie de demeurer avec moi? J'y conſens. Vous me paroiſſez ne pas engendrer de mélancolie; nous ſympathiſerons, &, pour vous avoir, je vous ferai bon marché. Combien croyez-vous devoir me payer par mois? réglez le prix. Je lui répondis qu'il devoit lui-même me faire une demande. Il m'étonna d'abord par la ſomme modique qu'il me fixa, comme n'en voulant pas démordre.

démordre. En réduiſant les monnoies de Portugal à la valeur de celles de France, cela pouvoit faire trente livres, c'eſt-à-dire, vingt ſols par jour. Vous vous reſtreignez à trop peu, lui dis-je, Seigneur Chapelain, je ne vous donnerai pas moins de quarante livres, & vous n'épargnerez pas la glace. Allons, c'eſt fait me répondit-il, vous êtes un galant homme; je vous promets que nous avalerons de bons morceaux, & que nous les arroſerons à la fraîche. Savez-vous que, pendant vingt ans, j'ai été Curé d'une des bonnes Paroiſſes des environs d'ici? J'ai mis du foin dans mes bottes, ſans cependant avoir jamais léſiné. J'avois table ouverte pour mes confreres & mes amis; je les voyois ſouvent chez eux, & la jubilation alloit ſon train; à la fin je me ſuis laſſé d'avoir mille Belîtres à prêcher & ſauver. Je n'ai à préſent ſoin que de moi-même, encore eſt-ce aſſez. Depuis deux ans je vis en repos avec un Bénéfice ſimple qui ne m'empêche pas de me divertir pendant le jour & de bien dormir la nuit entiere; car *item* je ne me gênerois pas pour tous les Légats du Pape, tel que vous me voyez. Je ne vous ai point caché de quel bois je me chauffe. Allons à vous, Monſieur, dites-nous, s'il vous plaît, ce que vous êtes: il

eſt raiſonnable de ſe connoître avant de s'aimer.

Seigneur Chapelain, lui dis-je, en le ſaluant avec toute l'apparence du plus profond reſpect, je ne ferai aucune difficulté de vous accuſer la vérité, perſuadé de votre diſcrétion. Allez, Monſieur, me répondit-il, ſoyez certain que mon neveu & moi nous ne reſſemblons pas à ces maudits bavards qui n'ont pas le don de ſe taire. Je commençai mon hiſtoire en ces termes :

Je ſuis né en Italie. Mon pere, pauvre Gentilhomme, étoit réduit à labourer ſes terres. Il avoit déjà trois enfants, qui tous étoient occupés à garder ſes troupeaux, lorſque ma mere accoucha de moi. Un Chirurgien conſeilla à mon pere de me faire eunuque, lui faiſant eſpérer que par cette opération j'aurois une fort belle voix, que je pourrois être reçu Muſicien chez quelque Prince ſouverain, & que mon ſort ſeroit plus heureux que celui de mes freres & ſœurs. Ma mere ne fut pas conſultée, & enfin je fus réduit au genre neutre. Comment, Monſieur, vous êtes châtré, me dit le Chapelain avec une émotion qui lui faiſoit ouvrir ſa démeſurée bouche & ſes très-petits yeux ? Ah ! que je vous plains ! Mais comment pouvez-vous vivre ? Vous haïſ-

ſez donc bien les femmes ? Ah ! ah ! il faudra pourtant que vous ſouffriez chez moi mes nieces que j'aime de tout mon cœur. Ne craignez rien, Seigneur Chapelain, lui répondis-je avec un ſens froid étonnant ; quoique je ne ſois pas propre pour le beau ſexe, & que ſes appas ne ſoient point à mon uſage, je ne me ſens aucune répugnance contre lui ; au contraire, je me trouve avec plaiſir auprès d'une aimable femme : je lui conte fleurettes, je lui dis mille jolies bagatelles, & ſon caquet m'amuſe. Si je ſuis impuiſſant pour la volupté charnelle, je ne le ſuis pas pour celle de l'eſprit. Mais, Meſſieurs, leur dis-je en joignant les mains, n'allez pas inſtruire vos parentes de mon infortunée mutilation ; car alors elles me mépriſeroient, & je n'oſerois leur dire deux mots ſans rougir. J'ai cela d'avantageux que la barbe me pouſſe comme à tout autre homme ; de ſorte qu'on ne me ſoupçonneroit pas d'être ce que je ſuis. Mes deux Auditeurs me jurerent qu'ils n'en ouvriroient pas la bouche, & firent tant de ſerments pour me le perſuader, que je fus dès-lors preſque certain qu'avant deux ou trois jours plus de vingt perſonnes me croiroient eunuque. C'étoit préciſément ce que je deſirois &

ſur quoi je m'étois formé des projets aſſurés de me bien divertir. Je continuai ainſi mon diſcours : à ſix ans on m'envoya en France, & je fus reçu Enfant de chœur à Lion. A dix-huit un Maître de muſique de la Chapelle du Roi m'emmena à Verſailles, où j'ai demeuré pluſieurs années. Ma voix me faiſoit admirer des hommes. Les femmes me plaignoient. C'eſt dommage, diſoient-elles, que Caniti ſoit ſi beau, ſi bien fait, & en même-temps ſi inutile dans le monde galant. L'air de compaſſion dont elles aſſaiſonnoient ces paroles me déſeſpéroit; car enfin je ne ſuis pas ſourd; il ſemble même que chez moi la nature ſe dédommage par l'ouie du retranchement qu'elle a ſouffert d'un autre côté. Rebuté & las d'être toujours montré au doigt, de même que ſi j'euſſe été un animal ſauvage, je quittai la Cour, & pris une chambre garnie proche l'ancien Hôtel de Soiſſons. J'annonçai publiquement que j'enſeignerois les éléments de muſique avec une méthode nouvelle & facile. J'eus bientôt plus de cinquante Ecolieres qu'on me confioit avec d'autant moins d'inquiétude, que j'étois connu preſque autant qu'à Verſailles; mais les meres de mes Diſciples avoient trop de prudence pour les inſtruire de mon

état. Si je les prenois Vierges, je les rendois telles. On ne craignoit point avec moi les accidents trop ordinaires de la part des Maîtres. J'étois bien payé, & je n'aurois jamais quitté Paris, ſi je n'euſſe pas trouvé un parti plus avantageux. Je prenois réguliérement mes repas dans la rue des deux Ecus, chez Aubry; j'y voyois tous les jours une eſpece d'Abbé, grand, beau, bien fait, mais rêveur & diſtrait. Souvent il avoit le crayon à la main, & écrivoit même en mangeant, les penſées qui lui ſurvenoient. Je ne ſais par quel moyen il apprit mon nom & ma profeſſion. Il y avoit plus de trois mois qu'il différoit à me parler, lorſqu'un jour en ſortant de dîner il m'invita à l'accompagner au Palais-Royal. Heureuſement ce jour-là étoit un Dimanche, & je n'avois aucune occupation. Je ne me fis pas prier. J'avois envie de connoître Monſieur l'Abbé. Quand nous fûmes aſſis ſeuls, l'un près de l'autre, dans un des cabinets des Limonadiers, il me tint un diſcours dont je me ſouviendrai toute ma vie. Monſieur Caniti, me dit-il, je vous vois depuis plus de quatre mois tous les jours. J'ai remarqué que vous parlez peu; j'en ai conclu que vous êtes capable de conſerver un ſecret. Ecoutez-moi, je vous prie,

ſans m'interrompre. Si ce que j'ai à vous propoſer vous fait plaiſir, à la bonne heure, ſinon j'eſpere que vous ne releverez rien de ce que vous allez entendre.

Je ſuis fille, & d'une très-noble famille d'Allemagne. Vous n'avez pas beſoin de ſavoir le nom de mes parents; il ſuffit que vous ſachiez que la ſotte éducation qu'on donne aux perſonnes de mon ſexe, m'a toujours révoltée, & que je préférerois le choix d'un ennemi déclaré à quiconque voudroit devenir mon mari. Dès mes jeunes ans j'ai beaucoup lu, & principalement les Livres de Chymie & ceux d'Aſtrologie judiciaire. Mon Pere s'eſt acquis un illuſtre réputation par des diſſertations qu'il a données au public ſur la ſeconde de ces ſciences. Je l'accompagnois, tant dans ſes promenades que dans ſon Cabinet. Il me dictoit ſes Ouvrages. Ma grande facilité à écrire l'avoit engagé à ne pas prendre d'autre Secrétaire que moi. Que vous dirai-je de plus ? Nous nous propoſions reſpectivement des queſtions épineuſes; & nous ne nous donnions point de repos juſqu'à ce que les réſolutions en fuſſent claires & exemptes d'objections. Nous avons traité à fond la matiere des Eſprits familiers, & vous verrez des merveilles que j'opérerai & ferai opérer de-

vant vous. J'ai perdu mon pere par un accident. Nous travaillions au grand œuvre ; il s'approcha trop près d'un fourneau ; une vapeur maligne, qui lui monta au cerveau, le fit mourir ſubitement il y a ſix ans à-peu-près. Ma mere crut devoir me marier : un Baron de Siléſie ſe préſenta pour m'épouſer. Je ne ſuis point du tout propre pour le détail d'un ménage. J'ai toujours craint de prendre un maître, qui peut-être me feroit ceſſer mes études continuelles ; je vous dirai auſſi avec franchiſe que j'appréhende les douleurs de l'enfantement. Toutes ces conſidérations m'ont fait rejetter abſolument le mariage ; &, pour n'en plus entendre parler, je me ſuis dérobée de ma famille. J'ai acheté moi-même les habillements que je porte. La miſere ne me fait point peur : j'ai des reſſources aſſurées pour ne manquer de rien quand une fois j'aurai pu m'aſſocier un ami qui puiſſe me ſeconder. Je ne veux point de liaiſon avec les femmes : elles ſont ordinairement incapables de cette fermeté d'eſprit que je n'ai pas acquiſe ſans peine. La crainte de l'amour me fait éviter les hommes ; mais je ſais, ne vous en déplaiſe, qu'avec vous il n'y a pour moi aucun riſque à courir ; vous n'en courez auſſi aucun avec moi. Je vous

mettrai, en moins d'une heure, au fait de ce que je ſais, & vous vous déterminerez après cela. Je ſuivis mon faux Abbé juſques dans une petite chambre, au quatrieme étage, d'une maiſon qui n'eſt pas éloignée des Quinze-Vingt. Le lit & les autres meubles ne valoient pas cent francs, quoique d'une grande propreté. Il y avoit encore un grand nombe de Livres, pluſieurs alambics, cornues, matras & autres vaiſſeaux. Ce qui me plût le plus, ce fut une caſſette de ſapin longue d'un pied, à-peu-près quarrée, & haute de cinq pouces par le dedans, qui étoit remplie de louis d'or. Voilà mon cher, me dit-il, de quoi ne pas mourir de faim. Si par quelque malheur cela m'étoit volé, avec douze francs je m'en reverrois demain tout autant. A l'égard de mes autres ſecrets, vous allez voir l'expérience du plus beau, &, à vous parler vrai, de celui qui m'eſt le plus utile après l'œuvre de l'or. Prenez cette bague, & faites-moi telle queſtion qu'il vous plaira, à l'inſtant votre curioſité ſera remplie. Je lui demandai quel chagrin j'avois eu il y avoit quinze jours : c'étoit celui d'avoir perdu une montre d'or. Ecrivez votre demande, me dit l'Abbé, ſur ce papier blanc. Je le fis ; & je fus étonné de voir une plume qui ſeule m'écrivoit la réponſe véritable,

& qui m'apprit qu'un Garçon Perruquier l'avoit volée ſur ma cheminée, étant entré dans ma chambre dans un moment où j'avois par inadvertance laiſſé ma clef à la porte ; & que ce Voleur étoit parti le même jour pour Vire, demeure de ſes parents. Monſieur, me dit l'Abbé, cela ne ſuffit pas. Vous ne doutez plus à préſent que je n'aie un Eſprit familier attaché à cette bague, & qui me rend les ſervices que j'exige de lui. Je veux vous le prouver encore mieux. Commandez-lui de vous obéir en quelque choſe qui puiſſe vous faire plaiſir. J'écrivis que je ſerois très-content de ravoir ma Montre. Je lus cette réponſe : tu l'auras demain. Réellement le lendemain je la trouvai dans la poche de mon habit. L'Abbé demanda à boire ; je témoignai auſſi avoir ſoif. Monſieur, me dit l'Abbé, voilà du Sirop de Limon ; Fifi, va nous rincer des verres, faire de la Limonade & nous en verſer. Cela fut preſque auſſi-tôt fait que dit. Si ces épreuves ne vous ſuffiſent pas, me dit encore l'Abbé, vous êtes à même de vous faire obéir. Pour le peu que vous ſoyez ſatisfait de ce que vous avez vu, mêlons nos fortunes. J'irai demeurer avec vous, & la mort ſeule pourra nous ſéparer. Je n'ai pas plus de deux ans à vivre, je le ſais, mon génie m'a inſtruit. Je vous

cede les droits qu'il m'a donnés ſur lui-même ; & j'ai le pouvoir, en vous faiſant ce préſent, de m'en aſſujettir un autre, ſans beaucoup attendre. Je l'embraſſai de toute mon ame en lui diſant que j'étois à lui, & qu'il pouvoit faire de moi ce qu'il lui plairoit. Il deſcendit, paya ce qu'il devoit de loyers non-ſeulement échus, mais encore ceux qui devoient n'être payables qu'au prochain terme. Nous cherchâmes une chambre commode : nous y fîmes porter tous nos effets. Son lit étoit aſſez grand pour nous deux. J'ai vécu deux ans avec l'Abbé femelle ; & je fus fort ſurpris quand un matin il me dit adieu. Où vas-tu, lui dis-je, mon cher cœur ? Adieu, me répéta-t-il encore une fois, mon cher Ami je vais mourir : je n'ai pas une minute à vivre. Si tu veux te défaire de Fifi & lui donner la liberté, préſente ton anneau au feu en diſant Génie ſois libre ; enſuite mets-le dans ma bouche, mon Eſprit prendra ſa place, tu me donneras ſon nom ; & j'aurai le plaiſir d'être toujours à ton ſervice : je pourrai même prendre un corps aërien pour converſer avec toi quand tu le deſireras ; & ce corps ſera auſſi palpable que celui que j'ai préſentement. Il m'enſeigna auſſi le moyen de captiver les eſprits. J'étois trop content de ces offres pour ne pas les accepter. A

peine ma bague fut-elle expoſée à la flamme, & eus-je proféré les paroles que l'Abbé m'avoit enſeignées, que je vis devant moi une jeune Fille nue, d'une beauté parfaite, qui, par une inclination profonde, me remercia, & diſparut comme un éclair. Je courus vîte mettre ma bague dans la bouche de ma Compagne qui ſembloit l'attendre pour expirer. Je prononçai quelques mots, ſes yeux ſe fermerent. Je voulus eſſayer, non pas ſi j'étois trompé, car je n'avois aucun doute ſur la promeſſe qui m'étoit faite, mais qu'elle ſeroit la forme de l'apparition de mon nouveau Génie. Je remis ma bague dans mon doigt. A peine l'eus-je appellé que je l'apperçus, non Abbé, mais dans ſon ſexe, plus belle que je ne l'avois jamais vue, & ſans aucun vêtement. Je m'approchai d'elle pour lui donner un baiſer, elle s'avança pour le recevoir; & auſſi-tôt ſe diſſipa dans les airs, en me diſant avec une voix bien articulée: je ſerai toujours ſoumiſe à tes ordres, cher ami, tant que tu vivras: après ta mort je ſerai libre; ainſi tu ne pourras me céder à perſonne. Je ne me ſuis engagée à t'accompagner qu'à cette condition. Il eſt bon que je vous avertiſſe, Seigneur Chapelain, que les Eſprits ne peuvent refuſer leur aſſiſtance à ceux qui ont le ſecret de les

lier ; mais en récompenſe ils ſont maîtres, avant le premier moment de leur aſſujettiſſement, de convenir du temps qu'il doit durer. On a peu de conteſtation avec eux : ils ſe font toujours un vrai plaiſir de ſe rendre utiles aux humains, & il n'eſt pas ſi difficile que vous croyez d'en acquérir un ou pluſieurs. Cependant je fis inhumer avec les honneurs funebres le vrai corps qu'avoit animé mon cher Génie. Depuis ce temps il ne m'a pas déſobligé une ſeule fois. Par lui je ſais tout, & je puis bien des choſes. Si j'oublie quelques-uns des ſecrets qu'il m'a enſeignés, je les lui redemande, & il me les donne. L'envie de voyager m'a conduit ici : vous pouvez eſpérer que je ne vous quitterai pas ſans communiquer à votre famille une partie de mon ſavoir. Sur toutes choſes je vous en prie d'une : c'eſt de ne jamais toucher à cet anneau, parce que l'Eſprit vous tueroit auſſi-tôt. Ne lui parlez point : il ne connoît que moi ; mais, par mon crédit, il vous préſervera de toute adverſité.

Pendant tout le temps que dura ce fabuleux récit, le Chapelain & l'Hôte me regardoient avec une attention ſi grande qu'ils ne ſe permettoient pas même de reſpirer. Leur admiration étoit mêlée d'une eſpece de frayeur. Je m'en apper-

çus : je les raſſurai en leur proteſtant que les excellents ſecrets que j'avois, & même celui de commander aux Eſprits, n'avoient rien de contraire à la Religion. Je ne ſais combien je leur fis de raiſonnements faux & abſurdes, pour le leur prouver. J'avois affaire à des gens crédules qui me conſidéroient comme un Etre extraordinaire poſſédant toute la ſcience de Mercure & la ſageſſe de Minerve. Le lendemain je ſus d'eux qu'ils avoient ſongé pendant toute la nuit voir des Eſprits qui les ſervoient, & leur préſentoient des monceaux d'Or, d'Argent & de Pierreries.

Je fus inſtallé dans ma nouvelle demeure peu de jours après. Un grand ſouper que je voulus donner à mes dépens ne contribua pas peu à confirmer le Chapelain dans l'opinion que j'étois riche & libéral. Je l'avois prié d'inviter à ce repas quatre ou cinq de ſes amis. La joie ne fut pas petite pour toute la compagnie : on but copieuſement à ma ſanté, & je faiſois raiſon à tous. Une ſeule choſe ne me plaiſoit pas : c'étoit le trop grand reſpect que les nieces avoient pour moi. Elles étoient très-jolies. L'une d'une taille moyenne avoit les cheveux noirs & la peau bien blanche : l'autre plus grande étoit une blonde charmante, moins vive que

ſa ſœur, mais plus tendre, la plus âgée n'avoit pas encore vingt-deux ans. La langue Portugaiſe m'eſt aſſez familiere; je l'avois étudiée en Eſpagne. J'eſſayai ce ſoir-là pluſieurs fois de faire parler ces belles : elles me répondoient avec beaucoup de juſteſſe & en peu de paroles. Quinze jours après nous étions très-bons amis. Le Seigneur Robino, ainſi ſe nomme le Chapelain, m'accabloit tous les jours de mille & mille queſtions différentes : je répondois de mon mieux. J'avois fait devant lui & ſes nieces pluſieurs expériences de Phyſique; ils ne croyoient qu'à peine ce qu'ils voyoient. Je ne me repentis point de m'être placé dans cette Maiſon, où j'étois bien pour la nourriture, & pour les ſcenes réjouiſſantes que la ſimplicité du Prêtre me donnoit dix fois par jour.

Je fus invité avec lui à ſouper chez un de ſes voiſins : nous en revînmes très-tard. Les Nieces étoient déjà retirées, & nous croyions que tout étoit endormi. Je montai dans ma chambre très-doucement & ſans lumiere; j'avois, qui plus eſt, ôté mes ſouliers pour ne point faire de bruit. Je trouvai ma porte ouverte, & la laiſſai dans le même état. Je fus bientôt dans mon lit. J'apperçus aux rideaux du pied une lumiere de la largeur d'un écu de

ſix francs, qui vacilloit beaucoup. Le vin que j'avois bu me rendoit plus gai que de coutume. Ha! ha! dis-je en moi-même, quelqu'étoile prendroit-elle la peine de me rendre viſite? Elle me feroit beaucoup d'honneur. Voyons ce que c'eſt. Je me levai. Je regardai tout autour de moi, & je reconnus que cette lumiere étoit la réverbération de celle d'une lampe qui éclairoit la chambre voiſine, qu'un miroir à-peu-près convexe renvoyoit chez moi par le trou d'un colombage de la cloiſon. Je regardai par le trou & ne fus pas peu ſurpris de voir les deux ſœurs nues comme la main, qui ſe careſſoient avec autant d'ardeur & à-peu-près de la même maniere que le font deux Amants qui ne craignent pas les jaloux. Chacune étoit à ſon tour agente & patiente. Ce ſpectacle étoit tout-à-fait nouveau pour moi. J'avois oui parler pluſieurs fois des amours des femmes entr'elles; mais je ne concevois pas comment elles pouvoient ſe ſatisfaire. Je perdis, dans cette nuit, mes incertitudes. Je fis à ces demi-Tribades la malice d'aller à leur porte qui ne réſiſta pas au premier effort que je fis pour l'ouvrir. Leur ſurpriſe fut extrême. Je n'étois pas plus habillé qu'elles. Je leur dis que mon eſprit familier m'avoit averti de leurs jeux, & que je ve-

nois ; prendre part. Je leur montrai mon anneau dans lequel elles le croyoient enchaîné. Cette conſidération, l'état où je les trouvois, l'idée qu'elles avoient de ma prétendue impuiſſance que leur Oncle n'avoit pas manqué de leur confier, leur ſang qu'elles avoient ému & échauffé par leurs divertiſſements, la promeſſe que je fis de n'en jamais parler, les réduiſirent au point où je les deſirois. Après tous le petits préludes, je leur fis ſentir des plaiſirs bien différents de ceux qu'elles ſe procuroient l'une à l'autre. Elles prenoient tant de goût à la volupté que lorſque je quittois l'une pour prendre l'autre, celle qui n'étoit point occupée étoit ſi impatiente qu'elle faiſoit ſes efforts pour ſupplanter ſa ſœur. Le matin je les laiſſai repoſer, & me gliſſai dans mon lit où je dormis juſqu'à midi. Pendant plus de vingt jours elles ne me faiſoient pas de quartier : la nuit c'étoit encore pis. L'Oncle n'avoit garde de rien ſoupçonner. Je l'avois trop bien prévenu en ma faveur. Il étoit ſi perſuadé de ce que je lui avois fait entendre qu'il en auroit juré la vérité. Il ne put s'empêcher d'en parler d'abord à ſes nieces, enſuite à pluſieurs amis, & principalement à une dévote très-riche qui n'avoit aucune averſion pour les hommes, & qui cependant ne ſe marioit pas, parce

parce qu'elle ſe croyoit pulmonique ; & qu'elle craignoit de perdre la vie en donnant la naiſſance à un autre. Les traits de ſon viſage étoient des plus communs ; mais elle avoit une taille bien priſe, quoique médiocre. Dans ſa délicateſſe elle étoit ſuffiſamment graſſe & remplie : de plus elle n'avoit que vingt-ſix ans. Le Seigneur Robino la connoiſſoit, parce qu'elle avoit été ſa paroiſſienne. Elle le preſſa beaucoup de m'engager à aller la voir. Je ne demandois pas mieux. Elle demeuroit ſeule avec une Domeſtique âgée de plus de ſoixante ans. Je fus reçu avec beaucoup de politeſſes. Célie, ainſi ſe nommoit-elle, avoit un air benin & confit en piété. Un Roſaire lui tenoit lieu de collier, & pendoit ſur ſa poitrine, un autre lui ſervoit de ceinture. Ses habits la couvroient tellement qu'ils ne laiſſoient voir que la tête & les bouts des doigts. La vieille Catherine ſa gouvernante, après nous avoir préſenté des Liqueurs rafraîchiſſantes & des conſitures, ſe retira. Je parlois peu : Célie me regardoit attentivement. Le Chapelain avaloit la collation, & faiſoit enſorte de conſerver un parfait équilibre entre le ſolide & le liquide. Certain beſoin l'obligea de nous laiſſer ſeuls pendant un bon demi-quart d'heure. La dévote profita de ce temps

pour me parler avec liberté. Seigneur Caniti, me dit-elle, ne me trouvez-vous pas bien à plaindre de n'avoir pour toute compagnie qu'une fille qui ne ſeroit pas en état de me défendre, ſi ma Maiſon étoit malheureuſement attaquée par des voleurs? Je ſerois charmée d'avoir chez moi quelqu'un qui pût prendre le ſoin de mes biens, m'épargner la fatigue des voyages, enfin à qui je puſſe donner toute ma confiance; mais l'eſprit du monde eſt ſi pervers & ſi enclin à juger mal du prochain, que j'ai toujours cru devoir me contenter d'une femme pour me ſervir. Il me faudroit une perſonne comme vous, ſur laquelle la critique n'eût rien à redire. Je ſerois bien éloignée de vous regarder comme un Domeſtique: vous ſeriez un autre moi-même. Je n'oſerois vous faire cette propoſition, puiſque la fortune vous comble de ſes biens, & vous met au-deſſus de ce que je pourrois faire pour vous. Je lui dis que l'intérêt n'avoit jamais été le mobile de mes actions, que je réfléchirois ſur ce qu'elle me faiſoit l'honneur de m'offrir; & que le lendemain je lui rendrois réponſe. J'ai oublié, Babet, de te dire que le Seigneur Robino avoit obtenu d'elle la permiſſion de mettre mon cheval dans ſon écurie; & que le prétexte de le voir pouvoit me donner chez

elle un accès plus aiſé. Célie me le fit bien ſentir, & m'avertit de revenir la voir le lendemain à ſept heures du matin. Le retour du Chapelain m'empêcha de répondre autrement que par une profonde inclination. La dévote, qui craignoit que j'euſſe l'indiſcrétion de parler, me recommanda le ſecret en appuyant deux doigts ſur ſes levres. Quelques moments après nous ſortîmes de chez elle, le Prêtre & moi, pour nous promener aux environs de la Ville : la nuit ſuivante je ne viſitai point les nieces, prévoyant que j'aurois beſoin de tout mon feu auprès de Célie. Je me levai de grand matin & fus exact au rendez-vous. Célie elle-même m'ouvrit la porte lorſque je frappai : elle me dit que Catherine étoit partie ce même jour pour aller à une Maiſon de campagne diſtante d'une lieue, & qu'elle ne ſeroit de retour que le ſoir fort tard. Je la ſuivis dans un cabinet orné de glaces & de tableaux qui repréſentoient des ſujets de dévotion, & de pluſieurs vaſes de porcelaine remplis de fleurs. Elle me préſenta une chaiſe que je n'acceptai que lorſqu'elle fut aſſiſe à la place la plus honorable. Hé bien ! Monſieur, me dit-elle, aurai-je le bonheur de vous poſſéder ? Vous êtes le maître d'en régler les conditions. Je me ferai

toujours, Madame, lui répondis-je, un devoir eſſentiel de vous obéir. Cependant permettez-moi de vous dévoiler mon ame. Elle ſe tut, & je reconnus par ſon ſilence qu'elle étoit diſpoſée à m'écouter. Je continuai de lui parler ainſi : vous m'avez fait hier l'honneur de me dire que la critique ne pourroit trouver en moi aucun ſujet de ſatyre lorſque je demeurerois chez vous : je reconnois par-là que le Seigneur Robino ne m'a pas gardé le ſecret qu'il m'avoit promis. Oui, Madame ; je ſuis eunuque, on m'a réduit au triſte état de ne pouvoir me reproduire. Avec vingt jeunes perſonnes de votre ſexe, j'ai fait l'eſſai de mes forces. La nature impuiſſante chez moi pour la propagation, ne l'eſt pas pour l'amuſement des beautés qui me favoriſent. Elles peuvent, ſans craindre pour leur honneur, ſe livrer à tout ce que l'amour a de doux. Oſerai-je vous dire que je ſuccombe à la tentation comme un homme entier ; & que la jouiſſance a pour moi tout l'attrait que les autres y trouvent ? Heureuſes ſont les compagnes de mes plaiſirs : je ne ſuis pas malheureux non plus, puiſque rien ne manque à ma félicité. Je vous avouerai encore que je ne ſaurois un ſeul inſtant être auprès d'une belle ſans être excité. Je reſſemble au Cerf que les

chaſſeurs ont échauffé par une longue courſe : je ſoupire après les derniers & plus grands délices de l'Amour, avec autant d'empreſſement qu'en a ce Cerf à rechercher une eau fraîche pour s'y déſaltérer & s'y baigner. Voilà, Madame, la ſeule raiſon qui m'empêche de répondre à vos deſirs. J'ai jugé à propos de ne point faire connoître au Seigneur Robino le talent que j'ai de ſatisfaire les belles ſans leur faire courir aucun riſque : j'ai cru devoir lui taire cette circonſtance, afin de ne lui donner aucune inquiétude ſur ſes nieces. Vous voyez préſentement, Madame, que n'étant pas réduit à la néceſſité de ſervir, ce ne ſeroit que par eſtime & par zele que je voudrois vous être utile. Vous êtes trop aimable pour que je veuille m'expoſer ſi près de vous. Je vous adorerois : mon cœur me dit que je languirois, ſi vous n'aviez pitié de moi. Hé ! que riſqueriez-vous, Madame ? Me croiriez-vous aſſez malhonnête-homme pour me faire une vaine gloire de votre foibleſſe & de mon indiſcrétion ? Que vous êtes preſſant, me dit-elle, avec un air ému auquel ſuccéda une couleur de feu très-vive ? Mais êtes-vous bien ſûr de votre fait, & le haſard ne pourroit-il pas réparer le défaut qu'on vous a occaſionné ? Ah ! Madame, répondis-je, en

baiſant ſes mains, ce qui eſt impuiſſant par les principes ne peut jamais ſe rétablir, & la terre ne produit rien, ſi l'on n'y répand pas une ſemence qui puiſſe germer. La petite dévote ne pouvoit plus modérer le feu qui la dévoroit. Elle n'étoit plus la maîtreſſe de réprimer ſes deſirs. Elle étouffoit. L'approche du plaiſir l'ennivroit. Je la délaçai promptement. Un ſopha ſervit de théatre à la premiere action, où jamais elle eût repréſenté. Elle tenoit d'une main un de ſes chapelets, & de l'autre, qu'elle me paſſoit ſur les reins, me preſſoit ſi étroitement, que je perdois la reſpiration. Dès le premier inſtant de mes careſſes, elle parut ceſſer de vivre. Ses yeux furent clos pendant tout le temps que durerent les tranſports d'une joie démeſurée, à laquelle elle ne pouvoit réſiſter. Mais le plaiſir, comme la douleur, a beſoin de relâche. A peine lui eus-je donné le temps de reprendre haleine, qu'elle ſe déroba de moi pour aller tirer un rideau ſur les pieuſes Images qu'elle voyoit; &, lorſqu'elles furent une fois voilées, elle reprit ſon poſte avec ardeur. Je ne pouvois la raſſaſier: je fus obligé de ſuſpendre un peu mes travaux. Une heure après je les repris avec courage, & je ne les ceſſai que quand

abſolument le pouvoir de continuer ſe refuſa tout-à-fait. Ah! qu'elle me baiſoit de bon cœur! Je lui fis comprendre qu'il n'étoit pas de la décence que je demeuraſſe chez elle, que mon malheureux état n'étoit point écrit ſur mon front, & qu'elle devoit ſe contenter de la promeſſe que je lui faiſois de la revoir deux ou trois fois la ſemaine. Elle ſe rendit à mes raiſons. Je dînai chez elle. Auſſi-tôt après, afin de prévenir les ſoupçons, je retournai chez le Chapelain, à qui je fis accroire que je revenois d'avec un François qui m'avoit engagé à boire ma part d'une bouteille de vin du Rhin. Je partageai pendant quelque-temps mes amours entre les nieces & la dévote, Toutes trois, malgré ma prétendue caſtration, devinrent fécondes. Je les calmai du mieux que je pus; &, pour ne pas m'attirer à la fois trois ennemies, je feignis le deſſein de voir la Ville de Coimbre & ſa célebre Univerſité; mais je ſongeai ſérieuſement à quitter le Portugal. J'avois donné avis à Emilie de mon départ d'Eſpagne, & l'avois priée de ne me plus écrire avant que je lui euſſe indiqué une nouvelle adreſſe. Ainſi je ne craignois pas qu'aucune circonſtance pût me faire connoître. Je laiſſai trois filles en proie au repentir, & qui toutes trois pou-

voient reprocher au Seigneur Robino de leur avoir donné pour eunuque un des meilleurs coqs qui eût jamais paru en Portugal. Sais-tu, Babet, que j'ai regretté plus d'une fois d'avoir abandonné dans un pays éloigné de tendres rejettons qui me doivent la vie, & qui peut être n'en ont pas joui long-temps, pourvu même qu'ils aient vu le jour. J'eſpere que la Providence, qui nourrit les oiſeaux, aura veillé à la conſervation du fruit des nieces de mon crédule hôte. Le fruit ſeul de Célie me cauſe de l'inquiétude : il n'eſt que trop vrai que l'envie de ſauver un faux honneur aveugle ſouvent les bigottes juſqu'à leur faire ſacrifier à cette chimere une Créature qui ne leur a pas demandé la vie, & à laquelle elles n'ont pas droit de l'ôter, après la lui avoir donné.

Je crus ne pouvoir mieux faire que d'aller à Rome où j'eſpérois trouver de l'occupation. Je m'y déterminai facilement. Il eſt inutile, ma chere Babet, de te faire le récit de ce voyage : il ne s'y paſſa rien d'intéreſſant pour moi ; ainſi je commencerai mes aventures Italiennes par mon arrivée en cette Ville ſi célebre & dont le nom ſeul ſemble mériter du reſpect. Je deſcendis chez un François, nommé Laubert, qui depuis vingt-cinq ans y exerçoit la Chirurgie avec autant de pro-

fit

fit que d'honneur. Un parent de ſa femme, Aubergiſte à * * * *, chez qui j'avois logé huit ou dix jours, m'avoit donné ſon adreſſe & lui avoit écrit pour l'engager à me choiſir une chambre garnie chez d'honnêtes gens. Monſieur Laubert n'avoit point d'enfants, il vivoit aiſément, & avoit de très-bonnes connoiſſances. Je le priai de me retenir chez lui moyennant une penſion telle qu'il jugeroit à propos de la fixer. La ſeule difficulté qu'il m'oppoſoit provenoit de la prodigieuſe quantité de maladies ſecretes qu'il traitoit : il craignoit que je fuſſe ſuſpect à ſes infirmes, car les guerriers de Vénus, bien différents de ceux de Bellone, ne ſe glorifient pas ordinairement de leurs bleſſures ; ils les cachent le plus qu'ils peuvent. Mais j'étois étranger & ſans aucune liaiſon. Je priai Monſieur Laubert d'y faire réflexion, il ne put y réſiſter : nous fûmes bientôt d'accord. Son déſintéreſſement étoit tel qu'il ne me demanda que la moitié de ce que je comptois lui payer. Il me procura une occaſion pour me défaire de mon cheval qui m'étoit tout-à-fait inutile, & duquel je tirai quatre-vingt piſtoles.

Rome, cette Ville autrefois capitale du Monde entier, n'eſt plus ce qu'elle étoit dans le ſiecle d'Auguſte. Le Souverain Pontife n'exerce que ſur une partie

des ames chrétiennes l'empire que les Céſars étendoient par tout l'Univers. Au lieu des Rois & des Princes étrangers qui venoient l'admirer & la décorer, on n'y remarque plus que des gens d'Egliſe, Cardinaux, Evêques, Prêtres & Moines. A la bravoure des Conquérants a ſuccédé la politique, & la brigue emporte aujourd'hui ce que les armes décidoient dans les temps de ſa ſplendeur & de ſa gloire. Une poignée de petits Princes voiſins qui ſauroient ſe réunir, feroient trembler cette fiere rivale de Carthage. On chercheroit en vain Rome dans Rome : elle a ſervi de tombeau pour s'enſevelir ſoi-même, on n'en voit plus que le ſpectre.

Les Italiens en général ſont jaloux, traîtres & vindicatifs encore plus que les Eſpagnols. L'attention qu'ils ont à renfermer leurs femmes, & à les tenir éloignées des hommes, ne contribue pas peu à les rendre coquettes. Il eſt tout commun & d'uſage qu'elles faſſent les avances d'une intrigue. Elles font trotter les Mercures dont le nombre eſt infini de l'un & de l'autre ſexe. Les billets doux, les tendres déclarations préviennent l'objet aimé. On ne lui donne pas le temps de ſoupirer ni même celui de deſirer. On lui propoſe des rendez-vous, & toute la vigilance des maris n'empêche pas qu'on ne les coëffe

d'un bonnet de Vulcain. Tu ne pourrois croire combien ſont experts les courtiers & courtieres d'amour. Un jeune homme plaît à une dame; en moins d'une heure elle ſait par leur moyen ſa demeure, d'où il eſt, ſa qualité & tout ce qui peut concerner ſon amour. Un homme veut-il faire connoiſſance avec quelque jolie femme? rien n'eſt plus facile. Il entre dans une Egliſe, ſe met proche le premier pilier, préſente de l'eau-bénite aux perſonnes du ſexe qui entrent; s'il eſt du goût de quelqu'une, il peut être aſſuré qu'elle le fera chercher: en quelque rue qu'il demeure on le trouvera. C'eſt lui à ſe précautionner contre les embûches du mari & des Parents de ſon Amante.

Rien n'eſt plus commun que les Prêtreſſes de Vénus: outre les quartiers déſignés pour leur demeure, il ny a preſque point de rue qui n'ait pluſieurs de ces petits Couvents, où elles s'emploient avec zele au ſervice du public. On n'y eſt pas plus en ſûreté pour la vie que dans ceux de Paris, & beaucoup moins pour la bourſe & pour la ſanté. La jeuneſſe de quelques-unes de ces charitables ſœurs eſt ſurprenante: elles commencent à être initiées dans les myſteres dès l'âge de dix ans; & s'en acquittent avec autant d'ardeur, & bientôt avec autant d'expérience que leurs

compagnes qui s'y ſont exercées depuis long-temps. Toutes ſavent au mieux diſtinguer les étrangers, &, par des agaceries dont elles ne ſont pas chiches, les attirer & ſe procurer leur pratique. Pour le peu qu'on les écoute, la tentation devient violente : elles font ſi bien qu'on y ſuccombe. Plus expertes que celles que j'ai connues en Flandre, leur manége eſt au-deſſus de tout ce que l'on en pourroit dire. L'aſpect en eſt charmant : l'entrée flatte ; mais les regrets ne ſont pas éloignés.

On trouve cependant pluſieurs Abbayes galantes, très-accréditées & beaucoup plus honnêtes que ne le ſont ordinairement les Lieux publics où tous les débauchés ſont reçus indiſtinctement, & où la populace eſt bien venue en payant. Dans ces endroits diſtingués, dont je veux te parler à préſent, on voit des Nonnes charmantes qui réuniſſent la jeuneſſe, la beauté, l'enjouement & la propreté. Dans des Salles de réception on expoſe aux yeux des galants les Portraits de ces beautés, au bas deſquels le prix de leurs faveurs eſt fixé, à proportion des qualités, de la jeuneſſe & de la nouveauté. Avant de voir la Déeſſe, il faut que le ſoupirant paie. Les Supérieures y ſont plus rigides que les Receveurs de l'Opéra de Paris, qui rendent l'argent à ceux qui ſortent avant que la

toile ſoit levée ; car dans ces endroits-là, levée ou non, ce qui eſt conſigné eſt perdu, ſoit qu'on joue, ſoit qu'on renonce. On ne manque pas d'aſſurer que la nacelle eſt bien conditionnée ; mais il y a toujours de la témérité à s'embarquer. Ces belles en effet recommencent ſi ſouvent le voyage de Cythere qu'elles ne peuvent ſavoir au retour, s'il ne leur eſt pas arrivé quelqu'indiſpoſition, & d'ordinaire avant quelles puiſſent l'appercevoir, elles l'ont plus d'une fois communiquée. Au ſurplus, tout s'y paſſe avec une décence proportionnée au genre d'amuſement qu'on y recherche. On n'y reçoit aucune inſulte ; perſonne auſſi n'oſeroit maltraiter en aucune façon les matrônes, les ſœurs, ni les aſpirantes. Moyennant une taxe légere, dont le produit devient conſidérable par le grand nombre de celles qui y contribuent, la Police les protege & prend leur défenſe. Des Officiers prépoſés reçoivent ces tributs & les emploient en aumônes qui ſont déſignées, en faveur des Hôpitaux, &c.

Pluſieurs perſonnes s'étonnent que ces lieux publics ſoient tolérés dans une Ville où réſide le Souverain Pontife des Chrétiens ; mais, ſi elles conſidéroient les malheurs qui ſuivroient leur deſtruction, elles ſeroient forcées d'avouer qu'il faut les laiſ-

ſer ſubſiſter. Si l'on eſſayoit ſeulement de les fermer pendant quinze jours, les femmes & filles vertueuſes ſeroient expoſées aux outrages d'une jeuneſſe oiſive & débordée: l'innocence & l'enfance ne pourroient ſe ſauver des fureurs des libertins, & bientôt on n'entendroit parler que de viols. Il eſt donc à propos de ſouffrir un mal devenu néceſſaire, plutôt que d'occaſionner des malheurs inévitables.

Mais, Babet, Vénus ne regne pas ſeule ſur les cœurs des Italiens. Plus d'un Ganimede lui diſpute le premier degré de la volupté. Ces lâches efféminés, ces Gittons, qui renverſent l'ordre de la nature, n'ont-ils pas auſſi des Repaires où ils mettent à prix leur abominable proſtitution ? Ils ne ſont que trop communs ces échappés de S..... ainſi que ceux qui les recherchent & préferent leurs careſſes à celles d'un ſexe aimable & fait pour plaire. A la fin, Babet, je m'apperçois que je prends un ton ſérieux: excuſe-moi, je n'y reviendrai plus. Je n'ai pu retenir mon indignation; en effet, autant qu'il eſt pardonnable d'avoir du penchant pour l'amour naturel, autant doit-on abhorrer l'antiphyſique.

Je voyois arriver tous les jours chez le Chirurgien différentes perſonnes pour y faire des retraites qui duroient plus ou

moins de temps, à proportion des pénitences qu'elles étoient obligées de ſubir. Le plus déterminé coureur de filles ne pourroit ſans frémir conſidérer ce qu'il en coûte pour ſe délivrer des fruits cuiſants du galant péché. Dans une ſalle longue & large, il y avoit trois rangs de lits, tous au nombre de quarante cinq, occupés par des gens d'égliſe, de robe, d'épée & d'autres conditions. Dans les plus grandes chaleurs de l'été, cet endroit étoit encore échauffé par ſix poëles, de ſorte qu'il étoit difficile d'y demeurer une minute ſans tomber en défaillance. C'eſt par le moyen des ſueurs & ſalivations excitées, tant par le feu que par l'activité du Mercure, que les affligés de maux Vénériens, parviennent à la guériſon, après avoir ſouffert un régime non moins humiliant que rempli de dégoûts. Quelquefois j'y entrois accompagné du Maître ou de ſes garçons. Ma qualité d'étranger empêchoit qu'on ne prît ombrage de mes viſites.

Je fis connoiſſance avec pluſieurs de ces Pénitents, & ſur-tout avec un Gentilhomme qui, pour la troiſieme fois, avoit recours au grand remede. Il faiſoit les plus belles réſolutions du monde de ne plus s'expoſer au péril; mais ſon tempérament & l'habitude, plus forts que ſa raiſon, m'ont fait craindre pour lui de

nouvelles rechûtes : je ne me ſuis pas trompé. J'y vis faire ſur un C.... une opération bien douloureuſe. Il n'étoit pas beſoin qu'un ſincere repentir le rendît chaſte : on le mit en état de ne plus penſer aux Prêtreſſes de Vénus, à moins que ce ne fût pour les maudire. Une jeune fille de vingt-deux ans, déſeſpérée d'avoir perdu les dents, & l'uſage d'une jambe, ne pouvoit s'en conſoler. Son hiſtoire a quelque choſe de ſingulier : je crois que tu ne ſeras pas fâchée de l'entendre. Elle étoit niece d'un Curé des environs de Péronne. Un autre Curé, voiſin de l'oncle, la trouvant à ſon gré, lui conta ſon douloureux martyre, en obtint les dernieres faveurs, & la réduiſit à la néceſſité de chercher un aſyle pour y cacher certaine enflûre. L'amant que la poſſeſſion avoit refroidi, ſe contenta de la mener à Paris, de la placer chez une Sage-femme & de payer ſa penſion & les frais de couches ; n'oſant reparoître chez ſes parents elle ne ſavoit ce qu'elle deviendroit : la Sage-femme lui conſeilla de ſe réſoudre à ſervir. Elle la préſenta à la femme d'un des principaux Officiers d'un Cardinal qui, partant pour Rome quelque-temps après, ſe fit ſuivre par ſon Officier. Celui-ci emmena ſa femme & la Péronnoiſe. La Maîtreſſe de cette fille étoit d'une humeur

difficile, bisarre & impérieuse : elle la contraignit par ses mauvaises façons à chercher une autre condition. La pauvre enfant fut reçue Femme-de-Chambre chez un Banquier qui n'avoit qu'une Fille & un Fils. Ce dernier étoit un vrai pilier de B..... Il devint amoureux de sa Domestique : elle résista plus d'une année entiere à ses poursuites. On sait que la persévérance vient à bout de faire réussir des entreprises bien moins aisées. Le séducteur étoit toujours avec elle : le titre de maître est imposant ; enfin elle eut la foiblesse de se rendre aux empressements de ce misérable qui la mit dans le cas d'avoir recours à la Chirurgie. Nous fûmes si touchés de son sort, Monsieur Laubert & moi, que nous lui fîmes la proposition de lui payer sa dot dans une Communauté religieuse. Elle ne demanda pas mieux : elle s'y faisoit même estimer lorsque je suis parti de Rome, & je ne doute point qu'elle n'y soit très-heureuse.

Voilà les lauriers qui couronnent ordinairement les Débauchés. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on cite des exemples des fruits qu'on moissonne chez les Courtisannes, malgré cela il se trouvera toujours des fous qui affronteront le danger. Je crois cependant qu'une petite promenade, qu'un jeune homme & une jeune fille

feroient par hasard, ou par une simple curiosité, dans la salle de Monsieur Laubert, produiroit plus d'effet sur les esprits que tous les Sermons qu'on pourroit leur faire contre les endroits où le repentir se vend à beaux deniers comptants.

Babet, chere & charmante moitié de moi-même, la tendresse est le partage le plus gracieux pour un cœur bien placé, mais on étend trop la signification de ce mot. Comment ose-t-on nommer ainsi un excès de débauche qui fait rechercher des caresses toujours prêtes pour le premier qui offre des le payer? La tendresse n'est, à proprement parler, qu'un penchant que nous sentons pour le sexe différent du nôtre, une pente que la Providence a mise dans nos cœurs pour la perpétuité du genre humain; mais l'honneur & la délicatesse doivent nous guider: nous ne devons nous y livrer que quand l'amour & la sécurité l'accompagnent. On peut tenter la femme la plus vertueuse & la rendre sensible: cette conquête est honorable; mais, si celle qu'on aime, ou de qui on desire les faveurs est coquette, on trouve avec elle moins de peine & plus de plaisir.

Plusieurs Amants qui se succedent n'empêchent pas qu'une belle ne soit de bonne prise, pourvu qu'elle n'en aime qu'un à la fois; si au contraire le nombre lui plaît,

ſi tout lui eſt bon, ce n'eſt plus une coquette c'eſt une libertine dont ceux qui penſent bien doivent s'éloigner. Suppoſons donc deux perſonnes de différents ſexes qui, dès en ſe voyant, ſentent l'une pour l'autre une inclination ſecrete. Si la ſympathie fait naître dans leurs cœurs des deſirs violents de ſe livrer aux délices d'une aimable volupté, & ſi elles y ſuccombent, entraînées par la fermentation du ſang, & par une force qu'on ne ſauroit définir, il n'y a rien dans cette conduite qui ſoit contraire à l'honneur. Le vil intérêt n'eſt pas le mobile qui les a excitées, c'eſt la tendreſſe ſeule. Quoiqu'il n'y eût peut-être pas long-temps que ces Amants ſe connuſſent, leur amour n'en auroit pas moins de vivacité, & même elle pourroit être plus forte que celle de deux ſoupirants qui s'aimeroient depuis un certain temps. Il en fut de même lorſque Duval me procura la connoiſſance de ſes Religieuſes : elles me plurent dès le premier moment. J'étois aſſuré qu'elles n'étoient pas d'une vertu ſévere, mais auſſi je ſavois qu'elles penſoient trop bien pour s'abandonner au premier malheureux qu'elles auroient pu trouver. Elles étoient amoureuſes ; mais elles avoient des principes d'honneur. La paſſion les entraînoit, & elles ne ſe livrerent à nous que

parce qu'elles étoient preſqu'aſſurées du ſecret. Dès en les voyant elles exciterent mes deſirs, &, de bonne foi, je ſentis de l'amour & de la vraie tendreſſe. Mais doit-on prodiguer ce mot pour déſigner le mouvement brutal d'un homme ſans cœur, qui, dans le premier endroit qu'il rencontre, ſe livre à une inconnue, de la dépravation de laquelle il ne peut douter, & dont il doit craindre un funeſte retour? Non vraiment: il n'y a rien que d'abject dans un pareil procédé, & je penſe qu'on lui feroit trop d'honneur en le comparant aux brutes qui ſe mêlent ſans ſe connoître.

Ce n'eſt pas, Babet, que je veuille ici chanter la Palinodie, & qu'après t'avoir fait une peinture égayée des petits Couvents, je veuille à préſent en inſpirer de l'horreur à tous égards. Je te le répete, mon cher cœur, un jeune homme, qui ne va dans les plus diſtingués que pour y paſſer une heure ennuyeuſe, y trouve de l'agrément; mais il faut ſe connoître peu ſuſceptible des appas de ces Enchantereſſes qui les habitent: on doit ſe borner aux diſcours enjoués & amuſants; autrement je plains celui qui préſume trop de ſes forces. Il s'approche de la barque, l'envie lui prend d'entrer dedans: il riſque le trajet; il eſt plus heureux que ſage, s'il

s'en retire ſans ſujet de repentir. Je m'apperçois que je me ſuis beaucoup éloigné du cours de ma confeſſion : je le reprends pour ne plus faire de digreſſion.

Six mois s'étoient déjà écoulés depuis mon arrivée à Rome ; & je n'avois pas encore la moindre eſpérance d'y trouver de l'occupation. Je recevois très-ſouvent des lettres d'Emilie qui ſe déſoloit de la difficulté qu'on faiſoit d'aſſoupir mon affaire, qu'on regardoit comme un duel. Elle ne deſiroit que d'être auprès de moi. Je le ſavois : je lui écrivis que, puiſqu'abſolument je ne pouvois eſpérer d'aller la joindre, je m'eſtimerois heureux ſi je la poſſédois à Rome. Elle ſe diſpoſa à vendre tous ſes biens pour venir me trouver ; mais elle eut beau faire toute la diligence poſſible, elle ne put accélérer ſon départ autant qu'elle l'auroit ſouhaité. Pour me ſurprendre plus agréablement, elle avoit projetté de ne pas me l'annoncer ; ainſi, ne recevant plus de ſes nouvelles pendant trois mois entiers, je ne ſavois à quoi attribuer ſon ſilence. Je la crus morte. Oui, Babet, je la pleurai. Elle étoit la ſeule perſonne à la vie de laquelle je prenois alors intérêt. Je confiai ma douleur à Monſieur Laubert : je ne lui cachai point le malheur qui m'avoit fait quitter ma Lieutenance & le Royaume de Fran-

ce ; j'eus cependant l'attention de ne lui point parler de mes amours avec Emilie ni d'aucunes autres. Il me conſeilla de ne plus penſer à ma Patrie, & de ſaiſir la premiere occaſion qui ſe préſenteroit de m'établir en Italie. Je me rendis à ſon avis. J'en ſentois toute la ſageſſe, & j'étois tout-à-fait déterminé à le ſuivre. J'avois peu dépenſé à Rome : il étoit de la prudence de ménager ce qui me reſtoit. Mes malheurs m'avoient inſtruit, & je penſois ſérieuſement à me rendre ſédentaire.

Monſieur Laubert me propoſa de me faire faire connoiſſance avec une Marchande d'étoffes de ſoie, qui demeuroit tout proche de nous. Elle étoit veuve d'un François, & ne vouloit pas prendre de mari d'une autre Nation. Elle étoit de Florence, très-jolie, & n'avoit pas plus de vingt-huit ans. Il me diſoit que cette Femme étant fort à ſon aiſe, il me croiroit heureux ſi je pouvois me faire aimer d'elle & l'épouſer ; qu'il y avoit réfléchi plus d'une fois ; qu'il en avoit parlé avec elle, & qu'il ne dépendroit que de moi d'en faire faire la demande. Il s'offrit à la voir dès le même jour, & à me donner entrée chez elle. Pluſieurs fois j'avois acheté dans ſa boutique quelques marchandiſes dont j'avois eu beſoin. Sa figure étoit fort de mon goût, & je ne refuſai point l'offre gracieu-

ſe de Monſieur Laubert. Il ſortit tout auſſitôt, alla chez Madame Hortenſe, c'eſt ainſi qu'elle ſe nomme. Son compliment fut bien reçu : dès le ſoir même j'allai avec lui faire ma viſite. L'air affable de cette veuve me donna la liberté de lui parler avec franchiſe & ſans contrainte. Je retournai la voir le lendemain ; elle me dit ingénuement qu'elle trouvoit en moi un parti plus avantageux qu'elle n'auroit pu deſirer. Toute ma richeſſe conſiſtoit en quatorze mille livres, tant en argent qu'en la valeur de mes bijoux : cette ſomme bien employée dans le Magaſin de la veuve l'auroit bien accommodée. J'étois en état d'aller faire les achats dans les différentes Provinces où il faut les aller chercher ; enfin, tout étoit preſque conclu, puiſqu'il n'y avoit plus qu'à convenir du jour du mariage.

Heureuſement pour moi Monſieur Laubert me parla un ſoir de cette affaire en ſoupant, & en préſence du C..... mutilé, qui depuis deux jours étoit ſorti du Purgatoire de Mercure, & qui cependant ne devoit retourner à ſa demeure ordinaire que quand ſa ſanté ſeroit totalement rétablie. Il me dit en ſortant de table qu'il ſavoit quelqu'anecdocte ſur ma prétendue, dont je ne ſerois pas fâché d'être inſtruit. Je me retirai avec

lui dans un coin de la chambre où nous étions, & ſon diſcours fut à-peu-près conçu ainſi : Monſieur, connoiſſez-vous cette Hortenſe que vous devez épouſer au premier jour ? Savez-vous quels ſont ſes mœurs & ſon caractere ? Non aſſurément. Je vais vous mettre au fait, non par aucune mauvaiſe volonté contr'elle, mais plutôt par reconnoiſſance des attentions que vous avez eues pour moi pendant le triſte état où j'étois réduit. La femme que Laubert vous deſtine n'eſt pas plus connue de lui que de vous : il eſt trop ſon voiſin pour avoir été conſulté lorſqu'elle a eu beſoin d'un Chirurgien. Il l'a croit ſage & vertueuſe. Vous déciderez vous-même s'il ſe trompe. Hortenſe a été mariée à dix-huit ans. Son mari, homme très-doux, l'aimoit plus que ſoi-même, ne la contrarioit jamais, & lui permettoit de jouir d'une entiere liberté. Dans les premieres années de ſon mariage elle ſe contentoit de ſon époux ; mais celui-ci devenant plus tranquille, elle au contraire ſentant croître ſes deſirs pour la volupté, le ſeul expédient qui lui parut propre pour les remplir, fut celui de chercher un bon ami. Elle m'honora de ſon choix. La Confeſſion fut la voie qu'elle employa pour me tenter. Hélas ! mon Pere, me diſoit-elle, je ſuis plus coupable

ble que vous ne croyez ! les careſſes de mon époux ne ſont pas ſuffiſantes pour mon ardeur : je me repais ſouvent de deſirs déréglés, & même de l'idée qu'avec un autre que lui je goûterois plus de plaiſirs. Loin de chaſſer ces penſées, je m'y plais, elles m'amuſent : je fais plus, je me ſuis plus d'une fois déterminée à prévenir & tenter un Religieux que je n'oſe vous nommer ; mais je n'en ai encore rien fait, retenue par cette modeſtie qu'on ne franchit pas tout-d'un-coup. Ah ! mon Pere, je voudrois vous conſulter en particulier. Il me faudroit, pour vous déclarer toutes mes foibleſſes & mes peines, plus de temps qu'il n'eſt décent d'en paſſer dans un Confeſſional. Je vous avoue Monſieur, continua le C...., que ma chair fut foible, & mon eſprit prompt. Je ne réſiſtai point, je me livrai à l'occaſion qui ſe préſentoit. Hortenſe me pria d'aller la voir. Je jugeai à propos de ne pas remettre la partie au lendemain : je me rendis chez elle le ſoir même. Je m'attendois bien que je travaillerois plus à calmer ſa paſſion que ſa conſcience. Dès qu'elle me vit entré dans ſa chambre, elle en ferma la porte. Vous ſavez qu'il n'eſt permis à perſonne, pas même au mari, d'empêcher qu'une femme ſoit ſeule avec un Eccléſiaſtique ſéculier

ou régulier. La direction eſt le ſeul motif qui puiſſe réduire un jaloux à mordre ſon frein ſans oſer ſe plaindre. Le Mari d'Hortenſe étoit abſent depuis pluſieurs jours ; en tout cas il m'eût embarraſſé très-peu : mes ſandales à la porte de la chambre l'euſſent empêché d'y entrer. Hortenſe, ſans ſe démonter en aucune façon, me reçut avec gaieté ; & lorſque je lui dis que je venois afin de la tranquilliſer ſur ſes inquiétudes, elle me repartit tout naturellement qu'elle me les ſacrifioit volontiers ; & que j'étois trop habile pour ne pas concevoir de quelle maniere je devois la conſoler. Je n'en fis pas à deux fois : j'ouvris mes bras, elle vint s'y précipiter ; à l'inſtant j'opérai ſi efficacement à la tranquilliſer, & je réitérai tant de fois ce même jour mon ſecret, qu'il ne lui reſta pas l'ombre d'un ſeul doute. J'appris à Hortenſe qu'elle étoit l'unique ſur qui j'euſſe eſſayé mon ſavoir. Je n'avois pas vingt-cinq ans, & c'étoit la premiere aubaine qu'Amour confiſquoit à mon profit. Ce n'eſt pas que depuis ſix mois, que j'avois les pouvoirs de confeſſer, je n'euſſe pu réveiller ou exciter le tempérament de pluſieurs dévotes ; mais Hortenſe ſeule m'avoit flatté. Pendant plus de quinze mois, je ne laiſſai écouler aucune ſemaine ſans appliquer plus d'une fois mon reme-

de. Je croyois être le ſeul aide qu'Hortenſe eût donné à ſon mari ; mais je me trompois bien fort. Elle m'avoit aſſocié un Officier des Sbirres, & enſuite trois ou quatre autres de même trempe. Je n'eus que trop tôt des preuves convainquantes de l'infidélité de ma Donzelle. Quelqu'un de ſes Galants la fit participante des ſuites d'un coup de pied de Courtiſanne : elle les communiqua à ſon mari ; j'en eus ma bonne part. Je ne connoiſſois rien à mon indiſpoſition : un Eſculape, qui m'aimoit aſſez pour que je puſſe me confier à lui, m'inſtruiſit ſur l'eſpece du mal. Je querellai Hortenſe : elle eut l'audace de me ſoutenir que moi-même lui avois fait le préſent que je me plaignois d'avoir reçu d'elle ; mais j'étois bien fort, puiſque je n'avois jamais connu qu'elle ſeule. Cette raiſon la rendit véridique. Je ſus toutes ſes petites allures ; & j'eus la charité de lui envoyer mon Médecin qui la tira d'affaire & ſon mari auquel on fit croire que la fatigue du Cheval l'avoit réduit à cet état. Vous voyez à ce trait combien le bon homme étoit crédule. A mon égard je me négligeai, je ne pris aucun médicament. Ne pouvant plus raiſonnablement careſſer cette femme qui ſe faiſoit guérir, j'eus recours aux petits Couvents où mon mal eſt em-

piré, & m'a cauſé la perte de ce que vous ſavez. Tout bien conſidéré j'y gagne du repos : je ne m'afflige que de ne pouvoir plus mériter, car enfin je ſuis forcé d'être ſage, n'ayant plus le moyen de pécher. Il eſt l'heure de chercher nos lits ; cependant, avant de vous ſouhaiter une bonne nuit, je veux vous rapporter un trait plaiſant de la pieuſe Hortenſe. J'étois chez elle un ſoir ; & nous travaillions avec zele à augmenter le domaine des bois de ſon mari. J'étois comme un vaillant ſoldat prêt à agir : la belle en Officier expert, vouloit me tenir dans le devoir, & me relevoit mon arme quand elle entendit ſonner l'*Angelus*. Auſſi-tôt elle lâcha priſe, me culbuta, ſe mit à genoux, fit ſa priere ; & auſſitôt après me remit en faction : de ſorte que nous reprîmes l'ouvrage. Avez-vous jamais oui parler d'un pareil aſſemblage de bigoterie & de volupté ? Il eſt tard, bonne nuit. Enſuite ce bon Religieux me quitta. Je n'avois pas envie d'oublier cette hiſtoire ; mais bien d'en profiter.

Quoique je fuſſe très-ſurpris de la petite vie de ma future épouſe, je ne pus m'empêcher de rire de ſa dévotion ; cependant je me couchai : je dormis peu, ne ſachant pas trop comment j'annoncerois à Monſieur Laubert que je ne voulois plus

entendre parler de ce Mariage. Le matin je cherchai un prétexte pour me tirer d'affaire : le meilleur fut de dire que, toutes réflexions faites, je n'avois aucune teinture du Commerce ; & que mon intention étoit de reprendre mon premier métier. Hortenſe fut remerciée de ma part. Elle ſe mit dans une colere effroyable contre moi : je m'en ſouciois très-peu, m'eſtimant très-heureux de n'avoir pas épouſé une pareille Meſſaline ; mais ſa vengeance fut bien cruelle.

Un ſoir à dix heures je fus pris dans mon lit, lié comme un Criminel, & conduit, après plus d'une demi-heure de marche, dans un ſéjour dont l'entrée me fit trembler. On me mit dans une petite chambre où les grilles, les verrouils & les clefs n'étoient pas épargnés. Un Frere Dominicain m'apprit que j'étois Priſonnier de la ſainte Inquiſition, m'avertit de prendre en patience cette petite affliction, & de me ſoumettre à la néceſſité. Il m'éclaira : je me jettai tout habillé ſur un petit lit ; & je reçus, ſans y répondre, ſes bon ſoir & bonne nuit qui n'étoient point tout-à-fait de mon goût. Ma ſituation étoit d'autant plus triſte que je ne ſavois pas combien de temps elle dureroit. Plus je réfléchiſſois ſur moi-même, & moins je me trouvois coupable. En-

fin le jour parut. J'apperçus le petit mobilier de ma demeure, qui ne consistoit qu'en un lit qu'ailleurs j'aurois trouvé passable, une chaise & une table. Les murs étoient tapissés de Sentence. Je recevois le jour par une fenêtre fermée de verre & de barreaux de fer. Il y avoit encore dans ma chambre, au niveau du Parquet, une fenêtre grillée qui communiquoit à une salle où l'on allumoit des poëles pendant l'hiver, & dont la chaleur se répandoit chez moi par cette ouverture. Il en étoit de même de toutes les autres Cellules qui régnoient autour de cette salle. Un Corridor environnoit tous ces édifices : de sorte que les prisonniers ne recevoient qu'un second jour. Je ne vis personne que sur le midi. Un Frere, autre que celui qui m'avoit reçu la veille, m'apporta à dîner, m'exhorta à confesser mon crime, & me dit adieu. Le soir un autre m'apporta à souper, me donna le même conseil ; &, sur ce que je me disois innocent, il me dit, en branlant la tête, qu'il prévoyoit que mon obstination à nier la cause de ma détention la prolongeroit pour long-temps. Les jours se succéderent ainsi pendant dix-neuf mois entiers. Je ne voyois pas toujours le même Frere : il en venoit de temps en temps de nouveaux, je ne sais par quelle po-

litique. La nourriture étoit bonne : on ne me laiſſoit manquer ni de Livres de piété ni de Chapelets. Je demandai mille fois, & toujours en vain, qu'on me fît parler à Monſieur Laubert qui ſe ſeroit fait un plaiſir de me viſiter de temps en temps : on ne me répondit pas un ſeul mot. Enfin, je ne pus réſiſter à la douleur : je ne mangeois preſque plus. Un Religieux du même ordre, averti de mon triſte état, me vint voir. Je répondis à ſes queſtions avec tant de ſincérité qu'il me regarda d'un air de compaſſion, ſans cependant me parler en aucune autre façon, ſinon en me diſant qu'il falloit accuſer la vérité. Vingt jours après je fus conduit par quatre Hommes armés dans une Salle, devant un Tribunal où étoient douze Religieux & quelques Eccléſiaſtiques ſéculiers. On me demanda ſi je perſiſtois à ne vouloir rien avouer ? Je répondis que j'étois innocent : on prit ma réponſe par écrit. Le Préſident me dit que j'avois encore un délai de quinze jours pour me réſoudre à dire la vérité ; & m'avertit qu'en cas de refus de confeſſer ce que j'avois commis, mon procès me ſeroit fait juridiquement. Pendant ce temps l'Inquiſiteur envoya chercher Monſieur Laubert qui lui fit un récit très-ſincere de ce qu'il ſavoit de moi ; il lui certifia ma

probité & ma ſoumiſſion aux déciſions Romaines. Il n'oublia pas la circonſtance de mon mariage projetté avec Hortenſe, & que je n'avois pas voulu conclure. Il ne borna pas là ſon zele : il employa pluſieurs perſonnes diſtinguées, Cardinaux, Evêques & Princes qui s'intéreſſerent pour moi, & qui ſurent de l'Inquiſiteur qu'Hortenſe ſeule m'avoit accuſé d'impiété & de blaſphêmes contre l'Inquiſition & ſes Miniſtres. Il fut facile de démontrer que cette malheureuſe ne m'avoit calomnié que par rancune.

Enfin, après vingt mois & quatorze jours de priſon, j'en ſortis pleinement juſtifié ; mais on ne me rendit pas douze doubles louis que j'avois dans mes poches quand je fus arrêté, & qui apparemment ont payé ma dépenſe. Je courus promptement chez mon ami Laubert qui pleura de joie en me revoyant, & qui tout auſſitôt me remit tous mes effets qu'il avoit cachés. Il s'étoit donné bien de garde de les déclarer à l'Inquiſition ; car ils auroient eu le ſort de mes louis. Il m'apprit enſuite quelle étoit mon Accuſatrice & tout ce que je viens de te dire, ma chere Babet. Il me mena le lendemain rendre viſite à quelques Seigneurs à qui je devois des remerciements pour les peines qu'ils avoient priſes à mon ſujet auprès de l'Inquiſiteur.

quiſiteur. J'étois ſi foible qu'il ſe chargea de remercier pour moi cinq ou ſix autres perſonnes.

Deux jours après l'obtention de ma liberté, il vint de grand matin dans ma chambre. Je ne me ſouviens plus à quel propos il me parla d'Emilie. Je ne pus retenir les larmes que le ſouvenir de ſes bontés & le regret de ſa mort me faiſoient verſer en abondance. Pourquoi, me dit-il, vous affligez-vous tant? Peut-être cette Dame eſt-elle en bonne ſanté; car, enfin, qui vous a appris ſa mort? Ah! Monſieur, lui répondis-je avec un ſerrement de cœur, pourquoi renouveller ma douleur? il n'eſt que trop vrai que ma chere Emilie ne vit plus, puiſque je ne reçois point de ſes nouvelles. Hé bien! me dit-il, j'ai reçu pendant votre priſon une lettre de cette Dame, par laquelle, lorſque je vous la ferai voir, vous ſerez aſſuré qu'elle eſt pleine de vie. Je la demandois avec empreſſement cette Lettre; mais Monſieur Laubert me dit qu'il ne ſe ſouvenoit plus en quel endroit il l'avoit miſe: mais, me dit-il, qu'eſt-il beſoin de la lettre, puiſque vous verrez au plutôt celle qui l'a écrite? Ah! Monſieur, lui dis-je en l'interrompant, il y a ici quelque choſe que vous me cachez, & vous

me mettez dans une incertitude plus cruelle pour moi que les craintes que j'avois à l'Inquiſition. Si je vous croyois, me dit-il, aſſez raiſonnable pour ne pas vous laiſſer émouvoir par une joie trop précipitée, je vous ſatisferois à préſent ; mais j'aime mieux vous amener par degrés au plaiſir de voir votre chere Marraine, ſans que votre ſanté en ſoit altérée. Ce qu'il craignoit arriva : je perdis connoiſſance ; & lorſqu'elle me fut revenue, c'en eſt fait, Monſieur, lui dis-je en lui ſerrant la main, je vous aſſure que me voilà diſpoſé à recevoir Emilie ſans aucune émotion. Ne craignez plus que la ſurpriſe me cauſe quelqu'accident : faites ceſſer mon impatience, & ſouffrez que je ne languiſſe plus. Je voulus ſortir de mon lit. Il appella un garçon : empêchez, lui dit-il, Monſieur de ſe lever, & à moi, il me dit qu'il alloit revenir dans la minute, & que je ſerois content. Il rentra preſqu'auſſi-tôt avec Emilie elle-même. Elle ſe modéra autant qu'elle crut devoir faire, afin d'éviter une impreſſion trop vive ſur ſes ſens & ſur les miens. Quelle fut notre ſenſibilité ! La ſcene fut long-temps muette. Je la tenois embraſſée ; ce n'étoit pas une vaine ombre. Je fus aſſuré qu'elle vivoit, quoiqu'elle m'eût coûté tant de lar-

mes & de regrets ; enfin nous rompîmes le ſilence par des témoignages non équivoques de l'amour le plus conſtant & le plus parfait. J'appris qu'elle étoit arrivée à Rome deux mois après que je fus arrêté par l'ordre des Inquiſiteurs ; qu'elle avoit toujours demeuré chez Monſieur Laubert, des bonnes manieres duquel elle ſe louoit infiniment ; qu'il lui avoit inventé une Hiſtoire d'un prétendu voyage que j'avois entrepris, diſoit-il, ne recevant point de ſes nouvelles, & dont je ne pouvois être de retour qu'après quelques mois ; qu'enfin il l'avoit préparée à la triſte nouvelle de mon empriſonnement qu'il ne lui avoit pas annoncé d'abord, dans la crainte qu'elle n'eût ſuccombé à la douleur. Monſieur Laubert lui faiſoit toujours eſpérer ma délivrance. Elle ſentit bien le tort qu'elle avoit eu de ne pas m'écrire avant de partir de France. Quelque bon que fût ſon motif, il m'avoit mis dans le cas d'épouſer Hortenſe ; & je ne devois le bonheur d'être encore libre qu'au conſeil ſalutaire du C..... J'en étois ſi content, que j'oubliois l'Inquiſition & ce que j'y avois ſouffert.

Nous vîmes, à quelques jours de là, un acte de foi. C'eſt le ſpectacle d'un ſupplice où ceux qui n'ont pu ſe ſauver

des pattes des Inquiſiteurs ſont expoſés en public, coëffés de mitres, & couverts d'un ridicule habit, ſur lequel on a repréſenté des figures de diables, & des flammes; enſuite ces malheureux ſont brûlés vifs. J'étois fort heureux de n'être que ſpectateur, & de ne pas tenir ma partie dans cette horrible Tragédie, où l'on brûle même les oſſements de ceux dont la mémoire eſt condamnée par cet impitoyable Tribunal.

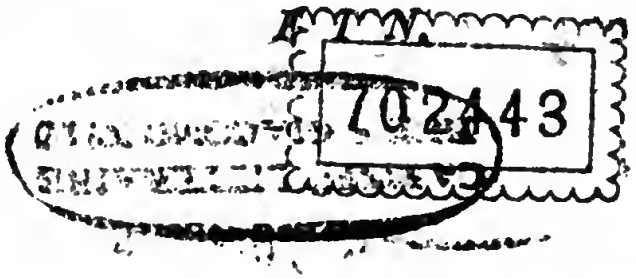
Nous prîmes à loyer une maiſon dans un quartier peu fréquenté. Nous étions en état d'y vivre honnêtement. Emilie n'avoit pu vendre comptant ſes biens fonds; elle les avoit abandonnés moyennant une ſomme qu'elle ſe pouvoit faire payer, en quelqu'endroit où elle jugeroit à propos de demeurer. Six mille livres qu'elle avoit en argent, & ce qui me reſtoit des bienfaits du Duc de Silvia, de la Ducheſſe & de leur fils, furent plus que ſuffiſants pour nous meubler comme il convenoit. Nous croyions être à la fin de nos traverſes, lorſque malheureuſement un de nos voiſins s'aviſa d'être amoureux d'Emilie, & de faire tout ſon poſſible pour s'en faire aimer. Cet homme avoit une charge conſidérable, qui lui donnoit le pouvoir de ſe rendre très-utile à ceux qu'il vouloit

protéger, & de beaucoup nuire à ceux qui lui déplaiſoient. Je ne pus refuſer de le recevoir chez moi. Il devint ſi aſſidu auprès d'Emilie, qu'elle me dit pluſieurs fois qu'elle craignoit les ſuites de cette funeſte paſſion. Elle étoit dans des inquiétudes extraordinaires, quand il entroit chez nous. Il lui offroit des préſents conſidérables qu'elle refuſoit abſolument. Cet homme dangereux s'informa du temps de mon arrivée à Rome; il ſut mon hiſtoire avec Hortenſe; d'où il lui fut aiſé de conclure qu'Emilie n'étoit pas ma femme. Il ſe flatta, que, s'il pouvoit me faire aſſaſſiner, il réuſſiroit plus facilement auprès d'elle, & qu'enfin il accompliroit ſes deſirs. Il mit en œuvre pluſieurs ſcélérats qui me connoiſſoient aſſez pour ne pas manquer leur coup. Il n'attendoit plus que l'occaſion de mettre à exécution ſon déteſtable deſſein. Un ſoir nous revenions, Emilie & moi, d'un Salut où la muſique avoit attiré bien du monde. En paſſant dans une rue étroite, je fus frappé de trois coups de Stylet, & tombai preſque mort à ſes pieds. Elle s'évanouit; quatre hommes armés l'enleverent & la porterent dans une maiſon, juſqu'à la porte de laquelle pluſieurs perſonnes la ſuivirent, en criant con-

tre les raviſſeurs & aſſaſſins. Une compagnie des Sbirres pourſuivit les Meurtriers qui ſe ſauverent dans la même maiſon où étoit Emilie. Les Soldats ſe firent ouvrir la porte, & demanderent qu'on leur livrât les criminels : mais à peine ſurent-ils le nom de celui qui protégeoit les ſcélérats, qu'ils ſe retirerent. En vain le Peuple irrité vouloit forcer les Sbirres à faire leur devoir. Cependant quelques perſonnes charitables qui me reconnurent, me releverent de deſſus le pavé où j'étois étendu. Elles s'apperçurent que je vivois encore, & me porterent chez Monſieur Laubert. Il fit ce qu'il put pour me faire reprendre mes eſprits, s'informa par quel accident j'étois dans un état ſi déplorable, & ne put en apprendre rien de certain. Il ſe fit conduire ſur la place où j'avois été bleſſé, alla de ſuite chercher Emilie ; &, ſans conſidération pour celui qui la retenoit, fit ouvrir la porte par autorité de Juſtice. Hélas ! il entra, & vit Emilie preſqu'expirante, qui lui dit que celui qui m'avoit fait aſſaſſiner avoit voulu la violer, & que, dans la fureur, il lui avoit fait avaler par force un poiſon qui la dévoroit. Monſieur Laubert eſſaya de la ſecourir : ſon amitié, plus forte que toute autre conſidération, n'oublia rien

pour la rappeller à la vie. Ce fut inutilement ; elle mourut dans ſes bras. Mais ô comble d'horreur ! celui qui l'avoit fait mourir eut encore la lâcheté de m'accuſer de ſon crime, de dire qu'il l'avoit retirée d'auprès de moi, parce que je voulois la tuer, & qu'elle s'étoit plainte à lui que je l'avois empoiſonnée. Monſieur Laubert retourna promptement chez moi, afin de pouvoir ſauver quelques débris de ma petite fortune. Tout ce qu'il pût m'apporter, ce fut une bourſe où il y avoit ſix à ſept mille francs & ma bague. Comme il la mettoit dans ſa poche, les Sergents s'emparerent de mon logis : il le leur abandonna, & revint auprès de moi. Il crut devoir me cacher mes malheurs : je ne les ſus qu'après une entiere guériſon. Il eut la généroſité de refuſer ce que je lui offrois pour ſes ſoins, & me conſeilla de quitter un pays qui m'étoit ſi funeſte. J'étois d'une triſteſſe inconcevable. J'ai promené mon déſeſpoir dans l'Italie pendant plus d'une année. Ma deſtinée m'a conduit à Florence, où, ne ſachant plus de quel côté donner de la tête, & réduit à deux cents louis pour tout bien, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de m'aſſocier avec les Comédiens du grand Duc.

C'eſt ici, ma chere Babet, où j'ai eu le bonheur de te voir. Ton pere, chef de la Troupe, n'a pas voulu me recevoir ſans avoir auparavant éprouvé mes talents pour le Théatre. J'ai repréſenté dans l'Andromaque de Racine. Tu jouois le rôle d'Hermione, & moi celui de Pyrrhus : je me voulois du mal d'être obligé de feindre pour Andromaque une préférence que mon amour te donnoit. Tu m'as écouté, Babet, je t'ai plu, cher & charmant objet d'une ardeur dont je ne me croyois plus capable, & qui cependant ſurpaſſe toutes celles que j'ai jamais reſſenties. Tu n'as pas dédaigné le préſent de mon cœur. Le tien, qui ne connoiſſoit toute la violence des paſſions que par théorie, & qui n'avoit pas encore aimé, n'a pas refuſé l'hommage du mien. A vingt ans vertueuſe, miracle chez les Actrices, tu m'as reçu pour Amant, pour époux. Epris des mêmes flammes, livrés aux mêmes tranſports, nous goûtons tous deux depuis ſix ans ce que l'Amour a de plus doux & de plus touchant. Nés l'un pour l'autre, qui pourroit nous déſunir & troubler un hymen préparé par les Amours mêmes, qui ſont garants de notre conſtance & de notre félicité ?


702443

B.N.C.F.

B.23.2.73.

CF000702443